

N. IORGA



# LA FRANCE

DANS

# LE SUD-EST DE L'EUROPE

CONFÉRENCES  
EN SORBONNE



P A R I S

DÉPÔT À FONTENAY-AUX-ROSES (SEINE)

ÉCOLE ROUMAINE EN FRANCE, 50, RUE DES CHÂTAIGNIERS

1936

N. IORGA

□ □ □

# LA FRANCE

DANS

# LE SUD-EST DE L'EUROPE

CONFÉRENCES  
EN SORBONNE



P A R I S

DÉPÔT A FONTENAY-AUX-ROSES (SEINE)

ÉCOLE ROUMAINE EN FRANCE, 50, RUE DES CHATAIGNIERS

1936

## I.

# Henri de Valois, roi de Pologne et l'influence de son passage sur le Trône polonais

---

### INTRODUCTION.

Monsieur le Ministre,  
Chers collègues,  
Mesdames et Messieurs,

Je dois commencer d'abord par remercier collectivement mes collègues de l'Université de Paris de la faveur qu'ils viennent de m'accorder cette année aussi en me permettant d'employer le temps que je passe à Paris à diriger l'école roumaine de Fontenay-aux-Roses, pour faire certaines communications d'un caractère qui ne prétend guère être scientifique dans le sens absolu du mot. Je ne détiens pas une information nouvelle sur les problèmes des rapports entre la nation française et la Pologne, avec les pays qui se trouvent dans le voisinage de ce royaume, mais je crois que les faits déjà connus, qui sont nombreux et fixés avec toute la méthode et toute l'attention nécessaires, peuvent cependant être interprétés d'une autre façon, et voici la raison pour laquelle je crois que ce sujet peut être renouvelé.

Pour connaître l'histoire d'une nation ou l'histoire d'une époque ou une partie de l'histoire d'une époque, il faut sans doute avoir l'information, qui se trouve dans les sources. Il faut connaître les sources, sans se tromper sur leur vraie valeur, parce qu'il y a des sources qui ne sont pas toujours aussi pures qu'on le croit. Il y a toujours une certaine psychologie humaine très douteuse, et il faut en tenir compte, de sorte que la lettre d'une source a une importance autant qu'on se rend compte de la source humaine dont cette source écrite vient.

Mais en dehors de ce devoir élémentaire de connaître les sour-

ces et de les chercher, de les classer, d'en tirer ce qui est nécessaire pour l'exposition d'un sujet, il y a aussi autre chose. Ces faits ont des rapports de l'un à l'autre. Mais en même temps ils sont en rapport avec un état d'âme, et connaître l'état d'âme d'une société, d'une nation, d'un groupe géographique quelconque, cela donne toujours la possibilité de saisir d'une façon plus intime ce qui vient ensuite.

Parler de Henri de Valois, du futur Henri III de France, qui a été pendant quelque temps roi de Pologne — pendant très peu de temps, mais c'est une époque tout à fait intéressante — sans connaître ce qu'est la Pologne, je crois que cela signifie un peu peine perdue.

On peut savoir quels sont les diplomates qui ont été employés pour préparer son élection, car il y a des sources très nombreuses, — parfois même trop nombreuses et trop détaillées, — qui montrent la façon dont les différentes diètes ont fonctionné à ce moment. On peut connaître les noms de tous les facteurs polonais qui ont déterminé cette élection. On peut suivre le voyage de Henri de Valois à travers l'Europe pour aller s'installer à Varsovie, plus ou moins on peut se rendre compte de ce qu'il a fait à Varsovie, bien que — je le dis dès le commencement — c'est la partie la plus obscure de cette histoire, partie qu'on pourrait éclairer en employant une source qui n'a pas été employée jusqu'ici<sup>1</sup>. Je me rappelle avoir cherché en Pologne, à l'époque où elle n'était pas libre, où il y avait encore le gouvernement russe à Varsovie, les comptes de la royauté polonaise en ce moment.

J'ai été reçu, il y a une trentaine d'années, par un fonctionnaire russe très important, qui est venu deux heures plus tard à son bureau et je lui ai demandé les comptes du royaume

---

<sup>1</sup> Cf. Marquis de Noailles, *Henri de Valois et la Pologne en 1572*, trois volumes; Hector de la Ferrière, *L'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne* dans la *Revue des questions historiques*, XLIV (1881), p 448 et suiv.; Vincent Zakrzewski, *Après la fuite de Henri; l'histoire de l'interrègne* (en polonais). Je n'ai pas pu voir le livre, en allemand, de Pilinski sur le même sujet. Pour les sources polonaises Fredro, *Gestorum populi poloni sub Henrico Valesio liber*, Danzig 1660; Orzelski, dans les *Scriptores rerum polonicarum*, XXII. Pour les sources françaises Choisin, *Mémoires sur l'élection de Pologne, 1571-1573*, dans Michaud et Poujoulat, XI.

pendant le règne de Henri. Je savais que ces comptes existent pour l'époque suivante, sous l'ancien prince de Transylvanie qui a remplacé Henri de Valois; Adolf Pawinski, les a publiés dans les *Źródła dziejowe*, IX<sup>1</sup>, et j'avais le droit de croire que ces comptes existent aussi pour le règne de Henri de Valois. Seulement on m'a dit: dans ces archives, il n'y a rien de pareil. Il me faudrait, en tout cas, d'abord demander à Moscou la permission d'y travailler.

Me dire de passer de Varsovie à Moscou, quand on connaît les habitudes de la bureaucratie russe, c'était me renvoyer pour une bonne année; j'aurais dû passer cette année à Varsovie et on comprend que ce n'était pas la chose la plus loisible pour moi. J'ai donc dû partir sans avoir vu les comptes du royaume de Pologne pendant le règne de Henri III. Lorsque je suis revenu à Cracovie, la personne qui m'avait dit où se trouvent ces comptes m'a demandé si je les ai vus. Ma réponse ne pouvait être que celle-ci: Ces comptes ne se trouvent pas là, puisque le directeur lui-même m'a averti qu'ils n'y ont jamais existé. Et mon interlocuteur m'a fait observer que, si ces comptes ne se trouvent pas dans cet édifice-là, il fallait passer une cour seulement pour arriver à un autre édifice, où ils se trouvent.

On m'excusera d'avoir rappelé ces souvenirs personnels. On voit bien que, n'ayant pas de renseignements de cette espèce sur la façon dont Henri de Valois a employé son règne de Pologne, les renseignements pour cette partie du sujet ne peuvent être que tout à fait rares et superficiels. Et cependant on désirerait savoir d'une façon plus complète les personnes sur lesquelles s'est appuyée son administratio, celles qui ont participé à son intimité, les agents, pour la plupart français, qu'il a eus pendant ces quelques mois et qu'il comptait employer pour une réforme générale du royaume de Pologne.

Car on ne se rend pas compte suffisamment, ayant devant les yeux un Henri III un peu fabriqué par des passions politiques et religieuses, qu'il y avait un côté tout à fait sérieux dans ce fils de Catherine de Médicis, qu'il avait des intentions politiques, qu'au moins autour de lui il y avait des personnes qui les avaient et qui

---

<sup>1</sup> *Księgi podskarbińskie z czasów Stefana Batorego, 1576-1586, Varsovie 1821.*

voulaient diriger cette royauté nouvelle dans un certain sens. Mais tout cela nous échappe.

Avant tout, comme je le disais, il faut se rendre compte de l'état d'esprit des Polonais à cette époque et de ce qui correspondait à l'état d'esprit des Polonais dans cette France même dont venait le nouveau roi. Si on ne connaît la Pologne que par les souvenirs des manuels, si on s' imagine que la Pologne de 1570 était la même que celle de la fin du XV-e siècle, ou si on considère la royauté française de la façon dont elle est d'ordinaire considérée pour cette époque, on risque de comprendre très peu.

Il y a des matériaux fort importants, que j'ai employés aussi, mais la compréhension du sujet échappe, et alors ce qui peut être nouveau dans les quelques conférences que je présente ici, non seulement sur Henri de Valois, mais sur les relations de la France après cette époque même, pendant le XVII-e siècle, avec certaines régions de l'Orient, vient de l'emploi d'une méthode qui me paraît pouvoir donner quelque chose. Et, encore une fois, je n'ai aucune autre prétention que celle de présenter au public qui veut bien m'écouter ce qui me semble ressortir de cette nouvelle façon de considérer une série d'évènements.

## I.

Puisqu'il est question d'état d'esprit, il faut voir d'abord quel était en France celui, dont est sortie l'idée bizarre d'installer un prince de vingt ans n'ayant aucune connaissance de l'Orient et pour lequel la Pologne était une région quelconque, dont il ignorait tous les éléments de passé et tout ce qui concernait l'état actuel de choses, d'où est venue, dis-je, cette idée bizarre d'installer Henri de Valois sur le trône de Pologne. Comment est-on arrivé à se fixer sur ce projet de faire du frère de Charles IX un roi de Pologne, avec un programme qui était très large et qui demandait une autre personnalité, un autre entourage, une autre connaissance sur la France et la Pologne à ce moment ?

Cet état d'esprit était la conséquence nécessaire d'une grande guerre qui venait de finir. Il y avait eu ce long conflit entre la Maison de France et la Maison des Habsbourg, conflit pour la domination sur le Rhin, qui avait duré pendant des années, avec des batailles, des réconciliations, des reprises d'hos-

tilités. Une génération, sinon deux, avait vécu dans ces conditions.

Or, après un conflit historique, les personnes qui y ont participé et celles, plus jeunes, qui ont regardé combattre leurs antécresseurs, ces personnes sont prises d'un accès de romantisme. Il y a maintenant la paix. Il faut respecter cette paix. On est obligé de la respecter. On ne peut plus recommencer la guerre qui vient à peine d'être interrompue. Mais l'état d'âme de ceux qui ont combattu ne peut pas se faire aussitôt à la paix. On a vécu dans un milieu extraordinaire, des actions ont été accomplies qui ne ressemblent guère à celles, parfois d'une monotonie fatigante, écoeurante dont est composée la vie, et tout à coup on se voit empêché de continuer dans la même direction.

Il faut chercher ailleurs. On se jette dans la guerre civile, mais surtout dans l'aventure parce qu'on ne peut plus faire une certaine politique. On recherche des choses extraordinaires en dehors de cette réalité qu'on ne veut pas accepter comme telle.

Et les explications seraient, du reste, superflues, car on n'a qu'à regarder aujourd'hui autour de soi pour voir ce qui résulte des souvenirs d'une guerre qui est déjà éloignée d'une vingtaine d'années.

Mais il faut penser aussi à cette jeunesse qui, sachant que ses prédécesseurs ont accompli des actions dignes d'être conservées par l'histoire, qu'ils ont réalisé des entreprises qui auront un retentissement à travers les siècles, se demande si elle est condamnée à une existence grise, se tenant dans les limites si étroites d'une vie commune. Et il arrive parfois que la nouvelle génération dépasse l'ancienne, celle qui a combattu, dans ce désir d'avoir du nouveau, de créer quelque chose à côté de ce qui l'a été par les prédécesseurs.

Il y a eu un mouvement de création sanglante, mouvement qui a été empêché, mais il continue dans le sous-conscient de ceux qui ont été les guerriers, et, en même temps, dans la société nouvelle qui se forme ; il y a donc ce désir, bien naturel, cette poussée que personne ne peut empêcher, de faire des actions d'éclat.

C'était la situation d'une partie de la société française, de ceux qui avaient déjà un rôle, qui étaient des diplomates ou qui avaient commandé des armées et c'était aussi la situation, à un ni-

veau beaucoup plus élevé, pour la jeunesse française vers 1560 ou 1570.

Alors les projets les plus extraordinaires ont surgi. J'ai feuilleté, comme c'était mon devoir, les deux volumes d'exposition et le troisième volume, de documents, que le marquis de Noailles a consacrés à une oeuvre politique où ses ancêtres ont joué un rôle, puisque l'évêque d'Acqs était François de Noailles et puisqu'à côté de lui il y avait de l'Isle, le propre frère de l'évêque, appartenant à la même famille.

Il y a dans ces trois volumes beaucoup de documents intéressants, beaucoup d'autres qui ne le sont guère, concernant la mécanique seule d'une diète et, à côté, des histoires qui n'ont qu'une importance tout à fait relative.

Ainsi, par exemple, en France, il y avait très peu de personnes, s'il y en avait une seule, qui connaissaient les Polonais, bien que sous le règne de François I-er déjà on eût pensé à un double mariage : entre le futur Henri II et une princesse polonaise et entre le prince héritier de Pologne et la soeur de Henri<sup>1</sup>. Mais les Polonais qui sont venus à Paris pour prendre le roi et pour le mener chez eux parlaient le français.

Il y avait en Pologne — on verra bientôt pourquoi — des personnes qui étaient des hommes de la Renaissance dans le sens le plus complet et le plus noble du mot. C'était une grande société cultivée que cette société de Pologne, mais des éléments venaient de la province qui effraient un peu les compagnons de Henri de Valois, des gens qui se revêtaient de costumes déjà anciens, d'un très grand pittoresque, sans doute, mais qui ressemblaient à rien de ce que les nouveaux visiteurs de la Pologne avaient déjà connu dans leur pays.

De sorte que Henri de Valois, un certain moment, a dû assister à un curieux duel qu'il a voulu empêcher, entre Samuel Zborowski et un très grand seigneur, polonais comme lui. Ils avaient annoncé un tournoi, puis ils se sont fâchés et ont commencé à combattre de la bonne façon, si bien que Zborowski assénait des coups furieux sur la tête de son adversaire comme si ç'avait été une tête de Turc. Leroi ordonna qu'ils

<sup>1</sup> Marquis de Noailles, ouvr. cité, I, p. 209, note 1.



se séparent, mais, aussitôt qu'il n'a plus été là, Zborowski d'un coup de massue a assommé son adversaire. Les parents du mort sont venus demander justice à un prince qui, d'après la constitution du royaume de Pologne, n'avait aucun droit d'imposer une sentence.

Mais, lorsque les Polonais parlaient le latin, ils le parlaient d'une certaine façon, et les Français qui employaient la même langue avaient une prononciation tout à fait différente, de sorte que je suis bien convaincu que les discours à la française de l'évêque de Valence, envoyé de Charles IX, pour l'élection, n'ont été compris par aucun des Polonais présents. De sorte que ce n'est pas pour le beau langage de l'évêque de Valence que Henri III a été élu.

Il a été élu — et nous venons au fond de l'histoire — parce que l'aventure se trouvait du côté de la France et parce qu'il y avait du côté de la Pologne, et depuis longtemps, un élan de tous points pareil pour les choses nouvelles qui leur fit préférer Henri de France au Grand-Duc de Russie, qui était une connaissance, au roi de Suède, qui était un voisin, à un Piaste, qui était un des sujets du royaume de Pologne, et au prince de Transylvanie qui, dès ce moment, désirait avoir cette couronne de Pologne qui lui a échoué après le départ de Henri.

Mais qu'est-ce qu'on voulait en France à ce moment par cette poussée vers l'aventure dont je parlais il y a quelques instants ?

On voulait quelque chose de tout à fait extraordinaire pour ce cadet de famille qu'était Henri, et il faut ajouter que son frère, Charles IX, qui ne croyait pas mourir de si tôt, se considérait comme un peu offusqué par ce jeune frère si remuant, qui avait gagné ou prétendait avoir gagné deux batailles<sup>1</sup> ou avoir joué un rôle très important dans ces batailles, qui, de plus, à ce moment assiégeait La Rochelle, se réservant un grand rôle dans la lutte entre catholiques et protestants et qui était, enfin, un homme assez brave.

Il est bien certain que, si Catherine a regretté le départ de son fils qu'elle aimait beaucoup, quant au frère, il était charmé de lui voir faire le voyage de Pologne.

<sup>1</sup> Il „a eu cet heur de mener des armées et gagner des batailles avant l'âge de dix-huicts ans“ ; Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, III, p. 354, note.

Donc, pour ce prince, on voulait quelque chose de très grand. Alors, on a pensé tout d'abord dès 1566<sup>1</sup> — c'est la chose qu'on connaît le mieux — à un mariage avec Élisabeth, reine d'Angleterre.

L'évêque d'Acqs favorisait ce projet qu'il croyait pouvoir réaliser, lui qui se vantait d'avoir rempli des missions très importantes en Angleterre, ayant passé plusieurs fois le canal<sup>2</sup> et étant donc au courant de tout ce qui se passait dans le royaume. Il commence par dire qu'il n'y a pas dans toute la chrétienté aucun pays qui soit plus à la convenance d'un prince de France que l'Angleterre, „la plus grande isle du monde<sup>3</sup>“. Il faut donc que Henri s'y rende, qu'il demande en mariage Élisabeth. L'évêque ajoutait que l'Irlande pourrait être conquise par une campagne de Strozzi et de de Gourgues. On arriverait très vite à se saisir de cette Irlande qui était catholique et qui pouvait donc servir comme base pour une royauté anglaise catholique<sup>4</sup>, ce qui n'aurait pas été extraordinaire parce qu'il ne faut pas oublier que Marie Tudor avait été mariée au plus opiniâtre et véhément des catholiques de l'époque, Philippe II, et que Philippe figure sur les médailles comme roi d'Angleterre, royaume dans lequel il n'allait point, mais qui était tout de même son royaume. Ainsi avoir un prince catholique à côté d'Élisabeth d'Angleterre, cela ne paraissait pas aux contemporains une chose extraordinaire: il n'était pas obligé de rester chez les Anglais, des hérétiques.

Et l'évêque croyait qu'aussitôt passé en Angleterre, Henri pourrait créer une nouvelle branche de la dynastie: il fera des enfants à la „belle et vertueuse princesse qui est et sera encore d'icy à dix ans en âge de faire enfans“<sup>5</sup>.

Avec tout cela il est sûr que celui des rois „qui mettra l'Angleterre de sa part tondra son compagnon, non pas sur le peigne, mais tout ras.“

Cette illusion de pouvoir tondre quelqu'un non seulement „sur le peigne“ mais „tout ras“, à cause d'une alliance avec l'Angle-

<sup>1</sup> Hector de la Ferrière, loc. cit., pp. 450-452.

<sup>2</sup> „Plus de vingt fois en moins de XXIII heures pour le service du roy son père“ (de Charles IX); Charrière, loc. cit.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> On y planterait aussi une colonie d'Angevins; *ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

terre, est du reste, une chose qu'on ne trouve pas seulement à l'époque de Henri III; on peut se tromper d'une époque à l'autre.

Puis, Henri ayant gagné cette situation si extraordinaire, on aurait pu voir deux frères gouvernant des deux côtés de la Manche, comme, du reste, on avait pu voir Charles-Quint d'un côté et son frère Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie, mêlé à la guerre contre les Turcs, de l'autre. Le système des deux frères n'est pas donc quelque chose qui surgit à ce moment; il est influencé par ce qui avait été auparavant avec les Habsbourg.

Et la pensée de l'évêque va plus loin: on aurait facilement les Pays-Pas aussi, et l'Empire lui-même reviendrait à un des fils de Catherine de Médicis, de préférence à „l'Anglais“. Henri III et son frère en deviendraient „les plus formidables arbitres des principautés de l'Europe qui furent il y a mil ans<sup>1</sup>“.

L'affaire n'ayant pas réussi, malgré l'attitude pleine de promesse de la vieille coquette qui était sur le trône, si séduisant, de l'Angleterre, les auteurs de projets ne se sont pas découragés pour cela. Ils ont pensé à une autre chose, magnifique, quoique n'ayant pas la même importance politique que l'établissement d'Henri de Valois en Angleterre, mais devant avoir un grand retentissement. Si une partie des projets qui se sont formés à ce moment est connue par le livre du marquis de Noailles, il y a d'autres projets qu'il n'a pas examinés, bien que l'information eût été à sa disposition.

On a prétendu donc que les Maures d'Alger ont demandé Henri de Valois comme leur souverain.

Il faut voir ce qu'était Alger à ce moment.

Cette régence d'Alger-Tripolis appartenait théoriquement à l'Empire ottoman. Mais celui-ci avait une très mauvaise flotte, pareille à celle qui a été détruite à la bataille de Lépante.

Il ne faut pas oublier qu'à cette bataille il y avait en tête des chrétiens un autre héros romantique, don Juan A'Autriche, le même qui s'était imaginé, quelque temps auparavant, qu'il pourrait être, par une guerre victorieuse, roi d'Angleterre lui-même; ne pensant guère à Elisabeth, il aurait voulu l'Angleterre pour lui-même.

A ce moment, l'Empire ottoman n'avait que les débris de la flotte vaincue à Lépante, mais une pareille pouvait se

refaire facilement. Elle ne ressemblait guère à la collection de dreadnoughts modernes qui s'exposent sans doute à des pertes irréparables s'ils entrent en lutte. A cette époque, le Sultan se faisait faire une flotte presque chaque année. Il recevait du bois provenant des arbres de Moldavie et les commandants de vaisseaux, les réis, étaient chargés de faire quelque chose de ce bois vert. Bien entendu, après quelques mois, les vaisseaux étaient détruits, mais cela n'avait aucune importance: le Sultan demandait encore une fois au prince moldave de lui envoyer du bois des Carpathes et il gagnait une nouvelle flotte en sapin dont la valeur était la même. Elle pouvait être détruite sans que l'Empire s'en ressentît, et, quant aux soldats et aux marins, c'était en grande partie des esclaves et des esclaves chrétiens: qu'ils soient tués ou qu'ils ne le soient pas, cela n'avait qu'une importance tout à fait relative.

De sorte que le Sultan n'avait pas de flotte, et alors il ne pouvait pas dominer, à proprement parler, les Barbaresques que par le chemin de terre. Les „Maures“ s'étaient donc arrangés de façon à vivre entre eux et par eux-mêmes, de sorte qu'ils étaient les vrais maîtres du pays. Il faut penser au fameux Khaïreddin Barbarossa et, plus tard, à l'époque dont je m'occupe, à Ouloudch-Ali, si redouté. Seulement ils faisaient certains gestes de vassalité à l'égard du lointain Sultan, qui n'aurait jamais osé imposer sa volonté pour chasser un dominateur incommode et en faire venir un autre.

Chez les Barbaresques il y avait des réfugiés de tous côtés, et il est bien possible que quelqu'un qui n'était pas Maure de naissance eût eu l'idée de flatter le prince français en lui offrant un royaume dans le Nord de l'Afrique. C'est le chemin qui conduira de 1572 à 1830. En tout cas, voici le premier moment où il est question de réunir Alger à la France.

On a donc demandé la réalisation de cette lubie à l'évêque d'Acqs qui avait été envoyé à Constantinople, en 1578, pour une oeuvre très difficile. Car le roi de France était engagé d'honneur à soutenir la ligue chrétienne contre les Turcs, ligue dans laquelle il y avait Venise à côté de l'Espagne, mais il avait tout intérêt à ce que la ligue ne réussisse pas, et il lui fallait toujours trouver à l'égard des Turcs des attitudes et des formules qui puissent les retenir dans l'alliance française. Cela sans leur rien

donner, parce qu'en leur donnant quelque chose, on verrait tout de suite que le roi de France est de nouveau à côté des Mécréants, à côté des Infidèles. On a donc écrit à ce pauvre évêque de faire de sorte que les Turcs cèdent Alger.

On ne s'imagine pas combien de pareilles propositions ont été faites aux Turcs de la part des Occidentaux, qui y mettaient beaucoup de naïveté et, bien entendu, les Turcs n'ont pas donné dans le panneau.

Ceci rappelle ce projet extraordinaire fait par un ministre prussien et par son roi, Frédéric-Guillaume II, qui consistait, vers 1790, à faire céder à l'Autriche par les Turcs la Moldavie et la Valachie pour que les Autrichiens, reconnaissants d'avoir gagné ces deux pays, offrent à leur tour la Galicie à leurs voisins polonais et pour qu'en fin de compte la Prusse arrive, par suite de la reconnaissance naturelle des Polonais, à avoir Dantzic et Thorn. Tout le monde devait céder quelque chose pour qu'elle puisse s'installer à Dantzic et à Thorn. Les Turcs répondaient qu'ils comprennent tout sauf le point de départ : pourquoi leur faut-il donner à l'empereur quelque chose qui leur appartient pour que le Prussien obtienne ces deux villes ?

Ce fut la même chose pour la proposition d'Alger. Les Turcs demandèrent d'abord qu'on fasse une pétition en règle, un *arzé* ou *arz*. Le Grand Vizir — il ne faut pas oublier que ce Grand Vizir était une grande personnalité, Mahomet Sokoli, qui remplaçait le Sultan comme vrai chef de l'État après la mort du grand Soliman —, devait examiner cette pétition et, bien entendu il ne voulut pas en entre dire parler : „il neut garde de mordre en ceste grappe“<sup>1</sup>.

A la fin, il répondit qu'il faut que la France aide le Sultan et, si elle l'aide, Henri aura quelque chose de beaucoup plus important, mais, cette chose, on ne peut pas la dire. Qu'il commence d'abord par remplir son devoir d'amitié à l'égard de l'Empire ottoman et il aura son cadeau<sup>2</sup>.

On pense bien que de cette façon on ne pouvait arriver à rien<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Charrière, ouvr. cité, III p. 294.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 297. Cf. aussi *ibid.*, pp. 298, 367, note.

<sup>3</sup> Cf. Marquis de Noailles, ouvr. cité, I, p. 54 et suiv. L'évêque d'Acqs, croyant que déjà une action s'est déclanchée, demandait qu'au moins on

Après avoir vu que ce projet d'Alger, qui a été poursuivi pendant quelque temps, avait échoué, voici, un peu plus tard, ce qu'a obtenu Henri de Valois de la part du vice-roi d'Alger : „une autruche ayant le plumage de plusieurs et diverses couleurs et une vache sauvage fort estrange“. Il est arrivé même que l'autruche et la vache sauvage sont mortes sur le bateau<sup>1</sup>.

Cette compensation ayant disparu, il fallut se rattrapper sur autre chose. La chose sur laquelle on s'est rabattu parce que, comme le disait l'évêque d'Acqs, à cause des mosquées, les „muftys et docteurs de l'Empire“ ne voulaient pas qu'on donne Alger<sup>2</sup>, ce fut l'île de Chypre. On conçut donc le projet de faire de Valois un roi de Chypre.

A Chypre, au moyen-âge, il y a eu, comme on le sait, la royauté des Lusignan, dont je me suis occupé au cours de conférences qui ont été présentées ici même à Paris, il y a quelques années<sup>3</sup>. Puis, lorsque la dynastie disparut, la République de Venise, qui avait fait épouser par le dernier des Lusignan Catherine Cornaro, avait gouverné l'île jusqu'au moment où le Sultan s'en était saisi.

Comme c'était une chose nouvelle pour les Turcs et qu'on parlait de la possibilité que l'île soit rendue aux Vénitiens on voulut suggérer au Sultan qu'il pourrait céder Chypre à un prince français — ce n'était pas des parents, mais la généalogie importait peu; en tout cas les Vénitiens n'avaient été que des usurpateurs<sup>4</sup>.

Or, les Turcs ont fait ce qu'ils faisaient ordinairement: ils ont berné de bonnes paroles l'évêque ambassadeur et n'ont pensé un seul moment à céder l'île, qu'ils venaient à peine d'acquérir par

---

n'offense pas le vice-roi, qu'on épargne les Turcs, qu'on refrène l'„insolence de l'homme de guerre françois, lequel se rend insupportable en pays de conquête“, et qu'on déclare être venant pour défendre le pays contre les Espagnols; Charrière, ouvr. cité, III, pp. 291-292, note 4; cf. pp. 233-294). Il mettait avec mélancolie en regard „la domination des Maures et des deserts de Lybie“ et les „beles et fertilles plaines de Flandres“; *ibid.*, p. 294.

<sup>1</sup> *ibid.*, p. 553, note.

<sup>2</sup> *ibid.*, pp. 298, 299-300, note, 345, 348, note.

<sup>3</sup> Voy. Iorga, *France de Chypre*, Paris 1931.

<sup>4</sup> Du Ferrier, envoyé à Venise, écrit en 1573 qu'on pourrait „vous gratifier du royaume de Cypre, qui est des anciens conquestes de vos prédécesseurs, plutôt que le rendre à ces seigneurs qui l'ont usurpé“, *ibid.*, p. 360, note. Il est question de Chypre aussi *ibid.*, p. 354, note.

de très grands sacrifices et après un long siège, à ce prince français. Cependant, devenu même roi de France, Henri envoyait encore, „pour le royaume de Chypre et les trois millions d'or“, Bellegarde, maréchal de France, et le conseiller de Pibrac<sup>1</sup>.

Mais il ne faut pas croire qu'avec l'idée d'Alger et du royaume de Chypre on en avait fini avec les possibilités d'installation de celui qui ne devait pas rester en France à côté de son frère cheri. On a pensé à un autre établissement français en Orient européen : ce n'était pas une installation de ce prince en Transylvanie, bien que, comme il s'agissait dès lors<sup>2</sup> d'avoir la Pologne, si on pourrait avoir aussi la Transylvanie, on aurait barré le chemin à la Maison d'Autriche et on aurait rétabli ce qui avait été, au XIV-e siècle, le grand et glorieux royaume de Louis-le-Grand, roi de Hongrie, héritier du roi Casimir du fait de sa mère, qui avait réuni pendant quelques années les deux couronnes. On serait revenu aussi à la situation qui avait existé au XV-e siècle, lorsque Jean Hunyadi, le chef, d'origine roumaine, de la Hongrie restée sans roi, avait offert le royaume de Hongrie à Vladislas de Pologne, celui qui est mort en combattant les Turcs à la bataille de Varna (1444). C'était donc une situation qui vivait encore dans les souvenirs historiques de certaines personnes. Il s'agissait aussi de rétablir dans l'Est européen l'unité, catholique, mais pas autrichienne, et sans rapports avec la maison des Habsbourg, qui, au contraire, devait être combattue par cette réunion de royaumes.

Mais il faut tenir compte du fait que, la première fois où il fut question d'établir une influence française en Transylvanie, le projet ne vint pas de la part des Français, mais du Grand Vizir Ibrahim et d'un Portugais qui a eu un rôle important, chez les Turcs, don Miquez, qui, bien entendu, avait la même tendance, générale, vers les grands projets irréalisables.

Il fallait marier „Madame“, Marguerite de Valois, au prince de Transylvanie, qui était Étienne Báthory, et en faire un roi de Pologne, maître aussi des principautés roumaines<sup>3</sup>.

Il ne faut pas oublier que la Transylvanie formait un État: elle

---

<sup>1</sup> *ibid.*, p. 588, note.

<sup>2</sup> Hector de la Ferrière, loc. cit., pp. 455, 457-458.

<sup>3</sup> Charrière, loc. cit., p. 86. Cf. *ibid.*, p. 168 et suiv., note.

n'était pas une province du royaume de Hongrie. En 1526, à la bataille de Mohács, l'ancien royaume de Hongrie avait succombé sous les coups des Turcs et une partie des seigneurs hongrois avait élu Jean Zápolya, voévode de Transylvanie, qui prétendait laisser son héritage à son fils comme roi de Hongrie. Il a dû se contenter de cette Transylvanie et d'une bande de territoire qui allait jusqu'à Orade (Nagy-Varád) et jusqu'à certaines autres places-frontières du côté occidental de la province. Báthory fut le successeur de ce Jean-Sigismond Zapolya, dont la mère était la princesse polonaise Isabelle.

L'idée du bloc formé par la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie, avec la Pologne, était donc une idée turque. Seulement il y a eu des idées turques qui avaient été soufflées à l'oreille par un chrétien, de sorte qu'il est bien possible qu'il y eût eu une pareille suggestion faite au Grand Vizir Ibrahim, dont la géographie et la connaissance du monde chrétien doivent être considérées comme plutôt relatives, — pas autant qu'on le croirait, mais assez relatives.

Peu de temps après, on échaafauda un autre projet. Il s'agissait, Báthory étant bien établi contre son rival d'origine roumaine, Gaspard Békes, „le sieur Begue“ ou „sieur Beke“ de la diplomatie française<sup>1</sup>, de lui faire épouser „la damoiselle de Châteauneuf, qui est de la Maison des Rieux en Bretagne“, personne de très belle apparence qu'Henri de Valois lui-même paraît avoir fort prisée à un moment de sa vie. Cette Renée de Châteauneuf, demoiselle recommandée comme „l'une des plus honnestes, belles et vertueuses qui se puisse voir“<sup>2</sup>, n'a pas épousé le prince de Transylvanie, mais bien un Italien qu'elle finit par faire assassiner. On avait employé pour cette négociation quelqu'un qui s'appelait Normand et que nous retrouverons plus tard en cette Transylvanie.

A la fin, comme la Saint-Barthélemy arriva et comme Étienne de Transylvanie, à ce moment-là, était favorable aux protestants — il ne s'est fait catholique fervent qu'en devenant roi de Pologne —, la „damoiselle de Châteauneuf“ ne parut plus avoir les mêmes qualités, de sorte qu'on a remercié le roi de France, tout en déclarant le mariage absolument impossible.

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 325, 555, note.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 325, note. Cf. Hector de la Ferrière, loc. cit., p. 452.



Du reste, dès le début le prince avait demandé que le Sultan, lui aussi, soit consulté s'il faut faire ce mariage ou non <sup>1</sup>. Car on devait compter beaucoup sur lui dans tous ces rapports qu'on voulait établir.

Donc, à cette date, la Transylvanie <sup>2</sup> n'a rien donné, mais, lorsqu'Henri de Valois sera élu en Pologne, l'idée surgira de nouveau <sup>3</sup>.

#### IV.

Lorsque, en 1574, la partie eût été gagnée en Pologne, par les efforts de toute une série d'agents : Balagny, étudiant à Padoue, bâtard de l'évêque de Valence, puis Choisin, le doyen du Die, un seigneur de la Pessonne, un Foix de Séchelle, un Lansac <sup>4</sup>, un Renty, un Bazin, „procureur du roy à Blois“, il fut question de faire faire au prince français le voyage de Pologne par mer, évitant l'Allemagne, qui était considérée comme assez dangereuse. On pensait même à le conduire sur petite flotte française, et tous les vaisseaux du Sultan seraient venus le recevoir devant Constantinople. „Le Grand Seigneur luy enverra“, dit l'évêque d'Acqs, „toutes ses gallères au devant et luy fera recevoir le plus grand honneur que jamais prince chrestien ait reçu sur ceste mer et audict Constantinople“.

Et il dit, en outre — voici la Transylvanie qui revient —, que „ce sera un moyen pour unir la Transilvanie audict royaume de Pologne et d'en faire un des plus beaux royaumes du monde“ <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Charrière, ouvr. cité, III, p. 325, note.

<sup>2</sup> Voy. Hector de la Ferrière, loc. cit., p. 460 (mais c'est Jean Zápolya, pas Báthory, qui avait épousé la princesse polonaise).

<sup>3</sup> Sur l'idée de faire par un acte d'adoption de Henri un roi de Hongrie, Charrière, ouvr. cité, I, p. 162.

<sup>4</sup> Mémoires de Choisin, loc. cit., p. 281 ; marquis de Noailles, ouvr. cité, *passim* ; Charrière, ouvr. cité, III, p. 226, note ; p. 378, note. Sur Charbonneau, baillif de Valence, Choisin, loc. cit., sur d'Espesses, du Val, *Ibid.*, p. 381, sur Jacques de Faye, *ibid.*, p. 610, note.

<sup>5</sup> Charrière, ouvr. cité, III, p. 395, note. Le roi de France lui-même penchait vers cette idée ; *ibid.*, p. 432, note. Il en écrivit au Sultan ; *ibid.*, pp. 432-433, note. Au commencement, Sokoli avait été contre l'établissement en Pologne, „n'ayant jamais appris les princes de France d'estre tributaires“ : or la Pologne paye aux Tatars un tribut de 30.000 ducats ; *ibid.*, p. 372, note. Pour cette mauvaise volonté, aussi *ibid.*, pp. 344, 367, note.

On envisagea, à côté de ce projet, celui de faire passer Henri par la Transylvanie même. Il irait à Belgrade, venant de Raguse, et de Belgrade il passerait chez le Transylvain, étant reçu en chemin par les commandants turcs, les sandchaks, auxquels on aurait payé „à la française“, car, ajoute l'évêque, ils entendent fort bien ce jargon<sup>1</sup>. Il est vrai qu'on ne comprend pas trop cette façon de „payer à la française“ que les commandants „entendaient si bien“.

On a renoncé aux deux projets, et Henri de Valois a fait le voyage d'Allemagne.

On voit donc que l'élection de Pologne n'a été autre chose que le dernier résultat d'échafaudages de projets qui tombaient l'un après l'autre.

## V.

Maintenant il faut voir ce qu'était cette Pologne où venait Henri et la raison pour laquelle il y a échoué dans cette entreprise, finie d'une façon qu'il convient de caractériser comme lamentable, ce qui lui a beaucoup nui même au commencement de son règne en France. Car Henri s'est enfui de son château royal par une petite poterne qu'il traversa pendant la nuit, étant bientôt poursuivi par ses propres sujets<sup>2</sup>. Il est allé par certains pays d'Allemagne à Venise, où il a été reçu par les Vénitiens, qui avaient besoin du roi de France pour leur lutte contre les Turcs, de la façon la plus magnifique<sup>3</sup>. Jamais un prince chrétien n'a été si festoyé à Venise<sup>4</sup>, où on crut même découvrir que c'est une vraie graine d'empereur.

Le roi Sigismond-Auguste, prédécesseur de Henri, avait été malade depuis longtemps, et des observateurs français étaient venus là pour avertir du moment où il faut envoyer des ambassadeurs à la diète parce que le souverain aura fini ses jours.

<sup>1</sup> <sup>1</sup> *Ibid.*, p. 439. Des ordres formels dans ce sens ; *ibid.*, p. 454, note.

<sup>2</sup> Cf. *L'entrée, sacre et couronnement de Henry à present roy de Pologne*, Paris 1574 (mention de chevaux valaques) ; *La déclaration des seigneurs de Pologne sur le retour du roy en France avec un sonet des regrets des Moscovites*, 1574 ; Gulielmi Sossi, *De vita Henrici III*, Paris 1628, p. 49 et suiv.

<sup>3</sup> Charrière, ouvr. cité, III, p. 606

<sup>4</sup> Rapports avec Tintoretto, le grand peintre, *ibid.*, p. 548, note.

On ne comprend rien à la royauté de Henri en Pologne si on ne sait pas assez ce qu'avait été Sigismond-Auguste. Malgré un double projet de mariage échoué au commencement du XVI-e siècle, la France n'avait pas eu de rapports avec ce royaume „sarmate“ en dehors de deux cas où l'on voit des Français venir dans ce pays si lointain et tellement inconnu.

D'abord, au commencement du XV-e siècle, on y trouve un envoyé du duc de Bourgogne, venu pour la croisade et, comme on le voit, les rapports entre la France et la Pologne ne sont pas ceux entre deux États, ni entre deux nations, mais des rapports de croisade: lorsqu'il y a l'idée de la croisade, alors on pense à la Pologne et on y envoie des Français.

Il y a eu donc d'abord ce Guilebert de Lannoy qui au commencement du XV-e siècle a traversé la Pologne. Puis les vaisseaux bourguignons de la croisade de 1444-1445, qui, après la défaite et la mort du roi Vladislas, comme on croyait que ce prince existait quelque part et s'était retiré dans les régions du Nord du Danube, naviguèrent sur le fleuve. C'est cette épopée danubienne qui est racontée d'une façon si savoureuse par le sieur de Wavrin dans ses „Chroniques d'Angleterre“.

Ensuite, on avait oublié complètement la Pologne. Mais ce n'était plus le royaume du moyen-âge; elle s'était occidentalisee, bien que pas d'après le modèle de la France, mais à la façon italienne.

Il y avait eu d'abord, à la fin de ce même XV-e siècle, l'intervention de ce Florentin d'une grande intelligence, d'une plus grande hardiesse encore, qui a conseillé à Jean-Albert, roi de Pologne, l'entreprise malheureuse de Moldavie, un Buonaccorsi, qui s'intitulait, à la manière de la Renaissance, Callimachus, et qui est enterré dans une des chapelles de Cracovie, à côté des rois de Pologne.

Peu après vint dans ce pays lointain une reine italienne, Bona Sforza, et sa fille, qui s'appelait Isabelle, a été princesse de Transylvanie ou bien, comme femme de Jean Zápolya, „roi de Hongrie“, „reine de Hongrie“.

On parlait couramment l'italien à cette Cour de Sigismond-Auguste, qui, après son grand amour pour Barbe Radziwill, fut le mari d'une Autrichienne, qui avant épousé d'abord un Gonzague. Le second nom même du roi rappelait la Renais-

sance, et parmi les seigneurs polonais venus à Paris pour prendre Henri de Valois et le conduire dans sa capitale polonaise, il y en avait beaucoup qui parlaient couramment l'italien. On a fraternisé donc avec la Pologne par ce fait qu'en France même Catherine de Médicis avait introduit la mode italienne, avec tout ce qu'elle comportait.

On se ressemblait et se réunissait donc dans ce domaine de l'influence italienne qui avait pénétré dans les deux pays. Un contemporain dit que la politique française à cette époque des derniers Valois était „à la florentine“<sup>1</sup>. Il y avait des choses en Pologne aussi qui étaient sinon „à la florentine“, „à la milanaise“, ce qui revenait presque au même.

Alors, après ces efforts qu'on peut connaître si bien, puisqu'ils ont été exposés dans les chroniques contemporaines et dans les ouvrages polonais, français, allemands consacrés au règne d'Henri en Pologne, le roi fut élu, et il est entré à Cracovie, étant reçu par toute une brillante noblesse.

## VI.

Voyons maintenant de quelle façon il entendait gouverner.

Il entendait gouverner à la façon occidentale, avec des Français. Il y a des témoignages contemporains qui le disent de la façon la plus nette. Et Charles IX paraissait le déclarer lui-même, observant que, „s'il y a quelque convenance et conformité de moeurs entre aucunes nations du monde, elle se trouvera plus tost entre la nation françoise et la polonoise, que nulles autres, estant toutes deux pleines de grande humanité et douce conversation“<sup>2</sup>. Et, dans une autre lettre de la même année 1572: „Les grandes vertus desquelles est douée la nation polonoise et les moeurs qu'elle a fort convenables avec ceux des peuples à qui nous commandons, nous ont meuz et incités à désirer estreindre avec cette nation-là une bien estroicte alliance et amitié“, considérant, avec le nouveau roi, ce royaume comme sa France à lui<sup>3</sup>. Cela tout en sachant que „lesdits Polonnois sont fort courageux et ne veulent estre conduits par braverie“<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Charrière, ouvr. cité, III, p. 329, note.

<sup>2</sup> *Ibid* p. 387, note.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 339, note.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 287, note.

D'après un témoignage contemporain, Henri avait l'intention de se servir de cette noblesse de France appelée à le suivre et à laquelle il pouvait donner même un appui militaire en faisant passer en Pologne 4.000 arquebusiers gascons qui devaient être employés dans la guerre contre les Moscovites<sup>1</sup>.

Ces arquebusiers auraient eu encore une mission, parce que, pour être élu, Henri avait dû accepter entre les autres conditions, celle-ci : Les Polonais voulaient avoir la Moldavie et la Valachie. Ces pays devaient être réunis au royaume. On prétendait que la suzeraineté très vague de la Pologne était une vraie possession, abandonnée depuis quelque temps, mais qu'il faudrait rétablir.

Il fallait que la Moldavie au moins soit gagnée „par amiable composition ou par la force“. Et le roi, faisant l'éloge des „grands dons et grâces dont la nation polonaise est douée de Dieu“, déclarait qu'il serait tout disposé à employer l'influence de la France aussi pour arriver à ce résultat<sup>2</sup>.

Pour faire cette grande oeuvre : combattre les Moscovites, éventuellement même les Turcs, annexer la Valachie et la Moldavie et les réunir, si les conditions étaient favorables, à la Transylvanie, créant de nouveau le grand bloc catholique, Henri aurait besoin d'autres personnes que des Polonais.

Ceux-ci, avec leurs anciennes institutions, leur constitution, à laquelle ils tenaient, leurs conceptions moyen-âgeuses de république, n'étaient pas des gens qu'on pouvait envoyer n'importe où, n'importe quant, et de n'importe quelle façon.

L'armée polonaise, en effet, était une force militaire que la diète devait voter. C'était à elle de déclarer s'il faut recourir à des mercenaires ou employer les contingents des palatinats, des provinces. Et c'est la raison pour laquelle les Polonais ont été souvent battus par les princes de Moldavie, qui avaient à leur disposition tous leurs boïars et autant de paysans qu'ils voulaient convoquer, tandis qu'en Pologne il fallait réunir la diète, écouter beaucoup de discours et puis voir si on avait l'argent nécessaire pour payer les mercenaires ou si la noblesse de tel palatinat consentait à marcher elle aussi sous les drapeaux du royaume.

Donc il lui fallait : des Français.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 407, note.

<sup>2</sup> Iorga, *Actes et fragments*, I, pp. 15-16 ; p. 20, no. 2 ; Charrière, *ouvr. cité*, III, p. 307, note. Cf. *ibid.* , p. 371, note p 474, note, p. 480, note.

L'évêque ambassadeur parlait au roi Charles IX de „plusieurs gentilzhommes et soldats“ qui „sont aujourd'huy hors de son royaume, escartés par cy, par là, en divers endroitz d'Itallye, et en y a grand nombre sur les galleres et dans les places de ces seigneurs“ (turcs)<sup>1</sup>. Henri pouvait d'autant plus se fier à eux que, à cette époque, par suite du penchant romantique vers les voyages et les aventures, ils essaïaient dans toutes les directions.

Un contingent important, non officiel, était sur les vaisseaux de la Ligue<sup>2</sup>. Il y en eut qui, comme un chevalier de Lodun<sup>3</sup>, un Cossard, un Ludovic de Birague<sup>4</sup>, ou ceux qui travaillèrent à la mosquée d'Andrinople<sup>5</sup>, étaient restés entre les mains des Turcs. Un Deschamps, un de Lucré étaient allés vers l'Orient avec le marquis de Mayenne<sup>6</sup>. Tel apprenait à Padoue l'italien et les armes. En Italie encore, le comte de la Rochefoucauld „et plusieurs autres jeunes gentilshommes françois vont et viennent“<sup>7</sup>, sans compter ceux qui appartiennent au monde des lettres et qui forment une autre catégorie. Un de Harcourt s'embarque à Chio, „avec d'autres François“, et il y meurt de la peste<sup>8</sup>. A la même époque, un sieur de Rostain et un Jacques le Mercier se noient à Corfou, au moment où ils chargeaient des tapis d'Orient<sup>9</sup>. A Constantinople, où l'évêque est entré avec dix-huit nobles de suite<sup>10</sup>, après le séjour d'un La Triquerie — et il pense à faire venir non seulement son frère, mais un parent, le conseiller Montaignac, de Bordeaux, la région de Montaigne<sup>11</sup> —, il y a des agents en sous-ordre, comme un Presault, dit Milan, un Massot<sup>12</sup>.

<sup>1</sup> „Il y avoit“ même, dit un rapport contemporain, „un prince de France avec quatre ou cinq cens gentilshommes et plus de mil ou XII<sup>c</sup> soldats françois“; *ibid.*, p. 362, note.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 218, note 1.

<sup>3</sup> Notre volume XI de la collection de documents „Hurmuzaki“, publiée par l'Académie Roumaine, XI, p. 125, no. 207; cf. *ibid.*, p. 132, no. 220.

<sup>4</sup> Charrière, ouvr. cité, III, p. 305, note, p. 353, note.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 564.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 305, note.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 685, note.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 583, note.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 289, note 1.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 359.

Et, puisque nous parlons de Chio, Catherine de Médicis s'est occupée à un certain moment des „gentilles femmes de Chio”<sup>1</sup>. Ceci pouvait avoir un grand intérêt pour elle, et voici lequel : Chio restait, au moins en ce qui concerne la classe dirigeante, l'aristocratie, une île génoise, qui jusqu'à ce moment-là avait eu une autonomie complète. Ainsi l'Italienne de Paris et les nobles dames de Chio, qui étaient des Génoises, pouvaient avoir de pareils rapports.

Du Ferrier pouvait donc dire qu'„une grande partie de la noblesse” française suivrait certainement Henri de Valois<sup>2</sup>. Comme les Français étaient éparpillés un peu partout, on s'imagine qu'il était possible qu'en effet une grande partie de cette noblesse française passât en Pologne. Et Charles IX désirait même, au fond, qu'ils aillent se faire tuer en Pologne, comme, à la fin de la guerre de Cent Ans, les soldats des Grands Compagnies avaient été dirigées sur l'Espagne et la Suisse.

De Thou énumère parmi ceux qui accompagnèrent le roi en Pologne le duc de Nevers, sur lequel il nous faudra revenir, le duc de Mayenne, le maréchal de Retz, le grand prévôt René de Villequier, le marquis d'Elbeuf, le vicomte de Sault-Tavannes, le comte de Chaulnes, les d'Entragues, un Bellegarde, un Belleville, un Silly, un de la Mirandole, un de Gordis, un Caylus<sup>3</sup>.

Si les comptes de la royauté polonaise nous manquent, ceux des villes saxonnes de la Transylvanie, par laquelle venaient les Français employés dans cette oeuvre diplomatique et politique, peuvent y suppléer en partie.

En août 1573 une ambassade passe donc par Braşov-Kronstadt : elle est composée de quinze personnes. On la voit de diriger vers Bucarest. Il s'agit de L'Isle<sup>4</sup>. A la même époque l'évêque d'Acqs demanda le passage par la Transylvanie de gentilshommes français revenant de Pologne<sup>5</sup>. Dans les mêmes comptes, l'abbé, *dominus Aegidius de Noailles*, réapparaît<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 446, note.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 393, note.

<sup>3</sup> VII, 7.

<sup>4</sup> Notre „Hurmuzaki”, XI, p. 810.

<sup>5</sup> Hurmuzaki, Suppl. I<sup>1</sup>, pp. 32, 40, no LXII.

<sup>6</sup> Notre „Hurmuzaki”, XI, p. 810. Cf. Charrière, ouvr. cité, II, p. 391, note 1; pp. 473-474.

Seulement ces Français venus en Pologne ont cru rencontrer des conditions comme celles de leur propre pays. Or, ils ont trouvé devant eux la résistance la plus absolue de la part d'une noblesse qui n'entendait pas être gouvernée par des étrangers, même par les étrangers les plus sympathiques. Le régime de Sigismond-Auguste même avait été critiqué pour un manque de respect à l'égard du passé : „il avoit autrement vescu avec ses subjects que n'avoient fait ses predecesseurs“<sup>1</sup>. Bientôt après, l'ambassadeur de France à Venise pourra écrire que „les Polaqnes ne veulent aucun François, ny autre estranger au conseil de leur roy, qu'ils veulent seuls gouverner“<sup>2</sup>.

Il y a eu donc trois exodes de Français qui quittèrent la Pologne avant le départ du roi, et il est intéressant de voir la façon dont cet ambassadeur, du Ferrier, parle de leur désertion : „Les chemins sont tout pleins de François qui reviennent desjà de Pologne, voulant excuser leur inconstance et soudain partement sur l'incivilité et mauvais traitement qu'ils disent avoir receu des Pollaques en leur pays ; dont je n'ay esté guières content, mesures d'aucuns gentils hommes normans qui ont passé par icy déplorant la condition du roy de Pologne, pour avoir laissé le royaume de France, comme s'il n'estoit pas plus louable à un si grand et généreux prince d'estre roy que sujet. Et il pourroit bien estre que lesdicts François pensoient que leur fust permis de vivre licencieusement en Pologne comme en France depuis les guerres, et qu'ils ont esté par delà chastiez“<sup>3</sup>.

Parlant du „mescontentement de tant de gentils hommes revenant de Pologne, qui sont aujourd'huy en si grand nombre, outre M. le duc du Maine, qui est encore icy“ — à Venise — „et ceux qui sont venus en sa compagnie, qu'il me semble estre en France“, il ajoute : „Ils sont furieux contre le roi lui-mesme qu'ils ne voudroient pas soutenir comme roi de France. Peut-estre n'est-ce qu'une légéreté françoise, laquelle passera bientost et sera du tout oubliée quand ils seront en France“<sup>4</sup>.

Ceci ne concorderait pas avec l'opinion d'un Choïsnin, bien nourri de „confitures“ là-bas, qui assurait que „la noblesse de la Po-

<sup>1</sup> Choïsnin, p. 383.

<sup>2</sup> Charrière, ouvr. cité, III, p. 476, note.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 480, note.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 484, note.



logne surmonte toutes les autres en courtoisie et humanité ; les étrangers y sont mieulx receus, caressez et honorez qu'en aucun endroits de la chrestienté" <sup>1</sup>.

On a même la liste des membres de ces trois groupes qui sont venus en Italie, et qui, allant rester pendant quelque temps à Venise, ont dégarni Henri de ce qu'on pourrait appeler sa garde française.

Ainsi, le second groupe contenait les seigneurs de la Rochepesay et de Coudray ; le troisième, ce jeune Balagny, revenu à ses études italiennes, et le sieur de „Rufée en Bourgogne“ ; le duc du Nevers les suit aussitôt <sup>2</sup>. Un Villequier, un comte de Tanchin restent en Pologne, mais la série des émigrés continue : un Chermault, un de Bellière, un de Neufvic, un Desportes, un de Beaulieu, un Miron, un du Halde, un de Schonberg <sup>3</sup>. On en arriva à croire que „il avoit été mis en avant par aucuns senateurs de chasser de Pologne tous les François, à ce que Sa Majesté demeurast en la puissance d'eux seuls“ <sup>4</sup>.

De sorte qu'au moment où la mort de son frère a rappelé ce prince en France, il pouvait quitter le royaume d'autant plus facilement qu'il n'était plus depuis quelque temps ce qu'il avait désiré être : un Français entouré de Français, introduisant des réformes qui lui avaient été recommandées par des Français et que son successeur, Étienne Báthory, a réussi à imposer en homme qui déclarait dès le commencement être venu pour être vrai roi et gouverner <sup>5</sup>, prêt à se moquer, au milieu de ses soldats hongrois, apportés de Transylvanie, de certaines libertés de la Pologne, qu'il voulait réorganiser à l'intérieur et préparer ainsi la guerre contre les Moscovites et même, si le cas se présenterait, aussi contre les Turcs.

Donc, dégarni de sa garde, isolé, prisonnier dans son propre

<sup>1</sup> Loc. cit., p. 386

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 486, note ; p. 430, note.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 527, note ; p. 528, note ; p. 529, note ; p. 530, note ; p. 531, note. A côté de Daulzey, ambassadeur de France au Danemarck ; *ibid.*, p. 531, note.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 529, note.

<sup>5</sup> Rex vester non pictus, neque fictus . . . Volo regnare et imperare . . . Non volo vos pedagogos meos fieri ; *ibid.*, p. 654.

palais, Henri de Valois fut amené à quitter un pays où il ne se sentait plus aucune mission.

On a dit que les rois ont parfois dix ans de moins que leur âge. Mais il arrive très souvent que des rois aient dix ans de plus et, dans ce cas, il faut bien admettre que Henri, qui, en comptant de la première façon, n'en aurait eu que dix, en avait bien trente. Car le fils de la Florentine ne pouvait pas ne tromper toujours en ces affaires „politiques“ qui ont toujours tant occupé sa mère.

Il faut d'autant plus admettre l'opinion qu'au fond de l'âme ce prince d'apparences légères jusqu'au ridicule avait des conceptions personnelles et une volonté tenace pour les servir, jusqu'il n'a jamais abdiqué ses droits à la couronne de Pologne. Le grand projet polonais-transylvain de conquêtes sur les Turcs, de domination sur le Danube lui est resté toujours dans la tête. Or il a régné, du reste, si peu, dans des circonstances si difficiles, qu'on ne sait pas si ces anciens projets n'auraient pas pu, après quelque temps, être repris.

Voici la façon dont il s'exprimait plus tard sur le compte du successeur que, très vite, on lui avait donné en Pologne : „C'est tacitement approuver“, „— s'il avait reconnu Étienne Báthory — „qu'il a esté roy, ce que nous n'avons jamais fait et l'avons tenu pour usurpateur<sup>1</sup>“. Et, une autre fois : „Je ne puis, ni ne doibs, pour mon esloignement, estre privé de cette Poloigne, laquelle j'ay si justement et honnorablement acquis“. Ou, enfin : „le dit royaume de Polongne m'estant justement acquis, je desire aussy conserver mien“<sup>2</sup>. Car „Dieu seul luy peut oster sa couronne“<sup>3</sup>.

Il considérait donc son départ de Pologne, où il n'avait pas épousé cette pauvre infante Anne, soeur du roi, si habile à la conture, dont l'âge était supputé avant ou après quarante ans<sup>4</sup>, non pas comme une abdication, mais comme un simple „éloignement“ ; il avait demandé même un terme de deux ans pour reve-

<sup>1</sup> *Ibid.*; p. 600, note ; cf. *ibid.*, p. 475, note.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 585-586, note.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 615, note.

<sup>4</sup> Voy. *ibid.*, p. 750, note ; Hector de la Ferrière, loc. cit. Sur le projet de mariage avec une fille de l'empereur et une entreprise italienne ; *ibid.*, p. 419, note.

nirs — avec des arquebusiers gascons<sup>1</sup> et le reste de ses projets.

Celui qui se présente comme le roi „élu, créé, receu et sacré“, a gardé jusqu'au bout cette opinion en ce qui concerne sa situation. Ce qui n'empêchait pas que des personnes d'un autre âge et d'une autre expérience étaient d'un autre avis et croyaient que tout cela était bien fini<sup>2</sup>. Ce qui s'est passé en Pologne pour le nouveau roi de France est, selon eux, seulement „la plus belle académie que ses plus jeunes ans eussent pu rencontrer“, et il a gagné ainsi „une heureuse expérience<sup>3</sup>“. Ces gens considéraient donc la royauté de Pologne de la façon dont, en 1866, lorsque Charles de Hohenzollern, ayant été élu prince de Roumanie, a demandé l'opinion de Bismarck, celui-ci, qui ne se gênait guère, surtout à l'égard des princes pauvres et collatéraux de la dynastie prussienne, leur disant la vérité, montra durement de quelle façon il envisageait la chose: „allez-y, ce sera un bon souvenir pour vos vieilles années!“. Dans ce même sens, certaines personnes d'expérience entendaient, en France, à ce moment, que l'entreprise de Pologne était définitivement liquidée.

Mais, si on croit que l'état d'esprit qui a provoqué une aventure finit avec l'aventure qu'il a provoquée, on n'entend rien à l'âme humaine. Cet état d'esprit a duré pendant bien longtemps, et il suscitera, à la fin du XVI-e siècle et pendant tout le XVII-e même, des entreprises qui seront présentées dans la suite.

---

<sup>1</sup> Cf. aussi *ibid.*, p. 407, note.

<sup>2</sup> Sur l'idée d'établir en Pologne le dernier des fils de Catherine, d'Alençon, *ibid.*, pp. 524-525.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 561.

## II.

### Conséquences sur le Danube de la politique française active en Orient.

---

Dans une première conférence, j'ai essayé d'expliquer la raison de l'élection d'Henri de Valois en Pologne et ce qui en est résulté. Et, cherchant à mettre cet événement, si inattendu, si important, en rapport avec la vie générale de l'Europe à cette époque, avec certaines tendances d'esprit observables en France et aussi du côté de la Pologne, je crois être allé un peu trop loin dans le sens d'une certaine explication.

Cette explication existe, je la maintiens, mais il faut y ajouter quelque chose. Il est bien certain qu'il y a eu, pendant la seconde moitié du XVI-e siècle, une tendance vers l'aventure, une espèce de romantisme, qui venait de la façon la plus naturelle de ce qui s'était passé un peu auparavant dans le grand conflit entre la royauté française et entre les Habsbourg.

Il y avait des aventuriers très nombreux, et je m'occuperai bientôt d'une autre catégorie de ces aventuriers. Et dans la politique même qui s'est établie pour quelques mois, politique restée sans aucune importance politique, parce que le projet formé par le futur Henri III n'a pas été réalisé en Pologne, il y a sans doute un élément qui n'est pas raisonnable, — autant que la politique est raisonnable, mais c'est une question à discuter, et il y a beaucoup de personnes qui croient le contraire. Dans tout ce qu'on a fait après l'élection d'Henri de Valois, avec la façon dont on l'a laissé là sans aucun conseil, sans aucune direction et de celle dont on l'a laissé partir et ce qui a résulté de ce départ précipité sans aucune abdication, il y a du romantisme, de l'esprit d'aventure, mais je crois qu'il y a aussi autre chose. Et, si l'on

regarde certaines contingences actuelles, on peut se rendre compte qu'il y avait une idée politique, idée nécessaire et féconde, dans cette entreprise de Pologne à laquelle se reliaient d'autres projets, comme celui d'avoir en même temps la Transylvanie et la Moldavie et la Valachie, celui de mettre un pied à Alger et un autre en Chypre, d'essayer même une guerre contre l'Empire ottoman, renouvelant au profit de la Maison de Valois l'époque des croisades.

La preuve en est qu'aujourd'hui même, sur d'autres points, ayant affaire à des facteurs qui ne sont plus les mêmes, on est arrivé à des alliances qui ressemblent d'une façon étonnante à ce qui s'est noué et poursuivi à cette époque de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

Au lieu de la Transylvanie, on a maintenant la Roumanie intégrale, la Roumanie nationale; on a une Tchécoslovaquie qui à cette époque n'existait pas, mais son territoire formait une des bases de la Maison des Habsbourg. On a, parce qu'on conservait alors avec beaucoup de soins l'ancienne alliance avec les Turcs, au lieu des Turcs ottomans —, il y a à peine des Turcs en Europe, et l'État du président de la République turque ne ressemble guère à l'Empire ottoman — comme soutiens de la politique française en Orient, contre quelqu'un qui s'appelait, à cette époque, l'archiduc Ernest ou l'archiduc Maximilien et qui s'appelle maintenant le chef du Gouvernement allemand, M. Hitler, cette création du ministre des Affaires Étrangères de Roumanie, création qui lui appartient, que personne ne penserait revendiquer — moi d'autant moins —, l'alliance balcanique, autant qu'elle existe.

Donc, d'un côté, à la place du Sultan et du Grand Vizir Sokoli, il y a l'alliance balcanique; de l'autre, à la place de la Transylvanie, gouvernée par une dynastie magyare, la „Grande Roumanie“. L'ancien bloc comprenait, bien entendu, come base principale la Pologne, une Pologne qui regardait cependant aussi du côté de l'archiduc, c'est-à-dire du côté de Vienne et de Prague; je ne dis pas qu'il y a aujourd'hui une situation qui ressemble en tout à ce qu'il y avait à cette époque, mais il me paraît qu'on aperçoit aujourd'hui même dans la nouvelle Pologne des éléments d'une certaine similitude.

Alors, on ne devrait pas rester sous l'impression que l'évêque

d'Acqs et son frère et l'évêque de Valence et tous ceux qui ont été mêlés au grand projet de Henri III n'étaient que des aventuriers et ne faisaient qu'une politique d'aventure.

Il faut plutôt dire qu'il n'y avait pas de projets bien fixés, strictement maintenus, qui ne fussent pas mêlés à d'autres projets capables d'en empêcher l'exécution. Les documents montrent qu'il y a eu beaucoup d'interruptions, de lacunes, d'éclipses dans cette politique. On a passé très souvent d'une attitude à une autre. Mais, à cette époque, on ne peut pas s'attendre à des situations aussi nettes que celles d'aujourd'hui, autant que celles-ci pouvant être ainsi.

Mais, après avoir corrigé ce qui pourrait paraître exagéré, dans un certain sens, dans les conclusions de la première conférence, il s'agit maintenant de voir ce qui est resté du passage par Varsovie d'Henri de Valois.

Quels sont les événements qui ont été déterminés pour le Sud-Est européen par cet incident d'une royauté française en Pologne ?

Il faut dire dès le commencement que les pays le plus touchés ont été ceux du Danube, la Transylvanie y compris.

Il faut voir donc un peu quelle était la situation de la Moldavie et de la Valachie.

Ces pays étaient gouvernés par des princes totalement autonomes. En effet —, je le dis à n'importe quelle occasion et il faut bien le dire —, l'idée qu'il y a eu dans le Sud-Est de l'Europe un certain nombre de peuples chrétiens qui ont été conquis par les Turcs et qui, au XIX-e siècle, se sont relevés de leur esclavage, cette idée n'est pas applicable aux Roumains. Les Roumains n'ont jamais abaissé le drapeau de l'autonomie, d'une autonomie qui équivalait presque à l'indépendance. Ils avaient des armées, qui portaient en guerre ; ils concluaient des conventions, qui étaient comme des traités. Ces princes dépendaient sans doute du Sultan et n'auraient pas pu se dégager de cette suzeraineté, qui était en même temps une protection et une garantie contre certains appétits chrétiens dans le voisinage, mais la Moldavie — c'est-à-dire la Roumanie du Nord — et la Valachie — c'est-à-dire la Roumanie du Sud — restaient des États ayant leurs princes, dont l'autorité était entière, et leurs classes nobi-

liaires, qui n'avaient jamais été détruites et qui conservaient toutes leurs anciennes traditions, à côté d'une bourgeoisie composée d'éléments chrétiens venant de tous les côtés de la péninsule des Balkans, parce que cette Moldavie et cette Valachie, qui formaient une unité sous le rapport aussi des relations avec les voisins, n'étaient que la continuation de l'Empire byzantin, qui s'était retiré sur la rive gauche du Danube, avec ses pompes et ses cérémonies, avec son idéal, avec tout ce que cela pouvait contenir de religion chrétienne orientale, d'orthodoxie. Au-dessous, bien entendu, il y avait le développement d'une vraie nation, seulement à la surface on trouvait Byzance. En tout cas, on ne peut pas parler d'une affirmation nationale, sentiment qui appartient à l'époque moderne.

Or, ces deux pays ont été touchés par l'aventure de Henri III. L'exemple même du roi passager de Pologne a été imité dans ces régions et il a servi pendant quelque temps les projets d'avenir de celui qui était maintenant roi de France, mais continuait à s'intituler en même temps roi de Pologne. Comme je l'ai montré dans la première conférence, il s'est prétendu roi de Pologne jusqu'au bout, considérant son successeur, le prince de Transylvanie, élu par la diète, Étienne, comme un usurpateur, alors qu'il était, lui, le roi reçu, le roi couronné de Pologne, et il n'entendait nullement se défaire de cette couronne, de laquelle il s'est seulement „éloigné“ — c'est le terme qu'il emploie — pour le moment, et il compte, dans deux ans au plus tard, y revenir.

Qu'était-ce, à ce moment, que la Moldavie et la Valachie ? Ces deux pays avaient vécu pendant quelque temps dans des relations comme celles qui sont habituelles au moyen-âge, c'est-à-dire qu'un pays plus faible devait se chercher nécessairement un suzerain.

De nos jours, on appelle cela des alliances : mais, dans n'importe quelle alliance, malgré l'illusion qu'on veut se faire que les alliés sont de même qualité — c'est bon pour les discours —, quand on regarde de plus près, on voit qu'il y a l'allié qui prend la direction et l'allié qui suit. Les rôles ne sont pas toujours les mêmes. Il arrive aussi qu'on passe de la situation de chef de file à l'autre. Mais tout cela ressemble étonnamment aux rapports entre vassal et suzerain du moyen-âge.

Pour en revenir au sujet qui nous occupe, les Roumains sont

allés chercher un suzerain du côté de la Hongrie, qui n'était pas un État national, mais bien une forme internationale et apostolique qui dépendait du siège de Rome, représentant une offensive vers l'Orient, correspondante à celle des Carolingiens à une époque plus ancienne, ou bien les même Roumains voulaient se chercher une base de l'autre côté, du côté de la Pologne.

La Pologne était elle aussi un des moyens par lesquels la religion catholique avançait du côté de cet Orient schismatique ou „païen“ musulman. Mais, après quelque temps, ces liens de vassalité ont disparu ; au XV-e siècle, c'est au contraire la Moldavie qui prend la première place dans la croisade, après la disparition de ce grand Roumain, devenu un grand Magyar dans sa politique, qu'a été Jean de Hunyadi, pendant toute sa vie chef de croisade et dominant sur le Danube aussi bien que dans les Carpathes. Dans la lutte du prince de Moldavie, Étienne-le-Grand, contre les Turcs, en fonction de croisade, il avait des relations avec l'Occident, mais ces relations étaient plutôt rares, et très peu efficaces. Lorsque Étienne demandait le secours de Venise, on lui donnait des „bonnes paroles“, formule qu'on employait souvent dans les relations de la République avec ceux qu'elle aurait voulu aider, mais sans rien dépenser et sans rien risquer.

Puis, vers le commencement du XVI-e siècle, ces deux pays roumains, et surtout la Moldavie, voulurent se chercher des attaches avec le monde occidental, catholique, représenté à ce moment par la Pologne seule. Car il ne faut pas oublier qu'en 1526 le royaume ancien de Hongrie a été détruit dans la bataille de Mohács et dès lors on a eu une Hongrie de Ferdinand de Habsbourg, une autre Hongrie de Jean Zápolya, prince de Transylvanie, et une troisième Hongrie, la Hongrie du Sultan, qui était à Bude, qui était à Temesvár, qui était, ainsi, même sur l'autre rive de la Tisa. Donc, si les pays roumains se désiraient des attaches avec l'Occident catholique, il n'y avait qu'une direction, celle de la Pologne ; la Hongrie politique était devenue une simple principauté transylvaine n'ayant pas, de loin, l'importance que avait eue le royaume maintenant partagé.

Ces rapports avec la Pologne ont été très étroits. Du côté des Polonais, on a essayé de conquérir la Moldavie ; d'où l'expédition du roi Jean-Albert, qui a fini par une catastrophe pour l'armée polonaise et pour le contingent de l'Ordre Teutonique qui, vassal



de la couronne de Pologne, accompagnait les armées de la noblesse polonaise.

Mais, après la mort d'Étienne-le-Grand, lorsque la Moldavie, plus faible, ne pouvait plus poursuivre cette grande politique de croisade, les rapports entre Moldaves et Polonais ont été beaucoup plus étroits. Il y avait même une vraie communauté de vie entre les deux pays. Lorsque la Moldavie était menacée, non seulement elle demandait le concours de la Pologne, mais, lorsque ce concours manquait, on pouvait faire la leçon aux Polonais. Il y a ainsi telle déclaration d'un Polonais prévoyant vers la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, dans laquelle il est dit aux nobles du royaume voisin que ne pas soutenir la Moldavie, c'est préparer la décadence de la Pologne elle-même, qui se trouvera seule devant cet ennemi ottoman que la Moldavie avait pu arrêter jusque-là <sup>1</sup>.

Des rapports très étroits s'étaient établis entre la dynastie moldave et entre les Polonais. A un certain moment, vers 1550-1560, la Moldavie avait comme prince un tyran, Alexandre Lăpușneanu, qui envoyait très fréquemment des ambassadeurs en Pologne, se mêlant de toutes les affaires du royaume, demandant même qu'on lui fournisse des armements en échange de ses boeufs de Moldavie, proposant aussi des mariages, ce qui lui attira la réprimande qu'il n'a aucune qualité pour traiter de ces mariages qui ne le regardent pas.

Puis, après la disparition momentanée de cet Alexandre, un représentant de la Renaissance occidentale, un Grec qui avait fait des études de médecine à Montpellier, qui y a eu un procès pour un crime, étant exécuté en effigie, cet homme bizarre qui avait été un des meilleurs calligraphes pour les manuscrits grecs, étant employé aussi bien en Espagne qu'en France, pour passer de là au service des princes luthériens de l'Allemagne et d'Allemagne en Pologne, où il y avait un mouvement protestant très important, s'était assuré le concours de quelqu'un dont je parlerai bientôt, un personnage tout à fait intéressant dans l'histoire aventureuse de la Pologne à l'époque de Henri III, bien avant et beaucoup après, et qui s'appelait Albert Laski. Il était paladin de Sieradz, près de la frontière de Hongrie.

Laski soutint ce Grec, qui prétendait avoir comme antécédent

---

<sup>1</sup> Nos *Studii și documente*, XXII, p. 60 et suiv.

Hercule — donc: Héraclide, — étant en même temps dans des rapports de parenté avec les Brankovitch de Serbie<sup>1</sup>. Laski a aidé essentiellement cet aventurier, qui s'est saisi de la Moldavie. Et celui qu'on appelle le Despote, parce qu'il prétendait avoir en même temps la domination, avec ce titre byzantin, de deux îles de l'Archipel, donc celui qui passe, dans les chroniques roumaine, comme „le Despote“, mais se faisait intituler prince Jean et fils d'Étienne le Grand, ce qui au point de vue chronologique était absolument insoutenable, a cherché à introduire dans son État une vie politique et culturelle en même temps qui est absolument celle de la Renaissance. D'une Renaissance qui n'était pas italienne comme celle qui dominait en ce moment en Pologne, mais la vraie Renaissance, celle des principaux représentants du mouvement humaniste en Allemagne.

Il y a quelques semaines à peine, j'ai revu dans une maigre bourgade de Moldavie célèbre par ses vignobles, car il y avait une colonie de vigneronns venus de Tokaj, en Hongrie, au XV-e siècle, j'ai vu à Cotnari les restes d'une grande église qui avait été destinée par lui au culte protestant. Il avait fondé à côté une école, où il avait fait venir un Allemand qui s'appelait Sommer, et cette école devait transformer totalement la vie scolaire et par suite la vie littéraire de la Moldavie dans un sens occidental.

Or, ce règne du Despote, qui a duré pendant trois ans, est étroitement rattaché à la vie de la Pologne à cette époque. Le Despote avait cédé, du reste, sa principale citadelle sur le Dniester, qui formait sa frontière orientale, à Albert Laski, qui nourrissait dès cette époque l'idée de devenir lui-même prince de Moldavie<sup>2</sup>.

Mais lui, il n'avait aucun lien avec l'ancienne dynastie; il ne pouvait pas mentir comme le Despote, en disant qu'il descendait d'Hercule, des Brankovitch et qu'il était aussi le fils d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie. Il se présentait dans sa seule qualité de Polonais. Mais, dans cette qualité, il paraissait vouloir dire :

---

<sup>1</sup> Dans un mémoire récemment présenté à l'Académie Roumaine nous avons publié une curieuse lettre inédite adressée par lui, aussi comme seigneur de la Doride et de l'Archipel, comme héritier des deux Roumains, aux bourgeois de Kronstadt (Braşov).

<sup>2</sup> Laski demandait à Paris d'être soutenu „pour quelque chose qui lui touche“, et Charles IX intervint en sa faveur; Charrière, ouvr. cité, III, p. 460, note.

maintenant, il n'y a pas deux pays : les liens sont tellement étroits que ces États se confondent.

En plus, des filles d'Alexandre, son prédécesseur, avaient été mariées à des seigneurs polonais, et le fils de cet Alexandre était allé en Pologne prendre femme, ce qui lui avait fait perdre son trône. Aussi, un successeur moldave, Jérémie Movilă, sera-t-il, vers la fin du siècle, le père de plusieurs filles mêlées à la vie polonaise, et elles y ont représenté un élément de beauté, de richesse, d'ambition, et même d'anarchie, jusque vers la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Alors, on pouvait se dire que le règne d'un seigneur polonais dans cette Moldavie où l'influence polonaise était tellement puissante et envahissante, n'aurait pas été une chose extraordinaire.

Mais, par les relations d'Alexandre, par le règne du Despote, par les mariages polonais, par les rapports de commerce, qui étaient très fréquents, *ces pays roumains sortaient de leur isolement*. Ils rentraient dans la vie générale de l'Europe, et on n'a qu'à feuilleter les sources de cette époque pour voir combien il y avait, partout, une connaissance, de même caractère, du même type, des deux pays roumains, qui s'étendait presque partout, non seulement dans le voisinage immédiat, mais très loin <sup>1</sup>.

Il y avait aussi, en Moldavie, une propagande catholique, de laquelle je parlerai ensuite, parce que, bien avant l'intervention des Jésuites, qu'on trouve dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, cette action religieuse s'est exercée sur la Moldavie et a contribué à faire entrer ce pays dans le cercle général d'intérêt de la chrétienté occidentale <sup>2</sup>.

D'abord, quelques lignes d'un représentant du Pape en Pologne, l'abbé Ruggiero, qui travaillait à côté des nonces, lesquels s'occu-

<sup>1</sup> Dans une communication à l'Académie Roumaine je m'occupe de ce discours fait à Rome par l'archevêque polonais Jean Laski qui présente les Moldaves comme prétendant à la descendance romaine.

<sup>2</sup> Elle était soutenue par l'Albanais vénitien Barthélemy Brutti, devenu en Moldavie „général de cavalerie et d'infanterie“, ayant le „dace“ de l'importation (3.000 ducats par an) et les terres d'un boïar supplicié; Charrière, ouvr. cité, III, p. 913, note 9. D'Acqs écrivait sur ces intentions de Laski, „Si veux-je croire qu'adverty à temps, je n'y eusse beaucoup profité, pour avoir ceux-cy trop de cognoissance de la vaillance et moyens du dit seigneur Lasky, et ne le voudroient leur voisin en façon du monde“; *ibid.*, pp. 493-494.

paient eux aussi de la Moldavie, par exemple Graziani, un cardinal, et Commendone. Au moment presque où se posait la candidature de Henri de Valois, l'abbé Ruggiero, représentant le Pape, parlait de la Moldavie qu'il appelait toujours la Valachie, — il y a une confusion de termes : les Valaques sont les „Multy“ pour les Polonais et les prétendus Valaques dont parlent les Polonais sont toujours les Moldaves, confusion qu'on a observée, du reste, très souvent —, dans ces termes :

„Ces Valaques sont, par leur ancienne origine, des Italiens, étant une colonie des Romains conduite par Flaccus, dont, par corruption, beaucoup prétendent que vient leur nom de Valaques, mais je crois plutôt qu'ils s'appellent ainsi parce que ce terme est commun en Pologne à tous les Italiens, dont ils tirent leur origine. C'est pourquoi ils conservent, en grande partie, la langue latine corrompue et qui n'est pas tout à fait différente de notre italien, bien que, à cause du voisinage et du commerce avec les nations barbares, leur religion chrétienne se soit transformée en grecque <sup>1</sup>“.

On retrouvera la même opinion chez deux voyageurs français. D'abord chez Lescapier — qu'on a découvert pendant ces dernières années —, qui a fait le voyage de Terre Sainte en passant par la péninsule des Balcans et est revenu par la Valachie. Puis la même façon de considérer les Roumains comme descendants des Romains, parlant un latin corrompu et ayant perdu la pureté de leur foi chrétienne, chez un troisième personnage illustre de cette seconde Renaissance en France, Jacques Bongars, celui qui a publié les chroniques des croisades sous le titre de *Gesta Dei per Francos* <sup>2</sup>; il représente lui aussi, — comme Montaigne aussi, du reste, — l'intérêt de la société française pour ces régions du Danube.

Mais, avant d'arriver à ces voyageurs, il est utile de montrer quels ont été les rapports entre Henri de France et de Pologne et entre la Moldavie, celui des deux pays roumains qui était voisin de son royaume.

La Moldavie, à ce moment-là, était gouvernée par un homme

<sup>1</sup> Nos *Actes et fragments*, I, p. 14.

<sup>2</sup> Voy. notre volume XI, dans la collection des „documents Hurmuzaki“ de l'Académie Roumaine, p. 191 et suiv.

brave et dur, qui a conservé, dans les annales du pays, même ce titre de „terrible“. „Terrible“ pour le clergé qui donnait à cette époque les certificats de vertus ou de vices des princes, étant déterminé par un intérêt de caste. Or, comme il avait fait condamner un évêque pour des vices qui demandent toujours le supplice du feu, et comme des boïars aussi ont été persécutés par lui, il est devenu Jean-le-Terrible. Il avait été joaillier à Constantinople, — ayant cependant le sang des princes de Moldavie, car c'était un bâtard, sa mère étant très probablement une Arménienne. Il a vécu pendant quelque temps dans la capitale de l'Empire et y a gagné des amis en payant, comme on le faisait couramment, selon la coutume des Turcs, mais on payait bien ses clients aussi en Occident, car Laski s'était gagné en France un revenu de 5.000 francs sur les terres d'Anjou et un autre, plus grand encore, de 100.000, de la part du roi, à Paris<sup>1</sup> pour soutenir la candidature d'Henri III. Les cadeaux, c'était plutôt une façon généralement humaine de se gagner des amis.

Voici donc Jean — celui qui devait être plus tard le „Terrible“ — qui arrive en Moldavie. Il s'installe et commence un règne qui s'appuyait surtout sur les paysans et sur les soldats, quelque chose comme il était arrivé dans l'Empire romain du III-e siècle, où on a poursuivi une politique de classe et militaire qui se dirigeait contre les villes et les capitaux, arrivant de cette façon à cette série d'empereurs guerriers qui tenaient avant tout à leurs rapports avec l'armée et avec le monde rural, qui étaient à la base de leur règne. Les projets s'étendaient très loin. Cet homme qui avait connu comme marchand la Russie moscovite, où il avait été marié à une princesse, y laissant un fils qu'il citait comme vivant, dans ses documents<sup>2</sup>, demandait au Sultan, pendant l'interrègne polonais, de pouvoir entrer en Pologne avec „50 mil chevaux“ et un contingent des Tatars<sup>3</sup>.

Seulement, après que cette politique se fût prononcée, comme il y avait des personnes qui offraient de payer plus que lui et qui étaient plus sympathiques, comme le frère du prince de Va-

<sup>1</sup> Noailles, ouvr. cite, III, pp, 578-579: „il nobilissimo animo che ha et l'infinita spesa che tiene del continuo in casa sua“.

<sup>2</sup> Notre étude sur les prétendants au trône moldave dans les Mémoires de l'Académie Roumaine, 2-ème serie, XIX,

<sup>3</sup> Charrière, loc. cit., p. 522, note.

lachie Alexandre, Pierre, celui que l'évêque d'Aix appelait, non pas le Boîteux, comme il est nommé dans la chronique moldave, mais le Perclus, ce qui explique en grande partie son aspect physique, a gagné le trône de Moldavie. On voulut faire partir Jean, qui ne l'entendait pas de cette façon.

Il a dû y avoir des accords entre Henri III et Jean-le-Terrible, par le moyen duquel le Sultan avait recommandé, presque commandé, aux Polonais d'élire le candidat français <sup>1</sup>, et on désirerait, qu'ils fussent mieux connus, mais la Moldavie n'a pas conservé ses archives, et celles de l'époque de Henri III n'ont pas été explorées d'une façon suffisante : certains faits montrent cependant que ces accords ont existé <sup>2</sup>.

Ainsi, un ambassadeur moldave s'est présenté chez le prince français devenu roi de Pologne offrant un cheval turc, deux cents boeufs et des tonneaux de vin de Malvoisie, promettant en même temps le concours de cette armée moldave, qui était très importante, contre le Moscovite, le candidat russe à la couronne de Pologne <sup>3</sup>. Bientôt une autre ambassade arrive. Maintenant Jean-le-Terrible n'était plus l'associé possible dans une guerre contre le Moscovite ; c'était le prince destitué qui attendait d'être chassé. Il a demandé, bien entendu, le concours militaire de la Pologne <sup>4</sup>.

Dans les documents publiés par le marquis de Noailles il y a là-dessus une pièce que les historiens roumains n'ont pas observée jusqu'ici <sup>5</sup>.

Demandant qu'on lui donne un concours militaire, Jean ne savait pas que, parmi les conditions posées à Henri de Valois par les Polonais, il y avait la réunion de la Moldavie et de la Valachie à la couronne de Pologne, parce que, autrement, il ne

<sup>1</sup> Voy notre Hurmuzaki, XI, pp. 82-83, no. cxxviii.

<sup>2</sup> Rapports avec Laski et le prince d'Ostrog ; Charrière, ouvr. cité, p. 523, note.

<sup>3</sup> Nos *Actes et fragments*. I, pp. 114-115. Cf. dans le recueil russe de Tourguéniev, I, p. 249, la lettre de Graziani au cardinal de Como, 1573 : lettres de „Ivanno“, qui envoie aux Polonais l'ordre du Sultan „che debba essere all'ordine per servizio del regno di Polonia ogni qual volta che sia richiesto da questi signori per conversatione della elezione che hanno fatto del loro rè“.

<sup>4</sup> Sur „le feu ja allumé en la Moldavie“, Charrière, loc. cit., p. 492. Jean arrête un tchaouch envoyé en Pologne, *ibid.*, p. 522, note.

<sup>5</sup> III, pp. 578-579.

serait pas dirigé de ce côté. Outre le concours militaire, il voulait qu'on lui permette, s'il serait vaincu, de se retirer dans le royaume de Pologne avec son trésor.

La réponse, qui est contenue dans le même rapport de l'ambassadeur de Venise, Lippomano, est très claire, et décisive : le roi ne voulait pas se mêler de cette aventure. Bien que le prince de Moldavie eût promis, si ce concours lui est accordé, d'offrir au royaume la Moldavie elle-même et bien qu'il y eût été auprès de Henri „des sujets auxquels les mains fretilloient et qui taschoient par tous moyens de le faire glisser en cette guerre<sup>1</sup>“, on lui avait fait dire que c'était impossible. On ne voulait nullement prendre sa défense, mais on lui permettait de faire passer en Pologne, au moment du danger, sa femme et son trésor<sup>2</sup>.

Sa femme, la fille du boïar Lupea Huru, a pu passer en Pologne<sup>3</sup>, et le trésor aussi, la femme devant revenir, mais pas aussi l'argent. Jean, après avoir combattu héroïquement contre les Turcs, fut pris. Il avait eu autour de lui, sinon le secours militaire *officiel* de la Pologne, du moins celui des Cosaques, qui dépendaient du royaume, seulement le roi se lavait toujours les mains, disant que ces Cosaques étaient des bandits qui n'avaient aucun rapport avec la couronne et que la couronne ne pouvait pas dominer. Pris par les Turcs, le prince rebelle fut exécuté d'une façon affreuse. Cette aventure a fini ainsi.

Mais à ce moment Laski proposait de nouveau ce qu'il proposera ensuite à Paris en 1579, quand la royauté de Henri de Valois avait fini en Pologne, c'est-à-dire qu'on l'aide à gagner la Moldavie, disant que, l'ayant eue, il pourrait faire de très grandes choses<sup>4</sup> et qu'il croyait que les Turcs eux-mêmes finiraient par

<sup>1</sup> Rapport de l'évêque d'Acqs, Charrière, loc. cit., p. 522, note.

<sup>2</sup> Rapport de Lippomano, dans Noailles, loc. cit. „se gli vuol dare aiuto, che si offerisse di dar a questo regno essa Valacchia... S. M. non voleva altrimenti pigliar la sua diffesa“.

<sup>3</sup> Charrière, loc. cit., III, p. 571.

<sup>4</sup> Pour son premier séjour en France, après l'élection de Henri. Charrière, loc. cit., p. 434, note. En 1578 il est à Venise, avec sa femme, pour l'empereur, voulant s'établir au palais de Ferrare (cf. la candidature en Pologne du duc de Ferrare en 1574, *ibid.*, p. 628, note. Le duc de Mayence, qui arrive à Venise en ce moment, était son neveu ; *ibid.*, p. 484, note), qu'il quitte pendant la nuit ; *ibid.*, p. 759, note. D'autres Polonais à Venise, *ibid.*, p. 614. — Laski envoie un certain Michalowski à Constantinople, *ibid.*, pp.

l'accepter comme maître d'un pays qu'il connaissait très bien par son père. Ce père avait été employé par la France du temps de Henri II, lorsqu'il y avait ce double projet contre les Habsbourg, pour empêcher leur établissement dans ces régions de la Hongrie et de la Pologne, c'est-à-dire de donner une femme polonaise au fils de Henri II et qu'en échange un mariage soit conclu entre un prince polonais et la fille du roi de France. Mais Laski prétendait même — et c'est au moins le Vénitien qui a compris la chose de cette façon — que son père était mort en Valachie et que cette mort en Valachie lui créait des droits. Et je ne crois pas que jamais on ait prétendu que le fait d'avoir un parent mort dans un pays donne le droit au trône de ce pays, mais, si Laski a parlé en effet de cette façon, cela appartient au langage, tout à fait curieux, auquel on était coutumier à cette époque.

Bien entendu, Laski n'a jamais été prince de Moldavie. Mais les conséquences de cette royauté polonaise d'Henri de Valois se sont poursuivies dans différents domaines.

Voici d'abord celui des voyages. En première ligne, Lescaloppier l'avocat français qui, en 1578<sup>1</sup>, allant voir l'Orient, est passé par la péninsule des Balkans. Arrivé à Constantinople, il s'embarque pour la Terre Sainte, mais, en revenant, il traverse la Valachie et la Transylvanie.

En Valachie, il trouve ce prince Alexandre, l'ennemi de Jean-le-Terrible, qui avait établi son propre frère, Pierre le Perclus, en Moldavie. Le Français est reçu par Alexandre de la façon la plus aimable. On a dans ce récit de voyage une description de Bucarest à cette époque, qui est remarquable. Elle présente la ville comme un amas de „maisons pauvres, composées de cloisonnages de charpenteries remplis de torchis, de boue et herbes hachée parmi“.

Mais l'attirail du prince est imposant. Il a un page près de lui et devant sa porte tout un groupe de soldats avec des

---

493-494, note. En 1579 on craignait qu'il n'attaque la Moldavie ; notre Hurmuzaki, XI, p. 97, no CLV. Cf. aussi Charrière, loc. cit, p 493, note. Ses rapports avec la candidature autrichienne en Pologne plus tard, *ibid.*, p. 635, note ; p. 636, note ; cf. p. 650, note.

<sup>1</sup> Voy. L. Humbert, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, XXXV, 1.



arquebuses, „haches ou marteaux d'armes“. Un „truchement“ latin sert le voyageur. On lui fait voir la ville, avec les deux „églises de bois couvertes de huttes de bois ou de chaume“. L'étranger traverse aussi une partie de la principauté, s'arrêtant dans un village qu'il nomme „Vopecth“ ce qui signifie : Popești sur l'Argeș, où il y a une très jolie église aux fresques remarquables <sup>1</sup>.

Lescaloppier décrit le village où un de ses prédécesseurs français, de Tavannes, avait été l'objet d'une mésaventure dans une maison de paysans. Cette maison avait pris feu, et on avait sauvé à grand'peine son hôte. Le prince Alexandre avait envoyé un chirurgien pour soigner celui qui, par les conséquences de cet incendie, avait perdu une partie de ses „bagues“, c'est-à-dire : bagages <sup>2</sup>.

En Transylvanie, l'avocat parisien trouve, à côté d'un Adam de Lyon, qui, après avoir traversé plusieurs pays, s'était laissé gagner, ainsi qu'il le disait lui-même, par la volonté de Dieu à „la meilleure opinion, qui estoit de Mahomet“, et de l'Italien Antonetti, sonneur de lire et chantre, qui venoit de France“ <sup>3</sup>, encore Lenormand, représentant du roi de France pour le mariage de cette demoiselle de Bretagne. Il y est resté jusqu'au moment où Báthory finit par rompre ces négociations, remerciant le roi de France de son attention, mais assurant qu'il ne peut pas épouser la demoiselle. On sait que, après quelque temps, au lieu d'avoir comme femme cette si jolie personne de France, le prince transylvain, devenu le successeur de Henri de France en Pologne, a épousé l'Infante, la soeur du dernier Piaste, qui était une personne âgée de plus de cinquante ans ; la négligeant <sup>4</sup>, il aurait pu se repentir d'avoir interrompu des négociations qui lui auraient donné une tout autre compagne.

<sup>1</sup> De même, de Thou, parlant de la femme du grand prince de Valachie, Michel-le-Brave, dit qu'elle s'appelait Vagarossa. Or, son nom était Stanca, mais on lui avait donné le château de Făgăraș, de sorte que le nom de celui-ci est devenu le nom de la femme. Făgăraș est „Vacherez“ dans un rapport français ; Charrière loc. cit., p. 560, note.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 45, 50 et note 1.

<sup>4</sup> Voy. l'ouvrage sur Étienne Báthory publié en 1935 par les Académies de Cracovie et de Budapest (*Étienne Batory, roi de Pologne, prince de Transylvanie, Cracovie [1935]*).

Après le voyage de cet avocat français, toute une série de Français traversent la Valachie et la Transylvanie. On voit bien que ce courant vers l'Orient n'est pas interrompu par l'insuccès et le départ d'Henri III.

J'ai publié les comptes de quelques villes saxonnes de Transylvanie, colonies très anciennes, qui ont conservé leurs archives d'une façon merveilleuse : étant garanties contre les invasions par la défense roumaine sur le Danube, il leur était, du reste, bien facile de conserver leurs papiers.

Donc, dans les comptes de la ville de Kronstadt-Braşov, on trouve la série de ces voyageurs français.

A titre de curiosité, en voici quelques-uns. En septembre 1575 est mentionné „Jacobus Plessius“, „Velche“. En janvier 1576, un autre Velche, — les Français étaient des Velches, comme les Italiens — passe en Valachie étant appelé par le prince transylvain pour „écrire les histoires“<sup>1</sup>. Dès le mois de juin 1574, Guy de Noailles, ambassadeur du roi de France, „magnificus Egidius de Noailles, des Konigs aus Gallia Legat an die Porta“, s'en va, avec un Polonais, en Turquie. Suit un comte : l'ensemble comprend cinquante personnes. En juillet ils partent vers Bucarest. En août l'„ambassadeur du roi de France“ traverse la Transylvanie vers Constantinople.

Donc toute une série de Français qui circulent entre Constantinople et la Pologne par la Transylvanie, visitant en même temps la Valachie.

Leur mention est intéressante parce qu'elle montre que, en ce moment, les intentions de la politique française à l'égard de ce Sud-Est européen n'ont pas été interrompues.

A côté, les voyageurs continuent. Et, alors que passaient ces „Velches“, la Moldavie était visitée par un autre voyageur français, ce Fourquevaulx<sup>2</sup> qui a joué un rôle assez important en Espagne. Traversant la Moldavie, il fait les mêmes observations que Lescaloppier et que l'abbé Ruggiero sur la descendance romaine des Roumains, sur leur langage, pareil à l'italien, sinon aussi sur leur religion différente de celle de l'Occident<sup>3</sup>. Accompagné

<sup>1</sup> Notre Hurmuzaki, XI, pp. 812-813.

<sup>2</sup> Nos *Actes et fragments*, I, p. 34 et suiv.

<sup>3</sup> „Ce peuple autres fois a esté colonie des Romains et en retient encore quelque chose de la langue, laquelle est composée d'italien, esclavon, grec, turquesc, et plusieurs autres“ ; *ibid.*, p. 38.

de deux autres Français, Bioncourt et Montalais, et d'un Italien, le „sieur Octavien“ de Rimini, il revient de Terre Sainte par Constantinople et s'y embarque pour la Bessarabie; il passe par l'embouchure du Dniester, où il voit les débris du beau château génois de Moncastro, à Cetatea-Albă, la Ville Blanche (étonnement devant la quantité du caviar dans ces régions), „Creman ou Mağraman“ (en turc Akkerman). Il traverse ensuite une région envahie par des nomades portant des moulins et voit les Cosaques pillards.

En chemin, il fait des observations d'histoire naturelle sur les „ephimères“ qu'on trouve dans ces régions sur les herbes médicales, les oiseaux et les sangliers. Les habitants roumains de cette Bessarabie sont „miserables et pources, vestus de quelques peaux de mouton“, le *cojoc*, ayant aux pieds, „des peaux ou de la mousse et escorse d'arbres, attachée et fagotés au dessus et dessous avec une corde“, les *opinci*, sur la tête des „bonnets de peau“, les *căciuli*. Plus loin, il constate l'existence de paysannes, „belles extrêmement et sans art“, qui viennent porter au marché du lait, des cailles, dont est donné le nom en roumain, avec des oeufs rangés de telle façon qu'elles peuvent s'asseoir sur toute la collection sans qu'ils en soient cassés. Il décrit la façon dont ces paysannes, sont vêtues, façon qui se conserve même encore dans certaines régions du Nord de la Bessarabie. Elles portent une „grande rouë faite de bandes de toile, étroites de deux doigts, pliées l'une sur l'autre (à la façon que les marchands souillent leur rubans) jusques à la grandeur d'un cible, qu'elles enrichissent par dessus, suyvant leurs moyens“. Il verra aussi des Tziganes si brunes qu'il croit leur visage frotté „artificieusement avec des lavemens et décoctions d'herbes“.

Le voilà enfin à Jassy. Il y trouve Pierre le Perclus, celui qui avait été installé sur les ruines du trône de Jean-le-Terrible, non pas dans son palais fait „de bois et fort peu de pierre mal adjancée“, mai sous une „frescade“, gardé par des soldats de tous points pareils à ceux, „vestus à la hongresque“, qui entouraient Alexandre le Valaque, et il rend oralement justice à ces sujets. Il décrit enfin la ville même, avec le quartier des Tziganes, dans 2.000 maisons „de chaume et de bois“, mais qui ont un attrait particulier pour tous les voyageurs occidentaux dans ces contrées: aujourd'hui on pourrait les céder à une compagnie de voyageurs occiden-

taux, qui auraient ainsi l'avantage de les y voir chaque jour au lieu de perdre du temps pour les chercher en Roumanie aux dépens des Roumains.

Là s'arrête, pour ces pays, Fourquevaux, qui, par le „petit château“ de Hotin, avec son „grand commercier“<sup>1</sup>, se dirige vers la Pologne avec le chariot traditionnel du pays, si léger „qu'on le passe aizeement par dessus l'espaule“. Lui, il n'a pas été reçu à la Cour, il n'a pas assisté à un banquet comme celui que décrit Lesca-loppier, avec des toasts qui commençaient par celui à la santé de Dieu, pour passer à celle du Sultan, à celle de la Chrétienté entière, à la santé du roi de France et de son ambassadeur à Constantinople, jusqu'à la santé des boïars mêmes.

Mais, en dehors de ces pages de souvenir, quelque chose de nouveau se présente en Valachie. Sans vouloir insister sur le règne bizarre d'un client du roi de France, et sans vouloir refaire l'histoire de ce prince Pierre dont le surnom est Boucle d'Oreille Cercel, — *circellus* en latin —, car l'histoire de ses pèlerinages, de son règne et de sa chute, de ses efforts vains, de sa mort est assez bien connue, il faut nous arrêter sur lui pour établir quelques nouvelles explications.

Elles sont devenues plus possibles par le fait que, tout récemment, un des membres de l'École roumaine en France, M. Alexandre Ciorănescu, vient de découvrir toute une série de données jusqu'ici inconnues qui le montrent inaugurant une politique tout à fait nouvelle<sup>2</sup>.

En ce qui concerne ce règne inattendu de Pierre Boucle d'Oreille, qui est le propre frère du réalisateur, sans l'avoir voulu comme conception politique, de l'unité des Roumains, Michel-le-Brave, je l'ai considéré moi-même comme un aventurier de la même façon que les autres, car, à cette époque, il y a toute une série de prétendants aux trônes roumains, à celui de Moldavie à celui de Valachie, qui voyagent à travers l'Europe.

Il vient de Syrie, exposant son passé d'une façon plus ou moins vague et parfois un peu charlatanesque, disant que, membre de

<sup>1</sup> Mention de Bruti et du tribut, et des présents envoyés au Sultan : 60.000 thalers, 50 faucons, 60 chevaux. Cf. Charrière, loc. cit., p. 913, note 9. 80.000 ducats en regard de 160.000 écus, dans <sup>o</sup> „sommes“, pour la Valachie.

<sup>2</sup> Dans notre *Revista Istorică*, année 1935, nos 7-9.

la dynastie des Démétrii, il a vécu pendant des années en Asie, persécuté par le Sultan ; une dynastie n'ayant pas de droit s'est installée à sa place et maintenant voici qu'il est venu en France demander la protection du roi. C'était en 1579, donc quelques années après le départ d'Henri III <sup>1</sup>.

De quelle façon est-il venu en France ? Certainement pas par Constantinople, comme on l'a cru <sup>2</sup>, car celui qui venait pour présenter des projets comme les siens, se serait bien gardé de faire connaissance avec le Sultan, car celui-ci l'aurait envoyé dans quelque île ou l'aurait fait périr. Il est certainement venu avec Laski.

Si on a mis en doute cette camaraderie, on oublie une chose : que Laski se trouvait en Italie à la fin de l'année 1578, de sorte que de cette apparition il n'y a que quelques mois jusqu'à l'arrivée à Paris du prétendant valaque. Pierre y gagne aussitôt la confiance du roi, qui charge son ambassadeur, de Germigny, un seigneur de province, de Germolles, devant y être enterré <sup>3</sup>, qui avait déjà joué un rôle dans la diplomatie orientale, d'intervenir auprès de tous les personnages dont les noms lui avaient été donnés certainement par Pierre lui-même, car, en effet, on peut bien s'imaginer qu'à Paris on ne savait pas quelles étaient les grandes influences exercées alors sur le Sultan, surtout celle d'un vieux Turc qui avait été l'éducateur de ce monarque, un Hadchi-Pacha. Cela venait donc de Pierre le prétendant.

Il arrive chez les Turcs et y emploie tous ses moyens, payant

<sup>1</sup> Nos *Actes et fragments*, I.

<sup>2</sup> Ciorănescu, loc. cit.

<sup>3</sup> Charrière, loc. cit., pp. 271, 286, note, 287, 368, note. Voy. *L'illustre Orbandale ou l'histoire ancienne et moderne de la ville et cité de Chalon sur Saône*, 1662, p. 66 et suiv., avec le „recueil des pièces choisies extraits sur les originaux de la négociation de Mr. de Germiny, de Chalon sur Saône, 1661“. Là aussi il y a des précisions sur le tribut des Principautés : „Le tribut de la Bogdanie, appelée Moldavie, monte à septante mil ducats. Le tribut de Valachie à cent quarante mil ducats“. Cf. dans le recueil de Tourguéniev ce rapport de Bolognetti au cardinal de Como, 1581. „Un sospeto che dice esservi avuto di un certo Pietro trasferitosi ultimamente in Costantinopoli con un numero di Francesi per ottenere dal Signor Turco il governo della Valachia (intendendo senza dubbio di quel principe che capitò a giorni paasati in Venetia), onde mi è parso di comprendee che in Corte si abbia ombra che questa andata sia con qualche disegno forse alienissimo dall'animo di quel principe che procura riaver il suo“ (pp. 321-2, no. CCXXIII).

autant qu'il le pouvait en empruntant, et, après un long séjour, au moment où le roi avait fini par se dégoûter de cette intervention qui ne donnait aucun résultat, on le nomme<sup>1</sup>; il s'installe en Valachie pour y mener une vie assez joyeuse, mais surtout très active<sup>2</sup>.

Le rapport d'un des Occidentaux franco-italiens qui l'accompagnaient, — parce qu'il y avait une camaraderie franco-italienne comme la camaraderie moldavo-polonaise —, le présente, au mois de décembre 1583, comme un prince juste, pieux, qui brave le froid et la chaleur, la faim, la soif, qui, chaque jour, tient conseil à midi et prolonge parfois ses jugements jusqu'au soir; il écoute les pauvres et les riches. On se rappelle que l'autre Pierre, le Perclus, faisait la même chose sous sa „frescade“ de Jassy, de sorte qu'on constate dans cette vie des pays roumains des conditions qui sont toujours les mêmes. Il dîne avec douze boïars, parfois avec un nombre encore plus grand de ses sujets. Il distribue des dons de brocard, de zibeline, qui arrivent parfois jusqu'à 2.000 ducats<sup>3</sup>. Au jour de la Saint-Nicolas, il fait festoyer quarante personnes et boit à la santé du Sultan, de Henri III et de Germigny aussi. Bref, on le considère comme „un dieu sur la terre“<sup>4</sup>.

Le Sultan, qui lui aurait trouvé une grande ressemblance avec son frère retenu en Chypre<sup>5</sup>, étant content de lui pendant quel-

<sup>1</sup> Cf. la *Revue historique du Sud-Est européen*, loc. cit., et aussi Charrière, loc. cit., pp. 829, note, 925 note; IV, pp. 35, note, 40, note, 46-47, note, 55-56, note, 59, note, 60, 77, note, 83-84, 84, note, 1.

<sup>2</sup> Voy. notre étude citée sur les prétendants.

<sup>3</sup> En 1584, Germigny lui-même reçoit, „pour ses estreines, un portrait avec deux timbres de zebelines“; nos *Actes et fragments*, I, p. 33, no. 3.

<sup>4</sup> „Come se fusse un Dio in terra“; *Revista istorică*, loc. cit. Voici les recommandations adressées par de Germigny à un des principaux conseillers étrangers du Pierre: „Il ne faut pas que Son Excellence tres Illustre pense à changer ou à réformer dès le commencement son État à sa façon, ni le naturel de sa nation, car il faut beaucoup de temps, une très grande autorité et une grande puissance, mais il est nécessaire que Son Excellence se conforme au naturel de cette nation jusqu'à ce que chacun ait confiance en lui et que par sa vertu et bonne justice et prudence il ait acquis la plus haute autorité dans ce domaine et qu'il soit vénéré et aimé du grand jusqu'au plus petit“ (Ciorănescu, loc. cit., pp. 268-269).

<sup>5</sup> Charrière, loc. cit., p., 83-84 et p. 84, note 1.

que temps, aurait voulu même lui confier aussi les forces moldaves pour aller contre les Cosaques <sup>1</sup>.

Seulement cela n'a pas duré plus de deux ans. Il avait eu des démêlés avec les boïars et il a prononcé des condamnations <sup>2</sup>. Mais, surtout, celui qui l'avait remplacé avait payé beaucoup plus que lui <sup>3</sup>. On rappela donc Pierre à Constantinople.

Ainsi finit le règne de celui qui voulait gouverner avec des Français, comme Mellier de la Constance <sup>4</sup>, avec des Italiens, Franco Finari, Thomas Alberti et un frère Jacques, Georges Marzocco, Francesco Vincenti, et avec des Ragusains, de même qu'Henri de Valois avait essayé de gouverner la Pologne avec ses Occidentaux à lui.

On connaît donc les noms de personnes qui l'entouraient, dont quelques-unes sont restées et plus tard sont devenues de riches particuliers, ayant la ferme des douanes du pays, comme un „Zuan de Polo“, Giovanni des Poli de Raguse, un Nicolas Nevridi <sup>5</sup>. Il avait fait même venir un Grec de Crète, André Démonoïanni, avec des soldats albanais et grecs qu'il mettait à côté des Hongrois engagés auparavant <sup>6</sup>. Il avait fait fondre des canons dont un morceau s'est conservé et on peut découvrir dans les comptes d'Étienne Báthory, roi de Pologne, le nom de l'Italien, établi en Transylvanie, qui travaillait aussi pour l'importante armée de ce royaume <sup>7</sup>. De même que ces canons étaient fondus par le technicien qu'il aura fait venir en Valachie, il y a eu sans doute un architecte occidental pour bâtir un palais „à la fran-

<sup>1</sup> Notre Hurmuzaki, XI, p. 167, no. CCLXXVI. La femme du Sultan avait obtenu qu'on annule le reste de sa dette de son prédécesseur, 140.000 écus; Charrière, ouvr. cité, IV, pp. 250-251, note.

<sup>2</sup> Chronique valaque, dans le *Magazinul Istoric* de Laurian et Bălcescu, IV, p. 276.

<sup>3</sup> Charrière, ouvr. cité, IV, pp. 280, 360, note, 362-363, note. La plupart de ces pièces ont été reproduites dans les „Documents Hurmuzaki“, Suppl. I<sup>o</sup>.

<sup>4</sup> Charrière, loc. cit., pp. 83-84 et p. 84, nota. Notre Hurmuzaki, XI, p. 171, no. CCLXXXIII. Il laisse des dettes envers l'abbé Strozzi, le médecin La Corde et autres; Charrière, loc. cit. (IV).

<sup>5</sup> Son secrétaire était Niccolò Summa (Hurmuzaki, Suppl. I<sup>o</sup>, p. 73, no. CXXXI).

<sup>6</sup> Hurmuzaki, III<sup>o</sup>, p. 21.

<sup>7</sup> Pawiński, *Księgi podskarbińskie*, p. 120; Jérôme de Crémone, „capitaneus et fusor tormentorum in Transilvaniam expeditus in certis negotiis“.

çaise“ et une église qui, transformée plusieurs fois, existe encore à Târgoviște, l'ancienne capitale sous la montagne, sur le chemin de la chrétienté, que cet imitateur de l'Occident devait préférer à Bucarest, ville de plaine, facile à atteindre par les Turcs, depuis longtemps nichés à Giurgiu, sur la rive gauche du Danube. On a vu qu'il avait auprès de lui un peintre occidental <sup>1</sup>.

Pendant ce court règne on trouve à Brașov-Kronstadt ses „Velches“, entre autre ce „seigneur velche qui s'appelle Franco“ — il s'agit de Franco Finari —, son chambellan, le Silésien Guillaume Walter, qu'on rencontre aussi, sous son successeur, dans les notes de voyage de Bongars — probablement un parent de ce Balthazar Walter qui devait compiler la chronique de Michel-le-Brave, frère de ce Pierre <sup>2</sup>.

Lorsqu'il a été appelé à Constantinople pour payer de son argent ou pour payer de sa tête, — un „Alexandre, Vayvode de Bogdanie, détenu et relégué à Rhodes“, soutenu par la veuve de Socoli, soeur du Sultan, avait eu, par les intrigues de l'influent Juif Benvenisti, la barbe rasée, le nez et les oreilles coupées, en 1583 <sup>3</sup>—, Pierre à la boucle d'oreille, de mode chez les mignons efféminés de Paris, a cru qu'il vallaît beaucoup mieux imiter Henri III comme roi de Pologne <sup>4</sup>. C'est-à-dire qu'il a pris ses 3-400 soldats, ses canons, ses drapeaux, non sans avoir déposé à la frontière le tribut, et est entré ainsi en Transylvanie, du côté de Kronstadt-Brașov.

Il espérait, certainement, pouvoir passer dans les pays de l'empereur, de sorte qu'il est très probable qu'à ce moment une entente existait entre lui et les Impériaux, qui lui auraient promis de l'accueillir, comme ils le feront bientôt pour Pierre le Perclus, forcé, par crainte des projets turcs contre lui et son jeune fils, de quitter la Moldavie.

Mais aussitôt, les Transylvains, qui n'attendaient que cela, sont

<sup>1</sup> Voy. plus haut, p. 64, note 1.

<sup>2</sup> Notre Hurmuzaki, XI, pp. 826, 828, 829; cf. *ibid.*, p. 191.

<sup>3</sup> Charrière, loc. cit., p. 246, note.

<sup>4</sup> Comme vers celui-ci, accouraient des aventuriers occidentaux. „queli che vanno in Valachia con Sua Eccellenza come se andassero far gierbe all'orto indorato“; Ciorănescu, loc. cit., p. 263.



tombés sur lui, l'ont dépouillé de tout ce qu'il avait et l'ont jeté en prison<sup>1</sup>.

Enfermé dans le château de Mounkatch, il est resté là pendant quelque temps pour se laisser ensuite descendre—, comme à cette époque de Marguerite de Valois, où on sait qu'il y avait des personnes qui tombaient de ses fenêtres sur les quais de la Seine et il est possible que le si beau Valaque en eût fait lui-même l'expérience— et s'échapper de cette façon. Des „gentils hommes“ valaques“ étaient venus en vain, peu de temps auparavant demander au prince de Transylvanie sa délivrance<sup>2</sup>.

Il s'est rendu à Venise, reprenant ainsi ses anciennes habitudes, ses relations avec les grandes familles et princes voisins, dans l'espoir de revenir sur le trône de Valachie.

Puis, à la fin, comme la Cour de France en avait assez de ses efforts, ce concours qu'il voulait pour la seconde fois lui a été refusé. Il s'est donc rendu à ses propres risques à Constantinople et a fini, comme je l'ai déjà dit<sup>3</sup>, par être noyé. On l'avait invité à se promener sur le Bosphore, sur une barque dont le fond était percé, et il avait disparu dans les ondes, bien qu'une source presque contemporaine assure que son corps empaillé eût été vendu par les Turcs à un rival moldave qui voulait avoir ainsi la preuve que l'inlassable intrigant est bien mort.

Mais, après l'infortune de Pierre Boucle d'Oreille, la politique royale de France se continue, sous le règne d'Henri III encore, qui n'a été assassiné qu'en 1588. Il y a eu donc l'envoi d'un nouveau prince roumain, cette fois prétendant au trône de Moldavie, qui devait être installé par les mêmes moyens de la diplomatie française dans la principauté sur laquelle il s'attribuait des droits, pays qui était beaucoup plus utile aux projets polonais que la Valachie.

Ce prince s'appelait Jean Bogdan, mais signait parfois Bogdanovitch, „fils de Bogdan“. Il était depuis longtemps à Paris en 1591 lorsqu'on s'occupe de lui. Envoyé à Constantinople, où l'ambassadeur, averti, était Lancosme, il y a appris la mort du roi, et

<sup>1</sup> Charrière, loc. cit., pp. 364, note, 382, note, 384-385, note.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 526-527, note.

<sup>3</sup> Voy. *ibid.*, p. 626, note.

celui auquel il était recommandé, Harlay de Sancy, futur ambassadeur lui-même, n'est pas venu le soutenir. Alors, il est allé de nouveau à Paris et de Paris en Angleterre sous le règne de Henri IV, qui lui-même n'a pas voulu interrompre une action commencée par son prédécesseur<sup>1</sup>.

Plus tard, le malheureux a traversé toute l'Europe. Je l'ai trouvé à La Haye, et surtout dans les Cours allemandes, où il mangeait ses frais de route, demandant sans cesse le chemin de Constantinople qu'il connaissait assez bien, mais il préférait suivre la direction de l'Occident pour y pêcher des aumônes. A la fin, il a dû périr dans des conditions misérables.

La Bibliothèque Nationale de Paris possède deux lettres françaises de lui, signées d'un nom qui n'est pas celui de Jean, mais bien, en caractères grecs, Hélié. Or, ce nom d'Hélié se rencontre dans la série des princes moldaves, et je crois que celui de Jean avait été pris parce que le prétendant, qui se portait comme étant frère de Jean-le-Terrible, s'imaginait gagner en adoptant le nom même de ce frère tué par les Turcs.

J'ai considéré pendant longtemps cette entreprise aussi comme ayant un caractère d'aventure. Or, maintenant, voyant la persistance avec laquelle Henri III, — et ceci obligera son successeur, qui avait une autre âme et qui jugeait les choses d'une autre façon, — s'est obstiné à maintenir ses relations avec ce monde du Sud-Est de l'Europe, je vois dans Jean Bogdan la contrepartie de Pierre Boucle d'Oreille.

Donc, on avait essayé du côté de la Valachie, on n'avait pas réussi ; on ne gardait plus de confiance dans un homme qui se comportait d'une certaine façon, et, comme on n'avait plus un

---

<sup>1</sup> Voy. nos *Actes et fragments*, I, p. 40 et suiv. ; nos aussi *Prétendants roumain sau XVI-e siècle*, dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, 2-e série, XIX (mention de sa généalogie inédite, qui en faisait le frère, de même nom, de Jean-le-Terrible, né d'une autre relation du prince. Étienne-le-Jeune, avec „Pacoray“ (Bucura ?), fille du „marechal Bachaoli“ (de Bacău), la mort du „Terrible“ y est présentée d'un façon veridique) ; l'étude citée sur les aventuriers orientaux en Occident. Aussi *Lettres de Henri IV*, éd. Berger de Xivrey ; Documents Hurmuzaki, Suppl. I, pp. 103 et suiv. ; 113, no. CLXXIV ; notre Hurmuzaki, XI, pp. 199 et suiv., 204-205 et la Préface ; Charrière, ouvr. cité, III, p. 690, note ; D. Holban, dans notre *Revista Istorică*, janvier-mars 1936.

Valaque sous la main, on prenait un Moldave pour avoir le même appui dans une direction où la politique royale entendait persévérer.

On peut parler maintenant de la façon dont, vers la fin du XVI-e siècle, la France a compris l'idée de la croisade, qu'elle a entendu soutenir, mais se séparant nettement de la croisade pontificale et de la croisade allemande, et c'est pourquoi il n'y a pas eu de participation effective de la royauté française elle-même à cette croisade de la fin du XVI-e siècle.

---

### III.

#### La croisade à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Voyageurs mercenaires et aventuriers au commencement du XVII<sup>e</sup>.

---

##### I.

La part des Français dans la croisade qui s'est déclanchée à la fin du ~~XX~~ siècle est tout à fait maigre. Elle ne tient pas au manque du désir de faire la guerre contre les Turcs, parce que ce désir de combattre les Infidèles existait encore, mais il ne s'agissait plus maintenant de la délivrance des Lieux Saints, mais de défendre la religion chrétienne contre les Turcs qu'on s' imagine d'une façon un peu erronée comme représentants d'une islamisme intolérant, et qui ne l'était guère. Le désir de participer à une guerre sainte se retrouve toujours, d'après une ancienne tradition qui remonte aux croisades du moyen-âge, dans la société chevaleresque, aristocratique, française. Même à l'époque d'Henri III, bien qu'il eût suivi d'autres buts, la mention de la croisade — au moins une très discrète mention de la possibilité de la croisade — se rencontre encore.

J'ai cité déjà ce passage dans lequel il est dit que le nouveau roi de Pologne serait plus disposé à combattre le Turc que le Moscovite. Or, le grand ennemi, à ce moment-là, était, bien entendu, le Grand Duc de Moscou, qui occupait des provinces polonaises, et la grande oeuvre, la popularité durable du successeur d'Henri de Valois en Pologne, Étienne Báthory, est de à ce fait qu'il a vengé les Polonais contre ce Moscovite qui était considéré comme l'ennemi héréditaire.

Mais il y a aussi autre chose. Dans un rapport de l'évêque d'Acqs, ambassadeur à Constantinople, il y a des lignes qui con-

tiennent tout de même un penchant vers la croisade. Traitant de l'établissement d'Henri en Pologne, il dit: „Et puis ce seroit s'approcher du Levant pour s'acroytre des ruines de l'Empire, quand il plaira à Dieu les avancer selon le désir des ennemis d'iceluy <sup>1</sup>“.

Seulement, aussitôt après la disparition des prétendants roumains que Henri III, après avoir quitté le royaume sans avoir abdicqué, voulait établir en Valachie, en Moldavie et qui devaient servir comme point d'appui pour une action ultérieure qui n'a pas pu commencer à cause des conditions d'un règne qui finit par un assassinat, après la disparition du prétendant établi comme prince à Bucarest, Pierre Boucle d'Oreille, et l'abandon de ce Jean Bogdan, dont la trace se perd plutôt en Allemagne, la Cour de France ne s'est plus intéressée à de pareils placements; après cela, on ne voit plus des ambassadeurs de France chargés de soutenir des princes qui, sur le Danube, dans la Roumanie du Nord ou dans la Roumanie du Sud, seraient installés pour servir des buts de politique française.

Ce rôle passe aux Anglais. Il y a un changement d'attitude absolu du côté de l'ambassadeur français, qui ne s'intéresse plus pour plusieurs raisons.

Une de ces raisons est que Henri IV ne leur envoyait pas d'argent et, ne leur envoyant pas d'argent, il était bien difficile de s'entendre avec les Turcs, qui avaient l'habitude de se considérer comme froissés lorsqu'on ne commençait pas par ce présent.

Or, de l'autre côté, il y avait la Compagnie Anglaise du Levant, qui était riche et qui payait bien son ambassadeur. Un de ces ambassadeurs, Hareborne, a traversé la Moldavie: il y a même un traité ou plutôt une espèce de convention commerciale conclue avec le prince de Moldavie Pierre „le Perclus“, dont il a été déjà question, et il en a obtenu des facilités d'exportation qui n'étaient pas accordées aux autres <sup>2</sup>. On pouvait tirer désormais de Moldavie ces chevaux qui ont été toujours très prisés, et plusieurs États au XVIII-e siècle avaient une représentation consulaire avant tout pour acheter ces chevaux comme ceux des Cosaques, qu'on employait pour la cavalerie légère.

Puis, le plus important des princes roumains, à la fin du XVI-e

---

<sup>1</sup> Charière, *ouvr. cit.*, III, p. 30, note.

Voy. Iorga, *Anglo-Roumanian relations*, Bucarest 1930.

siècle, Michel-le-Brave, le conquérant de la Transylvanie, a été installé à Bucarest par les efforts de l'ambassadeur anglais, qui était à cette époque Henri Barton, il n'y a pas de doute là-dessus : Barton s'est employé pendant longtemps pour négocier une entente entre le Sultan, contre lequel s'était révolté Michel, et ce prince qu'on croyait pouvoir amener à résipiscence, le faisant revenir sous l'égide de l'Empire Ottoman. De sorte qu'il a joué un rôle très important à l'époque où le représentant de la France n'en avait aucun.

Ce représentant, de Brèves — il ne faut pas l'oublier —, fut cependant un fauteur de croisade. Dans tel petit livre du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle il montre la possibilité de mettre ensemble un mouvement de guerre sainte<sup>1</sup>. Seulement ce projet correspond à ses idées personnelles. Jamais envers Constantinople on ne pouvait plus faire une politique dans ce sens-là. Le représentant de la France n'était maintenant ni l'ami exclusif, ni l'ennemi, en tant que représentant de l'idée de croisade, de l'Empire Ottoman. Il louvoyait, en personne n'ayant pas d'argent et, par suite de ce manque d'argent, ne jouissant d'aucune considération.

Cela a duré pendant de longues années jusqu'au moment où un Harlay de Sancy et après lui un Césy, qu'on rencontrera plus tard, ont eu un rôle, mais ce rôle est plutôt celui de soutien des Jésuites, pour l'action de cet Ordre dans l'Est de l'Europe et aux Lieux Saints, et non de représentant d'une politique qui était totalement finie.

Ces relations entre les princes roumains et les ambassadeurs d'Angleterre, dont l'un soutint pendant de longues années un prétendant, „Étienne“ Bogdan, que la parente du roi Jacques, lady Arabella Stuart, désirait pour mari<sup>2</sup>, durent pendant une très grande partie du XVII<sup>e</sup> siècle, jusque vers 1670, et un peu

---

<sup>1</sup> *Discours abrégé des asseurez moyens d'aneantir et ruiner la monarchie des princes ottomans faict par le sieur de Breves, à la suite du Traicté fait en l'année mil six cens quatre, entre Henry le grand, roy de France et de Navarre, et Sultan Amat, empereur des Turcs, par l'entremise de messire François Savary, seigneur de Breves, conseiller du roy en ses Conseils d'Etat et privé, lors ambassadeur pour Sa Majesté à la Porte dudit empereur.*

<sup>2</sup> Iorga, ouvr. cité.

même au-delà. Car dans la correspondance, qui n'a pas été publiée, mais largement employée dans un très bon ouvrage, de l'ambassadeur d'Angleterre, qui était à cette époque, en 1678-1679, Winchelsea, on voit un prince de Moldavie établi par les efforts de cet ambassadeur<sup>1</sup>.

Mais, alors, depuis longtemps il n'y avait aucun prince sur le Danube dont l'élévation aurait été due à un ambassadeur de France.

## II.

Il y a aussi un autre chapitre de cette tentative de croisade, de ces grands projets romantiques que j'ai suivis jusqu'à la fin du XVI-e siècle, qu'on peut considérer comme terminé : celui de l'immixtion de la Pologne<sup>2</sup>.

La Pologne avait joué un très grand rôle : elle avait offert un trône à Henri de Valois ; elle l'avait accepté, comme on l'a vu, avec des sentiments de fidélité qui allaient jusqu'à l'enthousiasme. On avait espéré des résultats extraordinaires de ce règne d'un prince français. Puis cela finit par la mort de Charles IX, par la défection royale, la fuite précipitée de Henri de Valois et par tout le discrédit qui en a résulté.

Il y avait en même temps en Pologne des seigneurs entreprenants dont l'un, que l'on retrouve jusqu'à la fin du XVI-e siècle, porte un nom devenu grand par sa propre action et aussi par celle de son père, car il y a trois Laski qui ont joué un grand rôle : Jérôme, Jean et Albert.

Albert, qui avait espéré, à un certain moment, devenir roi de Pologne, car, ne pouvant pas trouver un Piaste, on aurait pris quelqu'un de très loin même apparenté à cette ancienne dynastie, a voulu, avec persistance, avec acharnement, — mais, étant donné les moyens dont il disposait, il a fini par le ridicule —, être prince de Moldavie, et nous le trouvons avec ces sentiments et avec ces aspirations jusqu'après le départ de Henri de Valois, jusque vers 1580.

<sup>1</sup> J. F. Abbott, *Under the Turks, passim*. Rapports avec les Grecs, d'un côté (patriarche de Jérusalem, Dosithée), et les Jésuites, de l'autre, les Grecs devenant une „company of traditori, treacherous false wretches“, pp. 123-124, 125-126, 126-127.

<sup>2</sup> Cf. aussi *Mélanges de l'École de Rome*, 1916-17, *La politique du S. Siège et l'élection de Pologne 1572-1573*, p. 109 et suiv.

Albert Laski n'a jamais renié son ancien idéal, si on peut l'appeler ainsi, mais son but était surtout une agitation que rien ne pouvait ni empêcher, ni même maîtriser. J'ai trouvé encore une preuve de ses sentiments à la fin du XVI-e siècle, non pas au regard de la Moldavie, qui était perdue pour lui, mais comme représentant de la chrétienté. Voici ce qu'il dit en 1591 : réunir les Moscovites et les Persans avec les Serbes et les Bulgares <sup>1</sup>.

Plus d'une fois, au XV-e siècle et pendant le XVI-e siècle, la chrétienté occidentale a nourri, en effet, cette illusion qu'il serait possible d'employer les Persans, qui sont chiites, alors que les Turcs sont sunnites — une distinction comme entre catholiques et protestants —, contre l'Empire Ottoman. D'abord au XV-e siècle, lorsqu'il y avait comme chef de l'Iran un Ouzoun-Hasan — ce qui signifie „Hassan le Long“ —, qui a combattu contre Mahomet II et a eu des succès contre le plus grand des Sultans avant Soliman. Puis, au XVI-e siècle, l'Iran n'appartient plus aux Turcomans de la partie qui s'appelait le Mouton Blanc — Mouton Blanc, Mouton Noir, c'était la façon de s'orienter des Turcomans d'après les directions cardinales, la couleur ayant servi toujours chez eux pour marquer ces directions. Maintenant il y a un mouvement populaire, de caractère religieux, capable de donner un nouvel élan à la nation : il y a le souphi qui va marcher contre les armées du Sultan. Ceci a exercé une très grande influence sur les rapports entre l'Empire des Sultans et cet autre Empire, d'origine beaucoup plus lointaine, qui considérait jadis l'empereur Justinien ou un empereur romain du IV-e ou du III-e siècle comme une espèce de vassal et de révolté contre l'autorité du „Roi des Rois“.

Il y eut aussi des missions envoyées par la Maison d'Autriche en Perse. Même un Anglais a fait un voyage de ce côté-là : tout récemment une publication s'est occupée de cette mission <sup>2</sup>.

Lorsqu'il mentionne les Roumains, les Serbes et les Bulgares, Laski ne parle pas d'imagination. Il avait des informateurs de ce côté-là. Un très fort mouvement s'était produit dans les Balkans pour soutenir n'importe quelle initiative chrétienne, ca-

<sup>1</sup> Notre „Hurmuzaki“ XII, p. 215, no. CCCXLIX; cf. *ibid.*, pp. 363-364, no. DIV.

<sup>2</sup> Voy. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, IV,



tholique ou autre, car cela était indifférent, pourvu qu'on puisse avoir la possibilité d'une délivrance.

Mais, après ces idées de Laski, il n'y a plus rien. Ce qui s'est passé alors en Pologne est bien connu, mais on me permettra de le rappeler en quelques mots. Étienne Báthory étant mort sans laisser d'héritiers, de nouveau la question de qui occupera le trône de Pologne s'est présentée.

Il y a eu, cette fois encore, les visées des Habsbourg. Or, les Polonais ne voulaient pas les accepter et ne l'ont jamais voulu, ni au XVI-e siècle, ni au XVII-e. L'archiduc Maximilien, qui s'est porté candidat, a été cependant élu par une partie des électeurs; de l'autre a réussi un prince de Suède. Comme au moment de l'élection de Henri de Valois, il y avait eu un candidat suédois, des rapports de famille avaient continué entre les deux dynasties, de sorte que la présentation d'un candidat suédois était une chose bien naturelle. Le Suédois Sigismond Vasa, le troisième des Sigismond de Pologne, a été donc élu par un autre groupe d'électeurs. Il a fallu que deux armées se rencontrent pour voir lequel des deux rois, qui l'étaient au même titre, restera.

Maximilien a été vaincu par le Suédois. c'est-à-dire par le puissant appui de ce prince, le chancelier et hetman Jean Zamoycki. Il a dû capituler; à la capitulation de Bendzin il a signé une déclaration par laquelle il renonçait au trône de Pologne, ce qui ne l'a pas empêché, aussitôt délivré, de reprendre des projets qui n'ont mené à rien.

Sigismond s'est installé ainsi sur le trône de Pologne. C'était un prince qui n'entendait pas gouverner; ses yeux étaient tournés vers l'ancienne patrie, où il y avait tout un problème dynastique, et il espérait que le problème sera résolu en sa faveur. De sorte qu'il a laissé les Polonais entièrement libres de faire ce qu'ils voudraient.

Alors, pendant une vingtaine d'années, avec Sigismond III, père de Vladislav, qui fut, comme on le verra, époux de Marie-Louise de Gonzague, une Italienne, mais, par ses relations de famille, aussi une Française, et avec ce Jean Casimir qui, après avoir épousé la veuve de son frère — un contemporain disait que c'était permis lorsqu'il n'y avait pas d'enfants —, a eu des aventures à Paris avec une personne d'une beauté immortelle qui n'était pas sa femme, et qui est venu échouer ici, en France, dans

l'église de Saint-Germain, où il y a un bas-relief représentant une bataille avec les Turcs en rapport avec l'activité militaire, du reste très maigre, de Jean Casimir — pendant le règne de Sigismond Vasa, les grandes familles polonaises ont pu agir d'après leurs intérêts et leurs caprices.

Il y a eu des interventions en Moldavie, où régnait à cette époque une famille d'origine indigène, celle des Movilă. Jérémie Movilă avait plusieurs filles, très belles et très entreprenantes, d'une ambition anarchique, qu'il a mariées en Pologne où elles ont été pendant longtemps une des principales causes de l'anarchie qui s'est perpétuée dans le pays<sup>1</sup>.

Alors, comme entre Jérémie, et surtout entre la femme de Jérémie, et son frère, Siméon, et surtout la femme de Siméon, il y avait une rivalité inextinguible et, comme, de l'autre côté, les Turcs voulaient imposer d'autres princes de la famille des Movilă, l'occasion se présentait très facilement pour les seigneurs polonais, parents de cette dynastie, surtout de la lignée de Jérémie, d'intervenir dans le pays.

Plusieurs actes de cette intervention se sont déroulés en Moldavie, avec des princes chassés et revenus, jusqu'au moment où la veuve de Jérémie, vaincue par les Turcs, a été prise, envoyée à Constantinople, avec le dernier de ses fils, et mariée à un aga, laissant en Moldavie, dans le couvent de sa famille, où elle aurait désiré être enterrée, une partie au moins de son corps: la magnifique natte de cheveux roux qui se trouve encore dans une boule de métal dorée accrochée au beau milieu de cette église où dormaient son mari et son beau-frère.

Voilà à quoi se borne donc l'intervention des Polonais dans cette question de la croisade. Loin de la soutenir, ils sont les ennemis de l'entreprise. Ils le sont pour une raison à laquelle j'arrive. C'est-à-dire parce que la croisade est, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, à la charge et au profit d'une autre Puissance, de la Puissance rivale des Habsbourg: c'est une Croisade d'Autriche. Le Grand Vizir Sinan, magnifique Albanais, avait passé la frontière pour venger les injures des membres de sa famille tués dans des conflits de frontière et ainsi avait commencé une guerre qui

---

<sup>1</sup> Voy. l'article de M-me Marie Kastarska sur le trésor moldave d'une de ces filles, dans le no. précédent de la *Revue*,

dura pendant une vingtaine d'années. Pendant cette guerre, les Habsbourg ont espéré pouvoir regagner la Hongrie, s'installer en Transylvanie et, devenus maîtres du Danube roumain, changer toute la situation politique dans le Sud-Est de l'Europe.

Or, lorsqu'il y a des Habsbourg pour la croisade, cela veut dire que les Polonais seront contre elle. Et celui qui a conduit la politique polonaise pendant longtemps, Jean Zamoyski, qui avait fait des études à Padoue, devenant un des principaux représentants de l'humanisme dans tout cet Est de l'Europe, a réussi toujours à contrecarrer les projets de la Maison d'Autriche.

C'est aussi le motif pour lequel il a été l'adversaire le plus acharné, finissant par une victoire complète, de Michel-le-Brave, prince de Valachie, conquérant de la Transylvanie et de cette Moldavie, considérée comme polonaise par un lien de vassalité. Il poursuivait cette action contre Michel parce que celui-ci était considéré comme l'homme de l'empereur, auquel il avait prêté serment, gouvernant la Transylvanie au nom de Rodolphe II. Il demandait des secours d'argent et des troupes d'un caractère technique à l'empereur, et cela suffisait pour que Zamoyski emploie tous les moyens capables de détruire Michel. Ce dernier a été tué par son camarade de l'armée impériale, le général Basta, après une nouvelle action transylvaine qui finit par une victoire, mais celui qui l'avait réduit à une situation presque de mercenaire, l'ayant chassé de son pays après lui avoir fait perdre la Transylvanie, ce fut le chancelier-hetman de Pologne, considéré par les représentants de l'Église catholique comme le pire ennemi de la chrétienté, étant celui qui empêchait tout effort pour délivrer les chrétiens orientaux.

Voici encore un chapitre fermé, et fermé pour longtemps.

La croisade est représentée donc seulement par les princes roumains du Danube, par Sigismond Báthory, prince de Transylvanie, qui les regardait, dans sur orgueil, comme ses „capitaines“, et par l'empereur Rodolphe II, ses frères et ces commandants d'expédition, qui représentent tout un chapitre de la politique envahissante des Habsbourg en Orient.

Maintenant, les Roumains ont eu des attaches avec Rodolphe II, comme ils en ont eu avec Sigismond de Transylvanie, et cela a fini à la conquête de la Transylvanie par Michel, qui montra

ainsi qu'il n'est le „capitaine“ de personne et que seulement au moment où il était pressé par le Vizir, il avait dû accepter n'importe quelle situation pour avoir un concours militaire.

Ces relations de Michel et de ses voisins de Moldavie — parce qu'il y en a eu plusieurs — sont donc seulement avec le nouveau Báthory et avec la Papauté. Il ne regarde pas plus loin, bien qu'il soit question dans sa correspondance aussi du roi de France, mais c'est un souverain très lointain, et on sait très bien qu'il n'agira pas pour la croisade.

Quant à Rodolphe II, ce n'est pas un homme d'État, comme ce n'est pas un général capable de se mettre à la tête de ses armées et de gagner des victoires, mais c'est sous son nom que la croisade s'organise.

### III.

Nous avons vécu pendant longtemps dans cette illusion que la croisade, étant d'apparence autrichienne, l'a été aussi essentiellement. Or, ce n'est pas vrai, parce qu'au fond il y a autre chose : il y a l'intervention de l'Église romaine.

Mais, avant d'arriver à cette définition de la croisade à la fin du XVI-e siècle, il faut montrer aussi d'une autre façon pourquoi les Français ne s'en sont pas mêlés.

Pour cela il faut revenir un peu en arrière et montrer que, si la royauté française sous Henri IV et au commencement du règne de Louis XIII n'a pas eu d'intérêt à la croisade, le mouvement qui s'était produit dans la société française par suite de l'élection de Henri de Valois en Pologne et l'installation de tel prince roumain sur le Danube pour faciliter les actions de la politique française, a été beaucoup plus durable.

D'abord il faut remarquer un fait qui m'avait échappé auparavant et que j'ai pu établir maintenant par suite de documents qui viennent d'être publiés : c'est-à-dire que les personnes qui ont accompagné en Valachie Pierre Boucle d'Oreille, nommé par les efforts de l'ambassadeur de France à Constantinople, sont restées — alors que Pierre s'est enfui en Transylvanie, où il a été arrêté, s'est échappé et fut tué finalement par les Turcs, ainsi que je l'ai déjà montré, au moins en partie —, sont restées dans le pays, — moins les Français, mais d'autres.

Tel Ragusain, Jean des Marini Polo, et son frère, Pascal, résident désormais dans le pays, où ils se sont gagné une très

bonne situation. Jean épouse une parente du prince de Valachie et se présente vêtu de brocart aux séances du Divan, du Conseil princier. Et il n'y a pas que ces deux qui soient restés ; jusqu'à la fin du siècle on trouve de ces agents, et ceux qui n'étaient plus employés momentanément pouvaient être utilisables à n'importe quel moment, aussitôt que le problème d'une croisade se serait posé. Un Nevridi fait des affaires, un Alberti continue ses voyages de commerce.

Mais il y avait en même temps des voyageurs français. Un d'eux, tout à fait intéressant, devrait avoir un chapitre dans une histoire de la littérature française qui ne s'attacherait pas seulement à ceux qui ont écrit en français. En effet, je crois que, lorsqu'il y a un certain bilinguisme dans une société et que certains préfèrent employer une autre langue que celle du peuple, comme leur état d'esprit est absolument le même que celui de ceux qui ont employé la langue nationale, ils doivent avoir une place dans la littérature de la nation. Ainsi, beaucoup de représentants de Renaissance et de l'humanisme entreraient, bien qu'ayant écrit en latin, dans cette littérature dont ils font réellement partie.

Jacques Bongars est venu en Transylvanie pour y recueillir des inscriptions ; une partie de ces inscriptions latines de la Dacie a été connue pour la première fois par ce voyageur.

Du reste, même d'autres voyageurs français de cette époque s'intéressaient toujours à ces choses de l'antiquité, ayant ou non une compétence pour les reconnaître et les présenter.

Ainsi cet avocat du barreau de Paris, l'Escalopier, qui, venant de Valachie, a passé en Transylvanie. Il parle d'inscriptions ; il mentionne un „Semprosius“ et tel autre non latin qui n'a jamais existé, et il est très fier d'avoir vu quelque part la louve avec ses deux nourrissons : „une grande louve taillée de relief en une pierre et deux petits enfanz qui la tettent“<sup>1</sup>.

Bien entendu, la compétence de Bongars est beaucoup plus grande. Il s'arrête en Transylvanie, passe par la Valachie et s'en va à Constantinople en homme de la Renaissance, qui poursuit des études scientifiques.

Lorsqu'il traverse le pays au Sud des Carpathes, ses impressions sont plutôt mauvaises<sup>2</sup>. Il est recommandé au prince de

<sup>1</sup> Loc. cit.

<sup>2</sup> Voy. notre „Hurmuzaki“, XI, p. 91 et suiv.

Valachie, au successeur de Pierre Boucle d'Oreille, dont il est très bien reçu à Bucarest aux beaux monastères. Il rencontre un des anciens commensaux de Pierre, un gentilhomme de Silésie, Walter, et même un Marseillais qui s'appelle Barthélemy Bertrand, sans aucune autre explication. Il voit l'église et le palais de Târgoviște, „petit, mais beau et magnifique“, les trois fontaines fondés par Boucle d'Oreille. Reçu par le jeune prince Mihnea, il est conduit au-delà du Danube avec les chariots qui portaient au Sultan le tribut, les chars *dominesques* (*Domn = dominus*). Il constate en chemin l'existence d'une population soumise à des exigences fiscales qu'elle ne peut pas supporter, de sorte que le témoignage que donne aux Romains Bongars n'est pas de ceux qu'on aime exhiber : „peuple barbare et lourd, sujet aux vengeries des grands, et pour ce s'enfuit à la vue de deux ou trois personnes“.

Il ne faut pas oublier que non seulement il s'intéresse aux inscriptions, mais que c'est lui qui a recueilli les chroniques des croisades, *Gesta Dei per Francos*.

Or, „*Gesta Dei per Francos*“, cela représente l'idée de la croisade, et le recueil de ses chroniques n'était pas dans le sens de la Renaissance, qui ne s'occupait pas de ces actes de prétendue barbarie au service d'une religion ne tenant pas au passé classique. Lui s'est intéressé à ces chroniques, les a publiées et a trouvé un public pour les lire et les apprécier. Cela montre qu'au fond l'idée de la croisade existait dans la société, mais qu'il n'y avait pas la possibilité de la réaliser.

Maintenant, après avoir montré quelle a été l'attitude de la royauté française et de la société française à l'égard de cette idée de la croisade qui surgira de nouveau plus tard, il faut regarder d'un peu plus près ce caractère germanique, habsbourgeois de la guerre sainte commencée par les incursions du Grand Vizir Sinan et qui a fini très tard, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, par une paix qui n'était nullement à l'avantage des Habsbourg.

#### IV.

Je viens de dire qu'il ne s'agissait pas d'intérêts allemands ; ces intérêts existaient, mais seulement ils ne sont pas en première ligne et on ne les invoque pas.

Il s'agit plutôt de l'initiative pontificale et, comme j'arrive à cette initiative pontificales, il me faut montrer comment, par cette intervention et, en même temps, par certains rapports qui viennent

des faits que je viens de présenter, *les Français sont rentrés dans l'idée de la croisade.*

Sinon sous une forme officielle ou sous une forme nationale exclusive, du moins sous une autre forme dans laquelle il y aura de plus en plus une initiative française, et, lorsque, en 1624, cette tentative finit, elle appartient à quelqu'un qui représente les buts de la nouvelle politique française à l'époque de Richelieu.

Seulement le chemin est assez long, et il faut revenir au passé pour trouver la conception juste et entière de ce qu'on a appelé la croisade du duc de Nevers, croisade qui a été présentée plusieurs fois, après Buchon, dans un ouvrage de F. Lenormant où personne ne chercherait un chapitre sur ce sujet, parce qu'il s'appelle „Turcs et Monténégrins“<sup>1</sup> (Paris, 1866).

Mais, bien que présentée plusieurs fois — j'en ai parlé aussi dans d'autres études —, il y a là-dessus tout un travail à faire, et un des membres de l'École Roumaine en France se prépare à faire ce travail intégral qui aussi, dans une lettre privée, m'avait été recommandé par M. Hanotaux, qui avait connu les trois manuscrits du dossier<sup>2</sup>, au cours de ses études sur Richelieu.

Voilà ce qu'a été le commencement de cette action. Il ne faut pas oublier que, dans la seconde moitié du XVI-e siècle, — la chose est bien connue, mais il faut que je m'y rapporte pour avoir le point de départ de l'explication —, l'Église romaine a été très envahissante du côté de l'Orient européen.

Il y a d'abord eu en Russie une mission très importante, qui a rempli aussi un rôle en Transylvanie, celle du père Possevino. Il en résulta l'installation des Jésuites dans cette province à l'époque même de Sigismond Báthory. Puis l'établissement de la maison jésuite très active en Galicie, à Lwów (Lemberg, Léopol), et on comptait en Moldavie sur un Albanais italianisé, très étroitement lié à l'ambassade vénitienne de Constantinople qui s'appelait Barthélemy Bruti; cet homme qui a rempli les fonctions les plus importantes dans la principauté moldave était le fauteur principal de cette propagande catholique. Et, comme une partie des Allemands qui se trouvaient depuis longtemps en Moldavie, avaient passé au luthérianisme à l'époque du règne de

<sup>1</sup> P. 95 et suiv.

<sup>2</sup> Mss. 9545-9547.

l'aventurier qu'on appelle le Despote, des envoyés des Jésuites galiciens venaient pour ramener cette population au catholicisme et, s'il est possible, pour gagner même les princes roumains.

Or, Pierre le Perclus, qui a été forcé de quitter son pays puisqu'il craignait que son fils ne soit forcé de renier par le Sultan et s'est retiré sur les terres de l'empereur, ne faisait que demander, lorsqu'il se trouvait au Tyrol, à Innsbruck, la permission d'aller en Italie vivre dans un pays où on trouve des fruits pour le carême oriental, où on parle une langue qui ressemble au roumain et où règne le Saint-Père, dont il désirait beaucoup baiser le pied.

Beaucoup de prétendants moldaves et valaques commençaient par le voyage de Rome. Pierre Boucle d'Oreille avait rempli lui-même ce premier devoir religieux pour avoir un appui dans ses projets de restauration.

En Valachie, il y avait une princesse qui venait de Constantinople, Catherine, femme d'Alexandre, et, dans la même famille, une soeur, pas du même père, Marietta ou, en roumain, Mărioara, plus tard vivant chez les nonnes de Morano, qui aurait voulu venir à Bucarest, où l'aurait attendue un autre train de vie, mais Catherine lui objecta qu'il était impossible que, alors qu'elle allait à l'église orthodoxe, Marietta prie à l'église catholique, ce qui aurait été un scandale.

Or, Catherine n'était pas une orthodoxe très stricte; elle avait, sans vouloir le dire, des rapports avec l'Eglise romaine, de sorte qu'Alexandre a envoyé à tel moment un précieux objet de culte au Saint-Père et il y a un témoignage contemporain qui le montre portant un cilice à la façon des Occidentaux pour faire oublier tous ses péchés et celui, permanent, de ne pas appartenir à la meilleure des Eglises<sup>1</sup>.

Il y a eu donc une activité incessante du Saint Siègre dans ces pays. Puis, au moment où la guerre a été déclarée par les Turcs à l'empereur, cette activité de propagande a été encore plus forte.

Il est bien certain que Michel-le-Brave s'est déclaré l'ennemi du Sultan pour des raisons personnelles. Nourri de l'idéal d'Alexandre-le-Grand, il voulait être un héros de croisade. Sa psychologie, invariable, est celle-ci. Mais il a écouté aussi des agents qui venaient

---

<sup>1</sup> Voy. Iorga, *Ospiti romeni a Venezia*, Bucarest 1932.



de la part du Saint Père. Il y en avait à cette époque au moins deux qui ont joué un grand rôle : l'un était un Jésuite espagnol, le Père Alonso Carillo, l'autre un Croate, Alexandre Komuleo ou Komulović. Sigismond Báthory a reçu, de son côté, des subsides de Rome ; il a même eu une épée d'honneur au moment où il espérait soulever toute la péninsule des Balkans pour devenir roi des Serbes au moins, ou même des Bulgares, s'ils le veulent aussi. De l'empire chrétien d'Orient il ne parlait pas, parce que ceci appartenait plutôt au projet de Michel-le Brave, qui, étant fils d'une Grecque et avait beaucoup de parents et d'amis à Constantinople, et, comme on savait que les princes roumains ne sont que les continuateurs, dans des conditions pauvres, des empereurs de Byzance, beaucoup de personnes attendaient l'entrée de Michel, déjà arrivé avec sa cavalerie jusque dans les environs d'Andrinople, à Byzance pour s'y installer, alors que, du côté des Habsbourg et du Pape, on pensait que ce ne seront pas des schismatiques qui entreront à Constantinople, mais bien une armée catholique, et alors la ville de Constantin changera de nom et deviendra, d'après le nom du Pape, une Clémentine, pour rendre hommage au pape Clément VIII.

Or, avec ces agents du Saint-Siège, il y avait déjà une préparation pour *une nouvelle croisade catholique, en dehors des vues de l'Empire des Habsbourg.*

Ainsi le Saint-Siège entendait être, à l'époque où on venait de publier les chroniques des croisades, ce qu'on prétendait, et ce qu'on prétend encore jusqu'à ce moment, qu'avait été Urbain II<sup>1</sup>.

Mais il y avait à ce moment, à côté des propagandistes catholiques, un propagandiste grec. L'action de celui-ci explique toute cette affaire de la seconde croisade, celle du duc de Nevers, Charles II.

---

<sup>1</sup> Je me refuse à croire que la croisade ait résulté d'une initiative d'Urbain II. Il faut penser à la condition à laquelle était réduit le Pape. Il faut penser aussi au caractère si médiocre du légat, sans aucune influence.

Il faut se rendre compte qu'il y avait un mouvement qui ne venait de nulle prédication. Et puis Dieu sait ce qu'on aurait entendu de ces predications à l'air libre, en français ou en latin ! Si c'était en latin, alors c'était une catastrophe, car la plupart de ceux qui étaient là n'auraient rien compris, et je doute qu'Urbain II eût fait un discours en vulgaire, ce qui ne cadrerait pas avec sa situation.

On sait ce qu'a été ce prince, en même temps français et italien, ayant des rapports avec la Maison de Clève, dont venait sa mère, Henriette, l'héritière des duchés de Nevers et de RétHEL, mais, d'un autre côté, par une princesse du Monferrat, Marguerite, femme de Frédéric, père de Louis et grand-père de Charles, descendant des Paléologues de Constantinople. Ainsi celui qui devait finir comme duc de Mantoue était, bien entendu, un héritier des anciens basileis de Constantinople.

Entre 1614 et 1618 on le voit en rapports avec le clergé du Magne, avec l'archevêque de Lépante et d'Arta, avec celui de Janina, Chariton, l'évêque grec de Durazzo, avec les évêques de Zygo et de Lacédémone, avec celui de Monembasie. Les clans albanais se tenaient prêts à se soulever. C'était le retour de ces rapports entre le roi de France Charles VIII, Constantin Arianite, oncle de la duchesse de Monferrat, et l'évêque latin de Durazzo, Paul Angelo, originaire de Drivasto, que présente Philippe de Commines <sup>1</sup>.

On croyait pouvoir attendre Constantinople, partant des régions albanaises, bosniaques et serbes en même temps <sup>2</sup>.

L'archevêque grec fauteur de croisade est très bien connu. J'ai publié toute la correspondance autrichienne concernant l'Orient à cette époque et d'autres renseignements ont été trouvés un peu partout sur ce personnage qui a joué un très grand rôle <sup>3</sup>. Il était en même temps Rhali et Paléologue, — Rhali sans doute, Paléologue s'il le voulait, mais il a toujours insisté sur cette descendance impériale. Il paraît que sa généalogie est assez douteuse, du commencement jusqu'à la fin.

D'abord, il était venu proposer à Michel-le-Brave de conquérir la Bulgarie. Il était archevêque de Trnovo, c'est-à-dire, bien que Grec d'origine, chef de l'Église bulgare <sup>4</sup>. Il prétendait donc disposer de tout le clergé de cette région et être en même temps

<sup>1</sup> Éd. de la Société de l'Histoire de France, II, pp. 399-403, reproduits aussi dans Ch. Lenormant, ouvr. cité, pp. 75-78. A cette époque aussi on pensait à se saisir de Scutari et de Croïa; *ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 02.

<sup>3</sup> Récemment, pour ses rapports avec la Pologne, comme partisan de l'Union avec Rome, alors qu'il était, comme didascale, au service des princes d'Ostrog, P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, Bucarest 1936, p. 52 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. Iorga, dans la *Revista Istorică*, V (1919), pp. 26-35.

en relations avec les chefs laïques de la population. Il se croyait capable de révolutionner tout ce groupe.

Mais Michel était dans des circonstances qui ne lui permettaient pas de se décider, et, lorsqu'il a conquis, en 1599, la Transylvanie, un terrible conflit a éclaté qui est à la base de sa situation tragique jusqu'au bout.

Il ne pouvait pas avoir l'idéal de créer un État national. Lorsqu'on parle d'État national à la fin du XVI-e siècle, on permet aux personnes qui ne transposent pas les états d'esprit de sourire. Le sentiment national est une très belle chose, mais qui s'est formée peu à peu, sans avoir même pendant longtemps des théoriciens. Je crois même que le sentiment national a commencé à baisser depuis qu'il y a des théoriciens, des agitateurs qui s'appuient sur leurs théories.

Mais ce Roumain avait l'instinct des intérêts de sa nation. Ayant conquis la Transylvanie et la Moldavie, cela lui faisait un beau règne, celui qu'est la Roumanie en ce moment, et il n'entendait guère partir. Seulement de Prague et de Vienne on lui donnait ce conseil : maintenant qu'il avait conquis ce qu'il fallait, le Maure avait rempli son devoir, et il fallait que l'archiduc Maximilien arrive. Michel était disposé à accepter cet archiduc, qui ne trouvait où se loger, puisqu'on ne l'admettait pas en Pologne, mais Maximilien ne pouvait pas venir en Transylvanie, avec le peu d'argent qu'il avait et alors que ses frères ne lui donnaient rien.

A côté le Paléologue recommandait au conquérant de quitter la Transylvanie, pays barbare, dans une situation tout à fait dangereuse, et plutôt d'aller sur le chemin d'Andrinople. Tous les Grecs, le patriarche à leur tête, l'accueilleront, le saluant des formules dont on saluait jadis les empereurs. C'était très alléchant, et, comme Michel était le fils d'une Grecque, il pouvait prêter d'autant plus l'oreille à ces propos. Mais son âme roumaine devait recevoir d'autres suggestions.

„Le Brave“ a fini par une catastrophe : tué par son camarade, le général Basta. Après lui on plaça en Valachie un de ses anciens boïars, personnalité guerrière aussi, qui se mit à la disposition de l'empereur de même que son prédécesseur et le servit jusqu'au bout. Ce Radu Șerban a eu un règne très agité, avec des moments glorieux, suivis d'autres malheureux, par lesquels il finit.

L'empereur excitait toujours, ce prétendu vassal à conquérir quelque chose en Transylvanie, mais, sitôt qu'il s'agissait de consolider la conquête, l'initiative et les moyens manquaient du côté de l'Empire.

Or, le duc de Nevers avait servi dans les armées de l'empereur presque à la même époque, étant en Hongrie en 1602<sup>1</sup>. Il a dû connaître Denis Rhalli Paléologue à Vienne, car ce prélat, qui avait accompagné le prince de Valachie exilé, figure parmi les témoins du testament, rédigé dans cette ville, de Radu Şerban. Le Grec a recommandé donc comme futur empereur ce Franco-Italien. Dans ce Sud-Est européen soumis au Sultan on n'avait pas une idée très nette de ce que pouvait être le duc de Nevers, qu'on appelait Constantin Paléologue<sup>2</sup> — on voit un lien de parenté avec son conseiller ecclésiastique. On se dirigeait vers ce prince parce qu'il se présentait comme ayant le droit de faire soulever, au moment qu'il aurait choisi, toute cette population chrétienne de la péninsule des Balcons.

Voici l'explication qu'on a cherchée pendant longtemps et qui paraît naturelle aussitôt qu'on se rend compte qu'à Vienne on avait pu se rencontrer entre l'agitateur grec et entre ce prince qui trouvait dans sa généalogie les Paléologues du XIV<sup>e</sup> siècle.

Elle est, du reste, confirmée par ce passage du mémoire adressé à Philippe III, roi d'Espagne: „Outre que tout autour les princes catholiques qui sont voisins de la Bulgarie, c'est-à-dire le prince de Valachie et le prince de Moldavie, viendront toujours à notre aide, *car on a déjà traité avec eux par le moyen de l'archevêque de Valachie*“ — Rhalli l'avait été, un moment, de Moldavie — „qui est *cousin germain du patriarche de Servie*“<sup>3</sup>.

Mais, à la fin, il y a eu une intervention française qui a changé totalement le caractère des projets du duc de Nevers. Celui qui est intervenu n'est que le célèbre capucin, le conseiller de Richelieu, le père Joseph. Il ne faut pas oublier qu'il était le fils

<sup>1</sup> Voy. Berger de Xivrey, dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, juillet-août 1841: *Mémoire sur une tentative d'insurrection organisée dans le Magne de 1612 à 1619, au nom du duc de Nevers*; Fagniez, dans la *Revue des questions historiques*, XLVI, p. 461 et suiv.

<sup>2</sup> Costantino Paliucho, *re christianissimo*; Berger de Xivrey, loc. cit., p. 11.

<sup>3</sup> Lenormant, ouvr. cité, pp. 333 et 302.

de quelqu'un qui avait été ambassadeur à Venise, de sorte qu'il avait certaines connaissances de ce côté-là.

Il se trouva tout à coup devant le duc, qui prétendait beaucoup, mais n'organisait rien, de sorte que l'organisation est venue, sans doute, de la part du capucin<sup>1</sup>.

S'étant entendu avec des princes italiens, avec l'électeur de Cologne, avec Rome, avec l'Espagne et les Hospitaliers, avec l'„infant de Fez“<sup>2</sup>, il demandait l'appui polonais et employait des agents français comme Jean C... Châteaurenaud et Olivier du Marconnet, envoyé en Pologne<sup>3</sup>, à côté de Grecs, comme Pierre de Médicis et l'Athénien Léonard Philaras, élevé à Rome, qu'on appelait en France de Villaret et qui eut une vie mouvementée dans cet Occident où il avait pris demeure<sup>4</sup>.

On pensait même à la possibilité d'avoir, non seulement les Moldaves et les Valaques, mais aussi les Russes, les Persans, les „Abyssins“ et les Marocains<sup>5</sup>.

On a réuni de l'argent pour armer cinq vaisseaux et, dans ce domaine, on ne faisait que suivre l'initiative prise auparavant par le Grand-Duc de Florence, qui avait ses chevaliers de Saint-Étienne, des pirates, mais des pirates au nom de la Croix et prétendant servir des buts de croisade. Un moment, il avait été même question d'une attaque sur Alger<sup>6</sup>.

Y a-t-il eu de la part des Turcs quelqu'un pour mettre le feu à ces vaisseaux? Toujours est-il que c'est par l'intervention du Père Joseph que la croisade projetée a commencé à gagner un caractère défini.

<sup>1</sup> Voy. Berger de Xivrey, loc. cit.

<sup>2</sup> Sur le plan de Maroc, Tunis et „Salé“, *Le véritable pere Josef, capucin, nommé au cardinalat*, St. Jean de Maurienne, p. 181 et suiv.

<sup>3</sup> Cf. Berger de Xivrey, loc. cit., pp. 470, 472, note 2, 475, note 1, 481 481, 482, 492 et suiv., 504 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. Milton, *Epistolae familiares*, Londres 1674; *Cottunii epigrammata graeca*, Padoue, et Chardon de la Rochette, *Mélanges de littérature critique*, II, 1812, p. 302 et suiv.: ἐλευθέρους καὶ αὐτονόμους ποιεῖσθαι τοὺς Ἕλληνας; p. 320.

<sup>5</sup> *L'Etat des affaires chrétiennes sur les Mers, Noire, aussi de Levant, Ponant et Midy, desordre de celui des Barbares et les moyens de les conquerir par le seigneur de la Borde du Turc*, Lyon 1619, pp. 14-16.

<sup>6</sup> Berger de Xivrey, ouvr. cité, pp. 470-471. Cf. *Le véritable pere Josef*, p. 124.

Le capucin est allé même à Rome pour discuter avec le Pape. Toute cette partie n'est pas encore aussi connue, malgré les recherches faites par Fagniez dans les archives des Borghèse<sup>1</sup>. Il faudrait chercher dans les archives pontificales elles-mêmes pour mieux voir ce qu'on croyait pouvoir gagner par cette organisation de croisade à laquelle chacun devait donner son contingent.

Les forces militaires elles-mêmes étaient plutôt dans les nuages, il y a eu, portant des noms qui sont significatifs : *St. Michel, St. Basile, la Vierge, St. François, St. Charles*, les saints grecs et latins devant réunir leur patronnage, en effet une flotte de cinq vaisseaux, mais à un certain moment elle a brûlé par accident.

On indiquait même le nombre de des vaisseaux<sup>2</sup>, une trentaine, les soldats étant environ 7 000<sup>3</sup> ou même 50.000 sur le papier. On comptait sur d'autres pays aussi, sur les Génois même, qui n'y pensaient guère<sup>4</sup>. Une milice chrétienne devait être l'organe permanent de la croisade comme jadis, du temps de la bataille, où les hardis chevaliers de Bourgogne ont été massacrés ou décapités après la bataille, et quelqu'un de France, qui ressemble de figure au père Joseph, bien que n'étant pas moine, — mais il l'était presque, après avoir été chancelier de Chypre, car il vivait, à Paris, au couvent des Célestins —, Philippe de Mézières observait que toutes les croisades finiront par une catastrophe si elles n'ont pas de base, et il créa donc une milice spéciale, dont on conserve les statuts<sup>5</sup>.

Pour la croisade du XVI<sup>e</sup> siècle, il y a eu d'abord à Nevers une grande cérémonie en 1619, le jour de la Toussaint, suivant les traditions du moyen-âge. C'était „Dieu le veult“ et la distribution de la croix. Beaucoup de monde y est venu. On a fait le voeu de la guerre sainte, puis on est allé, à cause du point de

<sup>1</sup> Voy. plus haut, p., note

<sup>2</sup> Dix du Pape, vingt de l'Espagne, six de l'Ordre de Malte.

<sup>3</sup> *Le véritable pere Josef*, p. 134, Lenormant, ouvr. cité, p. 107.

<sup>4</sup> *Ibid.* On leur demandait six galères et 1. 00 soldats.

<sup>5</sup> Cf. *Le véritable pere Josef*, p. 124. Voy Lenormant, ouvr. cité, p. 334 et suiv.; cf. pp. 94 et suiv.; notre *Byzance après Byzance*, p. 39. — Je n'ai pas pu trouver les deux ouvrages suivants : Drapeyron, *Un projet français de conquête de l'Empire ottoman au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles*, et dom Piolin, *De l'esprit des croisades en France au XVII<sup>e</sup> siècle*. Des renseignements dans Baudier, *Histoire générale du Sérail et de le Cour de l'empereur des Turcs*.

départ, qui était Vienne, à Olmütz, pour gagner une partie, avec un Radziwiłł, de la noblesse polonaise, même de la noblesse allemande, qui devait se croiser et partir vers l'Orient: Adolphe d'Altham, un comte de Buckham, un Lauenbourg, un duc de Saxe, en tête <sup>1</sup>.

Et, comme en ce moment il y avait à Vienne ce prince de Valachie dont je parlais, qui, réfugié dans les pays de l'empereur mourra et sera enterré dans la cathédrale de Saint Étienne, le prince Radu figurait, avec son gendre, le fils de Michel-le-Brave, parmi les premiers des adhérents de la milice, comme guide des légionnaires qui devaient se diriger contre l'Empire ottoman.

Seulement, vers 1630 <sup>2</sup>, un grand problème européen s'est ouvert qu'on n'attendait guère, mais qui, aussitôt qu'il a été là, a empêché tout autre idéal et a contrecarré toute autre tentative: la Guerre de Trente ans.

Il faudra voir donc quelle a été l'attitude de la France, comme État, et de la noblesse française, à l'égard de ces affaires de l'Orient après le commencement de la Guerre de Trente Ans.



---

<sup>1</sup> Voy. *Le véritable pere Josef*, p. 135; Lenormant, ouvr. cité. p. 13. Cf. Mlle Elvire Georgescu, dans cette *Revue Historique du Sud-Est européen*, octobre-décembre 1931.; Holban, dans la *Revista Istorică*, 1935, p.

<sup>2</sup> La confirmation de la Milice chrétienne par le Pape Urbain VIII est de 1623; *Le véritable pere Josef*, pp. 136-137.

#### IV.

### Rapports avec l'Europe Orientale et Sud-Orientale au XVII<sup>e</sup> siècle avant Louis XIV.

---

#### I.

Il faut que je dise, dès le commencement de cette conférence, que je n'ai pas l'habitude de créer des problèmes qui n'existent pas, mais que j'ai aussi l'habitude de ne pas ignorer les problèmes qui se présentent, et l'on verra dans la quatrième partie de cette étude qu'il y a pour la politique française à l'époque de la guerre de Trente Ans — la conférence précédente s'est arrêtée à ce moment — un problème tout à fait nouveau : le problème de la Transylvanie.

Avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre, on se trouve devant ce problème de la Transylvanie. Certains diraient qu'il existe encore aujourd'hui : pour ceux qui l'ont, le problème n'existe pas, il n'existe que pour ceux qui voudraient reconquérir cette province.

Mais il y a eu un problème de la Transylvanie non seulement au point de vue des intérêts de Henri de Valois, qui avait voulu être en même temps roi de Pologne et patron de la Transylvanie et des pays roumains sur le Danube, avec la liberté de pouvoir combattre contre le Grand Duc moscovite à l'Est ou contre le Sultan à l'Ouest, mais aussi un problème transylvain pendant la Guerre de Trente Ans, et ce qui suivra sera avant tout destiné à faire voir ce qu'ont été les vrais rapports entre la diplomatie française et entre cette Transylvanie, quelle a été aussi la grande difficulté qui s'est trouvée aussitôt devant les efforts de la diplomatie française de réunir un appui pour les armées françaises de la part des princes de Transylvanie et de celle du roi de Pologne.



D'abord il ne faut pas oublier qu'à cette époque la Transylvanie était un pays d'hérésie. C'était un pays calviniste, et la Pologne, qui avait eu un mouvement protestant au commencement du XVI-e siècle, ne l'avait plus au XVII-e. Alors, cette diplomatie, qui aurait voulu avoir en même temps la Transylvanie et la Pologne comme soutiens dans la guerre contre les armées de l'Empereur, a rencontré cette grosse difficulté.

Le problème dont je m'occupe maintenant a donc plusieurs formes et il peut être considéré sous plusieurs aspects.

Mais, avant de l'aborder, je désirerais ne pas laisser totalement de côté un autre point de ces rapports que je suis en train d'examiner, c'est-à-dire une certaine initiative française qui s'est manifestée *avant* le commencement de la guerre de Trente Ans — donc à partir du moment où les pays du Danube n'ont plus été considérés par la diplomatie française jusqu'au moment où cette grande guerre européenne a été commencée —, initiative française d'un caractère tout à fait individuel et n'ayant aucun rapport avec la politique générale du royaume.

Voici de quoi il est question. Pendant la croisade de la fin du XVI-e siècle, il y a eu quelques Français non seulement dans l'armée de croisade, mais, en même temps, dans l'armée turque. Des soldats non payés ont passé à l'euneri. Ils sont devenus des renégats, et on peut suivre la trace de ce petit groupe de soldats français qui, reniant, se sont enrôlés sous les drapeaux du Sultan.

Mais, d'une façon ou d'une autre, à côté de ces éléments qui ont pris part à la croisade conduite par les Habsbourg, mais initiée et présidée par le Pape —, car nous avons montré que c'était avant tout un mouvement de caractère pontifical —, il y a des Français qui viennent participer en Moldavie à une guerre dont je parlais auparavant, celle d'un certain nombre de seigneurs polonais, apparentés à la dynastie moldave des Movilă, qui venaient combattre dans cette province voisine de leur patrie contre les armées turques ou contre tel prince de Moldavie imposé et soutenu par le Sultan.

Vers 1615, et un peu plus tard, régnait en Moldavie un prince qui lui-même, bien que nommé par son maître turc, connaissait assez bien la France, parce qu'il avait servi dans les

armées françaises qui ont combattu du côté des Pyrénées. Il s'appelait Tomşa, ce qui signifie Thomas. Il avait pris part — seulement, sous ce rapport, on ne peut pas arriver à fixer le motif — aux combats contre les Espagnols, notamment à Jaca, bien entendu une place d'une importance minime. Sauf dans l'histoire la plus détaillée des conflits de la France d'Henri IV et l'Espagne, on ne trouvera l'exposé du siège de Jaca, et d'autant moins les détails de la composition du petit groupe de Français qui étaient là.

Tomşa était donc un vrai soldat, qui a gagné des batailles ; il fut un terrible maître pour les boïars. Ainsi, il avait l'habitude de demander, de temps en temps, à celui qui était chargé de couper la tête à ses sujets, si le moment n'était pas venu de tuer certains béliers qui étaient devenus trop gras. Les béliers devenus trop gras étaient les nobles et dignitaires dont la fidélité lui paraissait peu sûre.

Contre ce tyran s'est produit un mouvement de seigneurs polonais, qui sont venus avec une vraie armée combattre en Moldavie. C'est à l'occasion de cette guerre qu'on trouve des Français en Moldavie.

Ils sont mentionnés deux fois : d'abord dans une lettre que j'ai trouvée ici même, à Paris, il y a presque un demi-siècle et qui est due à un certain Alexandre, lequel était Suisse, chevalier du Saint-Sépulcre de Jérusalem, — Suisse catholique, certainement car, en tant que calviniste, il n'aurait jamais été chevalier du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Un frère a été capitaine en Autriche, il a servi l'empereur et est mort dans ce pays<sup>1</sup>.

La lettre est très intéressante. Le capitaine suisse connaissait assez bien l'antiquité ; il parle de Claudien, qu'il cite en latin, en homme d'une certaine érudition<sup>2</sup>. Et voici ce qu'il dit : dans l'armée qui a combattu en Moldavie, il y avait des Français et il énumère même, dans cette armée des seigneurs polonais venus pour écarter Tomşa, „les drapeaux des Serbes, des Français<sup>3</sup>, du sieur Laski, du prince Koreski“ — à côté il y avait son beau-frère, le prince Wisznowiecki —, les représentants même de cette

<sup>1</sup> La lettre dans nos *Actes et fragments*, I, p. 52 et. suiv.

<sup>2</sup> *Charontis cymba, barbarae gentes, neptunii potus, ad Orcum tendere.*

<sup>3</sup> Aussi, *Gallis permisti* ; p. 52.

action polonaise en Moldavie qui n'avait ni l'approbation de la diète, ni l'assentiment du roi.

Mais il y a autre chose que la lettre du sieur Alexandre : tout un livre dans lequel il est question de cette présence des mercenaires français, pas très nombreux, mais composant une troupe d'élite, en Moldavie, avant 1620 <sup>1</sup>.

Ce livre porte deux noms, dont l'un est celui du vrai auteur et l'autre de l'écrivain de métier qui a arrangé l'ouvrage. Car à cette époque, comme aujourd'hui, il existait cette très mauvaise coutume, que beaucoup d'auteurs acceptent — il y en a d'autres qui refusent —, de confier leur manuscrit à quelqu'un pour le rendre plus accessible au public. Et, bien entendu, celui qui reçoit cette mission désagréable pour l'auteur retranche certaines parties et en ajoute d'autres <sup>2</sup>.

Celui qui a diminué ainsi sur certains points et agrandi sur d'autres l'ouvrage d'un gentilhomme lorrain qui avait fait partie de cette troupe française en Moldavie, s'appelait Jean Baret, et son nom pourrait être cherché dans la liste des auteurs obscurs de cette époque. Baret était un homme savant, qui avait des connaissances d'antiquité classique et même un certain talent de romancier. Trop de personnes croient que cette espèce détestable de littérateurs qui font ce qu'on appelle de „l'histoire romancée“ et de laquelle le public raffole, est une création de notre époque. Baret était de la même étoffe que M. Ludwig ou que M. Stephen Zweig. Il prenait des événements historiques qu'il ne connaissait pas et leur donnait une forme littéraire dont il était plus ou moins capable.

Baret a procédé de cette façon. Il a ajouté une longue histoire sentimentale, romantique et niaise sur les relations entre la femme de Wisznowiecki et ce dernier, qui, lui-même, pris par les

---

<sup>1</sup> *Histoire sommaire des choses plus memorables advenues aux derniers troubles de Moldavie, où sont descrites plusieurs batailles gagnées tant par les princes polonois que par les Turcs et Tatares, ensemble l'évasion admirable du prince Correcki des Tours Noires du Grand Turc par l'invention et assistance d'un Parisien, composée par M. I. B. A. en P. sur les memoires de Charles de Ioppecourt, gentilhomme lorrain, qui portoit les armes durant ces troubles à la suite des princes polonois. A Paris, chez Toussaint du Bray, 1620.* — Une réédition dans le recueil de Papiu Ilarian, *Tesaur de documente*.

<sup>2</sup> Comme, ici, l'histoire d'une pierre merveilleuse qui guérit la surdité même.

Turcs, était détenu dans un des châteaux du Bosphore dont il s'est échappé, et cela a amené un énorme scandale à Constantinople. Croyant que l'ambassadeur de France était un de ceux qui avaient préparé cette évasion, on a arrêté en conséquence une partie du personnel de l'ambassade, et le Grand Vizir croyait même qu'on pourrait enfermer l'ambassadeur lui-même en se disant: c'est la première fois que cela arrive à un ambassadeur, mais il faut bien que la répression commence, à cette date ou à une autre.

Alors, nous avons toute cette histoire avec des lettres — au moins, dans l'histoire romancée d'aujourd'hui il n'y a pas cela aussi — inventées, des lettres de la princesse à son mari, des lettres du mari à la princesse.

De sorte que les mémoires du vrai auteur, du combattant en Moldavie, sont mêlés à cette prose totalement inférieure, noyés dans ces matériaux de pure invention et d'imagination banale. Mais le fond reste, le fond qui est composé d'une description de la Moldavie, — une vraie géographie de la Moldavie écrite par un Français au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle! —, tout à fait compétente. On voit bien que celui qui l'a rédigé avait vécu sur les lieux. Les nombreuses fautes d'impression sont dues à Baret, qui s'intéressait plus aux lettres concernant la princesse polonaise qu'à la façon de lire des noms propres étrangers<sup>1</sup>.

Mais il y a à côté toute l'histoire de cette troupe française.

---

<sup>1</sup> Même les erreurs, comme celle qui fait d'Étienne Tomşa le fils d'un Aaron montrent un connaisseur (p. 19). Les chiffres donnés pour les différentes armées sont précis et modérés. Ça et là des noms sont mal lus comme celui de „Gaspar Grayrani Croate“ (p. 23). Cf. aussi les „gerbeys“, p. 39. Puis Bouza, Brahile, Fureuar (Fehérvár). Aussi Cotnard, Bothocan (p. 73). Aussi des noms comme Cherbanne (p. 59), Monoza (p. 52) pour „Mourza“. Aussi Playa (pour Ploeşti) (p. 60). Confusion entre le Bâc (Bohou) et le Dniester (p. 62). „Vreuir“ est Houraia (p. 127). Une autre confusion pour le nom de „Botochan“ au lieu de Lozinschi (p. 24). — Parfois la place des combats est fixée avec des détails. Les Moldaves sont vus avec leurs pelisses „comme une troupe de montons“ (p. 38). La définition du caïtan (p. 41) est exacte. Le détail du poison dans l'eucharistie, dont souffre Wiszniewicki (pp. 45-46) se trouve aussi dans un rapport vénitien. Noms de localité: Vasseloye, Ticouhc, Horeoua, Barlade, Romanatirgou. Le participant à cette petite guerre apparaît aussi dans le nom du „Spataorleca“, le Spathaire Leca (p. 52). La description de l'entrée du Pacha à Târgovişte (pp. 64-65) est prise sur le vif, de même que celle du banquet qui suivit. La trahison de Zolkiewski est prise à la source (pp. 66-67).

Elle n'est pas longue et je me permettrai de la présenter : Lorsque l'enfant Alexandre Movilă est installé à Jassy, il avait „soixante cavaliers françois, armés de toutes pieces dont le capitaine s'appelloit Montespın, lesquels avoient rendu de grands tesmoignages de leur vertu et courage en ladite bataille <sup>1</sup>“. Le prince „reserve près de luy... sa compagnie françoise“, qui était comme sa garde personnelle“.

Dans toutes les expéditions qu'il a entreprises en combattant son ennemi Tomşa, il y a eu donc ces Français.

A un certain moment, lorsque ce jeune prince a dû se retirer, quittant la Moldavie, car il était pressé par les Turcs, les Français ont été logés pendant quelque temps dans le château de Hotin sur le Dniestr <sup>2</sup>, où subsistent encore aujourd'hui des restes magnifiques d'une enceinte fortifiée qui date du début du XVI-e siècle, un des plus beaux châteaux de cette région du Sud-Est européen. Si donc des Français visiteront Hotin, ils fouleront une poussière qui a été déjà foulée par les pieds de Montépin — qui n'était pas Xavier — et de ses cavaliers.

Ensuite, ils ont été envoyés pour faire une reconnaissance, et ils furent entourés pas les Turcs.

„Desdits cavaliers françois qui avoient acoustumé d'estre toujours vainqueurs“ après avoir combattu énergiquement contre les mécréants, il n'échappe que cinq, à côté de sept Polonais.

Quant à Montépin, qui devait aller aux galères <sup>3</sup>, comme Tomşa, le vainqueur, était un ancien soldat au service de la France, il lui demanda d'entrer à son service. De sorte que le capitaine français est resté en Moldavie après avoir abandonné le premier prince qu'il y avait servi. Ensuite, on ne sait plus rien sur son compte.

Telle est l'histoire de cette troupe française. J'ajouterai que la dernière fois où des soldats français ont été en Moldavie depuis le moment dont j'ai parlé est celle, dont j'ai été le témoin ému, où le régiment d'Avignon avec le général Berthelot est entré à Jassy à la fin de la grande guerre, annonçant la victoire finale. Un peu plus tard, nous avons vu les mêmes soldats, et d'autres

---

<sup>1</sup> P. 34 de l'édition de Papiu Ilarian.

<sup>2</sup> Pp. 49-50.

<sup>3</sup> Pp. 49-51.

aussi, à Bucarest, mais je me rappelle surtout de la revue passée au centre de la capitale qu'avaient traversée jadis les cavaliers de Montépin par le général Berthelot avec les magnifiques soldats d'Avignon.

J'ai tenu à rappeler ce souvenir, d'autant plus qu'à notre époque il y a des souvenirs qu'on oublie et des illusions qu'on entretient, et je crois qu'il vaudrait beaucoup mieux conserver les souvenirs et se bien garder des illusions.

En ce temps il y avait à Constantinople comme ambassadeur de France Harlay, qui a joué un rôle assez honorable et a eu certains rapports — pas importants — avec les pays roumains.

Il y en a un, tout à fait intéressant, qui n'a pas été signalé jusqu'ici. Son nom se trouve dans une collection de rapports, mais il a échappé jusqu'ici aux recherches mêmes qui touchaient la personnalité aventurière du descendant de princes roumains qui a eu ces rapports avec Harlay.

Il s'appelait Marc, et il avait eu beaucoup d'aventures: on le rencontre aussi dans les pays de l'empereur, où il n'a pas été étranger à certaines intrigues et a été même arrêté pour cela. On a conservé le procès-verbal de l'enquête concernant cette conspiration pour ramener en Transylvanie le prince Sigismond Báthory, qui avait abdicqué et avait été logé en Silésie<sup>1</sup>.

Marc était le propre fils de Pierre Boucle d'Oreille, du protégé de Henri III, de celui qui avait été installé pour deux ans sur le trône de Valachie. Et les contemporains le savaient bien, puisque dans le rapport il est dit que Marc était fils de quelqu'un qui avait joui de l'appui français pour regagner son héritage<sup>2</sup>.

Sur Harlay, qui a eu jusqu'au bout des rapports avec les pays du Danube, il y a aussi un autre renseignement, qui ne manque pas d'importance. Lorsqu'il a dû quitter l'ambassade de Constantinople, il s'est dirigé du côté du Danube.

Il y avait en ce moment, en 1619, un prince de Transylvanie dont je m'occuperai ensuite, Gabriel Bethlen, qui tenait beaucoup à être considéré par la diplomatie française, et il avait bien raison de le vouloir parce que sa situation était très peu assurée, de sorte qu'il se cherchait des amis de tous côtés.

<sup>1</sup> Voy. André Veress, *Documente*, p. et suiv.

<sup>2</sup> Hurmuzaki, *Suppl. I*<sup>1</sup>, p. 182, no. CCLXXVII.

Tout un chapitre se développe de cette longue querelle entre ce qu'on appelle le nationalisme hongrois, qui n'était pas encore de mise à cette époque, comme n'importe quel nationalisme, qui aurait été de beaucoup trop prématuré, entre la tendance, bien naturelle, de reconstituer le royaume de Hongrie avec sa dépendance de Transylvanie et l'intérêt permanent de la Maison d'Autriche de s'installer en cette Transylvanie, d'en faire la base d'une action politique de suzeraineté et d'annexions, qui pouvait aller beaucoup plus loin.

Le prince de Transylvanie eut l'intention de descendre jusqu'au Danube, par le territoire qui appartenait au prince de Valachie, pour accueillir l'ambassadeur. Harlay a passé de fait par la Valachie, et il dit y avoir été très bien reçu par un prince qu'il avait connu, du reste, à Constantinople. Ce prince de Valachie était, du reste un personnage très peu important pour ces recherches. Harlay est resté cinq jours chez ce prince, et il dit dans son rapport que cette Cour valaque est „bien misérable, en se ressentant du voisinage turquesque“<sup>1</sup>, et de l'état de vassalité oppressive envers le Sultan.

Mais, avant d'aller plus loins dans cette direction transylvaine et hongroise, pour voir quelle est la raison des premières relations entre la diplomatie française et ces pays, je crois qu'il faut regarder un peu du côté de la Pologne pour voir, vers cette date de 1619, ce qui en était.

Laski était mort depuis longtemps avec ses grands projets dont il n'a presque rien réalisé, ce qui ne le rend pas moins intéressant. C'est sans doute une des personnalités les plus agitées et les plus intéressantes au point de vue romantique. La dynastie des Laski finit avec lui, de sorte que cet esprit aventureux qui se transmettait d'une génération à l'autre n'existait plus.

Mais, au moment où le duc de Nevers se préparait à sa croisade — cette croisade que j'ai mentionnée dans la conférence précédente — on a pris des informations du côté de la Pologne.

On n'avait pas oublié en France les liens, si étroits, qui avaient existé entre les deux royaumes. Et, comme les Polonais

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 184. Cf. aussi *ibid.*, p. 185, no. CCLXXXII-CCLXXXIII.

étaient sur la place même dont pouvait partir une offensive, et comme le successeur de Henri de Valois, Étienne Báthory, a été un grand roi, — les Polonais reconnaissent aujourd'hui même que jamais l'ancienne Pologne n'a eu un roi de cette énergie et de ce prestige, — comme, ensuite, Zamoyski, le hetman et chancelier de Pologne, pendant de longues années, a dominé ces régions, décidant parfois du sort des princes de Moldavie et de Valachie, la Pologne était, de nouveau, tout à fait importante pour les projets d'Orient.

On s'est adressé donc, du côté français, au „duc de Zbaraz“, qui devait être sans doute un Zborowski, de la même famille que ce Samuel qui s'est distingué pendant le règne de Henri par ses actes de violence que le roi était incapable de prévenir et de réprimer.

La réponse du duc je l'ai trouvée il y a un demi-siècle ici même et je l'ai publiée dans mes „Actes et fragments“. Il recommandait d'employer les Cosaques, mais de les amener par eau, c'est-à-dire de leur faire remplir cette fonction de pirates de la croisade qui, du reste, avec ou sans la recommandation de Zborowski, a été adoptée par eux. Car il y a eu, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle et jusque vers 1630, sur les Turcs une menace permanente de leur fait : ils allaient brûler des villages sous les yeux du Sultan dans les environs même de Constantinople, ce qui n'était que revenir à des traditions très anciennes : celles des anciens Goths du III<sup>e</sup> siècle et celles des Russes l'époque byzantine, qui, partant de Kiev par le même Dniéper, en agissaient de cette façon.

Le seigneur polonais, se rappelant le désir qu'avaient eu les siens à l'époque de Henri de Valois d'annexer la Moldavie, ajoute qu'il serait tout à fait utile d'avoir, en même temps que l'action par mer des Cosaques, une domination sur la Moldavie et sur la Valachie, de même qu'on pourrait continuer l'offensive vers l'Occident, du côté de Nicopolis<sup>1</sup>.

Sur ce point, il se rappelait sans doute la croisade de 1396, et il croyait donc qu'avoir une partie du littoral danubien du côté bulgare serait une garantie de plus pour l'expédition qu'on préparait<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nos *Actes et fragments*, I, pp 48-50.

<sup>2</sup> Cf. Trandafir Djuvara, *Cent projets de partage de l'Empire Ottoman*.



Après ces rapports, on ne trouve, pendant quelque temps, presque rien du côté de la Pologne.

Pendant, dans le récit de Baret, dans cette oeuvre d'imagination, il y a aussi des renseignements vrais, pris peut-être dans l'ouvrage de Joppecourt. Il est dit qu'au château des Sept Tours, il y avait, quand s'est échappé le prince polonais, un capitaine Rigaut, Français<sup>1</sup>. Le capitaine Rigaut pouvait avoir été pris à une autre époque que celle de l'armée de la ligue chrétienne et de la bataille de Lépante. Et, en même temps, il est question, dans ce même récit romanesque, de „Martin, Parisien“, secrétaire de l'ambassadeur de France qui aurait été mêlé à cette affaire.

Il y a eu un peu plus tard, par rapport à la Pologne, quelque chose de beaucoup plus important, mais qui ne vient pas de la politique officielle française à l'époque de Richelieu, mais, surtout, d'un passé assez lointain, du souvenir durable de l'aventure d'Henri de Valois et, d'un autre côté, de la tendance, qui s'était conservée en France, de se diriger, si des circonstances favorables se présenteraient, aussi du côté de cette Pologne qu'on n'avait pas totalement oubliée.

Dès une époque assez ancienne, il y avait eu en France un vif intérêt historique et littéraire pour la Pologne. Tel ouvrage publié à Paris en 1573, donc à la date même où Henri de Valois s'établissait en Pologne, est dû à quelqu'un qui est connu aussi par une excellente traduction de l'ouvrage du chroniqueur byzantin Chalcocondyle, ouvrage dédié à un prince de la famille du duc de Nevers, Ludovic<sup>2</sup>. Cet autre ouvrage est intitulé „*Les Chroniques et Annales de Pologne, par Blaise de Vigenere, secrétaire du feu monseigneur le duc de Nyvernois*“, et s'occupe de toute l'histoire de la Pologne, qu'il résume, donnant ci et là, mais très rarement, des informations d'un caractère personnel<sup>3</sup>.

Il y a même quelque chose sur la Valachie et sur les rapports entre la Valachie et la Pologne. Dans cet ouvrage, il est question

---

<sup>1</sup> P. 117,

<sup>2</sup> *L'histoire de la decadence de l'Empire grec et établissement de celui des Turcs, comprise en dix livres par Nicolas Chalcondyle, Athenien, de la traduction de Blaise de Vigenere*, Paris 1577. — Mezeray la continua.

<sup>3</sup> Sur la Valachie, pp. 479-480. Sur la mort du roi Sigismond, après laquelle les Polonais „avoient besoin, non d'une simple et gracieuse damoiselle, mais de quelque courageux et magnanime capitaine“, p. 486.

du second mariage du roi Sigismond Auguste — celui qu'a remplacé Henri de Valois à ce moment même —, qui, après la mort de la femme aimée avec passion et à laquelle il a tant sacrifié, Barbe Radziwiłł — et il y a toute une histoire autour de ce mariage avec une sujette qui ne pouvait pas être admise d'emblée par les seigneurs polonais, jaloux de cette rivale—, avec une princesse, Catherine (d'Autriche), qui était veuve du duc François de Gonzague, „frère de Monseigneur le duc de Nivernois qui est à present“, celui même auquel est dédiée la traduction du chroniqueur byzantin. Entre l'établissement d'Henri de Valois et ce mariage d'une princesse mariée d'abord dans la famille des Gonzague, qui était devenue française, il y a sans doute quelque rapport. On n'avait pas oublié au commencement du XVII-e siècle — et maintenant nous revenons à notre époque — un passé dirigé vers la France.

Il existe heureusement pour le commencement du XVII-e siècle, un ouvrage d'auto-biographie d'un caractère particulièrement intéressant, que personne ne lit. Les livres ont leur sort : il y a de mauvais livres qu'ont lit toujours et il y a de très bons livres qui n'ont jamais été lus. Or, les biographies sont à cette époque, les ouvrages qui méritent de passer en première ligne. On connaît tous les détails des plus ou moins poètes de la Pléiade et de la post-Pléiade, alors qu'il y a des récits en prose, des mémoires qui méritent beaucoup plus d'attention et qui ont même une valeur littéraire supérieure. Tels aussi ces Mémoires de Michel de Marolles, abbé de Villeloin, parus à Paris en 1656.

Cet ouvrage débute par une longue série de renseignements sur la famille des Gonzague, sur le prétendant à la couronne byzantine, Constantin Paléologue, le basileus, celui que voulait installer à Constantinople l'archevêque de Trnovo dont j'ai parlé auparavant, ce Rhali Paléologue, et, comme Gonzague était un Paléologue et que l'archevêque prétendait en être un autre, ceci montre encore plus le rôle qu'a dû avoir dans cette tentative, impériale ce chef ecclésiastique chrétien orthodoxe de la Péninsule des Balcons. Un Paléologue de Montferrat, s'intitulant prince de Macédoine, dont la femme a été la confidente de la duchesse de Lorraine et l'éducatrice de ses enfants, vivait à Nancy un peu auparavant, et un autre y quiémandait vers la fin du XVI-e siècle

un secours<sup>1</sup>. Le Paléologue venu à Rome dont parle un traité sur la délivrance de la Grèce à la même époque, par le Jésuite Jean Dominique Traianus<sup>2</sup>, est l'aventurier Jacques Paléologue<sup>3</sup>.

L'abbé de Marolles parle de ses relations avec la famille de Gonzague, dont il était l'habitué. Il connaît tous les membres de cette dynastie, la princesse Marie notamment, dont il parle avec une sympathie toute particulière, car il en avait été une sorte de précepteur. On s'adressait souvent au „bon abbé de Marolles“, qui avait une assez jolie figure, et lui-même n'a pas oublié de faire entrer ce détail dans sa biographie.

En 1645, l'idée vint de faire de cette Marie-Louise de Gonzague une reine de Pologne. Le projet a réussi. Elle a épousé tour à tour les deux fils de Sigismond Vasa, étant d'abord la femme de Vladislas, puis celle de Jean-Casimir, qui a fini par échouer ici en France, conservant jusque très tard ces sympathies pour Ninon de Lenclos : *Hanc duo sectati fratres, Aquilonia proles*<sup>4</sup>.

Donc, en 1645, cette princesse qui pourra, ainsi que je le disais, faire ce double mariage, parce qu'il n'y avait pas d'enfant<sup>5</sup>, part avec toute une troupe de Français, plus ou moins aventuriers, qui vont s'établir en Pologne, comme leurs antécédents à l'époque d'Henri de Valois. C'est la même attitude, et il y aura les mêmes conséquences. L'abbé énumère : le maréchal de Guébriant, l'évêque d'Orange, une dame d'Aubigny, un Jésuite monseigneur Fleury, une dame de Rançay, une dame de Breuillard. On connaît par ailleurs la dame des Essarts<sup>6</sup> et la célèbre Mademoiselle d'Arquien, qui sera reine elle aussi<sup>7</sup>. Pour des négociations ultérieures arriveront d'Avaugour, Vignancourt, de

<sup>1</sup> *Annales de l'Est*, 1933. Dans Pastor, *Geschichte der Päpste*, il est question du projet de faire de François I<sup>er</sup> un empereur d'Orient, et on avait fondé en 1517 une *Fraternitas Sancte Cruciatæ*. Cf. aussi J. Martin, *Le Saint-Siège et la question d'Orient au seizième siècle*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, 1916, pp. 36-39.

<sup>2</sup> *Bessar'one*, II (1902), p. 179.

<sup>3</sup> Sur lequel voy. notre *Byzance après Byzance*, table.

<sup>4</sup> De Marolles, ouvr. cite, p. 20.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 179. „Ce qui ne doit point estre trouvé estrange, puisqu'il n'y avoit point eu d'enfans du premier lit“.

<sup>6</sup> *Lettres de Des Noyers* (voy. plus loin), p. 21, no. 7.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 201.

Lombres, Coymant, Wicquefort, d'Harcourt<sup>1</sup>. Même un poète a été invité en Pologne, et il y est allé, y restant pour chanter les louanges de la jeune reine : de Saint-Amant. Il y a en plus le secrétaire français Des Noyers, qui a laissé des lettres dont il sera question bientôt, et un peintre, Juste d'Egmont<sup>2</sup>. Un Le Laboureur fut chargé de décrire le voyage de la fiancée. On avait proposé même à Voiture de faire ce voyage. Et de Marolles ajoute, parlant de ce départ : „On eust dit que le ciel de Paris joignoit ses larmes à celles du peuple“<sup>3</sup>. On voit combien le style de l'abbé était ampoulé.

Voici donc des rapports nouveaux entre les deux pays. Les lettres du secrétaire particulier de Marie-Louise de Gonzague ont été publiées, il y a déjà longtemps, en 1859, à Berlin, sous ce titre : *Lettres de Pierre Desnoyers, secrétaire de la reine de Pologne, princesse de Mantoue et de Nevers, pour servir à l'histoire de Pologne et de Suède, de 1650 à 1659*.

Elles ne donnent pas des renseignements trop intéressants à notre point de vue. Le pauvre Des Noyers était un serviteur très fidèle, mais manquait complètement non seulement de sens politique, mais d'intelligence et de bon sens humain. Il dit parfois des choses inouïes. Il parle ainsi de poissons qui, n'ayant pas de bouche, se nourrissent par les oreilles. Il note aussi d'autres phénomènes de la même espèce. Il ajoute à cette contribution aux sciences naturelles un peu de philologie : ayant entendu dire en Pologne „moya cocagna“, il dit que c'est la désignation locale du pays de Cocagne<sup>4</sup>. Or, cela veut dire, tout simplement, ma „chère“.

Bien entendu on trouve certaines considérations sur les Polonais. Au moment où le secrétaire écrivait ces lettres, la Pologne se trouvait dans une très mauvaise situation, qui ne nous intéresse guère ici, parce que c'est de l'histoire polonaise n'ayant aucun rapport avec la France.

La France à ce moment de guerre pour la couronne soutenait

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 208, 240-241, 249, 39, 556.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 168 Sur le marfage aussi Waliszewski, *Polsko-francuzkie stozunki*, p. 185 et suiv.

<sup>4</sup> P. 440. Aussi „cocankou“.

le roi de Suède, qui attaquait Jean-Casimir <sup>1</sup>, espérant devenir souverain du pays, et il avait comme concurrent le prince de Transylvanie, Georges Rákóczy II, sur lequel je reviendrai, qui porta, lui aussi, le titre de roi de Pologne.

Seulement une intervention des Turcs et des Tatars a balayé tout le champ de bataille, réinstallant le second mari de Marie-Louise de Gonzague. J'ai trouvé aux Archives Royales de la Haye une belle lettre autographe, écrite à l'heure où il s'agissait du sort de la patrie de la reine, qui refuse une aide pécuniaire à un couvent de sa France à elle parce que, par suite de ces malheurs, les pauvres de Pologne ont plus de droits à être secourus <sup>2</sup>. Mais le secrétaire se moque de ceux qui le payaient : „Nos Polonais“, dit-il, „sont les meilleures gens du monde, car, pourvu qu'on leur donne le temps de faire des festins, ils ne pensent qu'à se réjouir“, — comme dans le pays de Cogne sur lequel il s'empresse de donner des renseignements.

Si donc on espère trouver des choses d'une importance politique dans les Lettres de Pierre Des Noyers, on s'expose à des déceptions douloureuses, mais l'ensemble est intéressant pour l'état d'esprit de ces Français transportés en Pologne, et on rencontre ci et là des renseignements nombreux sur des personnalités françaises qui se trouvaient dans ce royaume.

## II.

Maintenant il me faut arriver aux relations avec la Transylvanie.

D'abord, qu'est-ce qui s'était passé là à partir du commencement de ce XVI<sup>e</sup> siècle et quelle était la vraie situation du prince de Transylvanie ?

La raison pour laquelle Richelieu s'intéressait à la Transylvanie n'est pas difficile à deviner. C'est la guerre contre l'empereur. On employait Bernard de Saxe, disposant des troupes du roi de Suède, de l'héroïque roi de Suède, qui était mort luttant pour sa foi, et autres généraux de cette armée suédoise qui, en échange d'une pension personnelle pour les chefs et de certains subsides, consentait à travailler pour le roi de France.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>2</sup> Elle paraîtra dans le *Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine*.

On cherchait de tous côtés celui qui pouvait être un allié dans ces régions de l'Est européen. Une situation qui, du reste, ressemble assez bien à celle d'aujourd'hui, où la politique française se cherche des appuis du côté de la Petite Entente, sans négliger la Russie des Soviets, et emploie toutes les possibilités qui peuvent s'offrir, se nourrissant de réalités et s'illusionnant d'espérances, comme cela arrive dans n'importe quelle politique d'un caractère plus vaste.

Au commencement du XVI-e siècle, lorsque, comme on l'a vu, les Turcs ne pouvaient pas être vaincus par l'empire des Habsbourg, on arriva à conclure une paix tout à fait défavorable pour ce qui avait commencé en croisade. Après la conclusion de cette paix de Zsitvatorok, par suite de tout ce qui s'était passé pendant cette longue guerre entre Impériaux germaniques et Impériaux ottomans, il y a eu un grand mouvement au milieu de la nation — si nous pouvons l'appeler ainsi, mais sans lui donner un sens tout à fait contemporain, — de la nation hongroise.

On a voulu reconstituer le royaume de Hongrie, et les Turcs, beaucoup mieux placés pour jouer un pareil rôle après l'insuccès de la croisade, étaient là pour soutenir cette tentative.

Il y a eu une heure où un prince qui n'était pas transylvain, mais qui s'appuyait sur la Transylvanie, tout en ayant des visées sur la Hongrie Supérieure, qui appartenait aux Habsbourg, où cet Étienne Bocskai a voulu jouer un rôle qui ressemble à celui de Mathias Corvin, qui était resté, dans son passé du XV-e siècle, le modèle. Seulement le règne de Bocskai a été très court. Après, il y a eu des compétitions et, à la suite de ces rivalités, la Transylvanie, avec l'idéal hongrois de reconstitution du royaume, a passé à cet homme d'une certaine capacité militaire, mais surtout d'un grand prestige politique, Gabriel Bethlen. De sorte que entre 1620 et 1630, sans nous arrêter à des dates précises, la grande personnalité de ce côté était celle de Bethlen.

Seulement Bethlen ne regardait pas de sa propre initiative du côté de la France; il n'avait, lui, aucun intérêt de le faire. Et d'autant moins pouvait-il y penser, que sa politique était celle d'un prince protestant, alors que la France catholique, gouvernée par un cardinal, qui a fini cependant par soutenir les protestants contre la Maison des Habsbourg, n'en était pas encore là. Cette action, hardie et nouvelle, de Richelieu, passant par-dessus les considérations de l'Église, n'avait pas encore commencé.

Mais Bethlen désirait autre chose: il avait des visées calvinistes dans son voisinage et dans tout le monde chrétien soumis au Sultan. Et c'est à cause de cela qu'on n'est pas arrivé à des rapports sérieux avec la France, dont l'ambassadeur à Constantinople, de son côté, poursuivait l'idée de relations de commerce du côté du Danube et du côté des Carpathes qu'il aurait désiré faire tourner au projet des marchands français<sup>1</sup>.

Le programme de Bethlen était celui de créer à nouveau la Dacie, l'ancienne Dacie, c'est-à-dire avoir sous la main, en première ligne, le prince de Valachie<sup>2</sup>.

En Moldavie, il y avait alors un prince extrêmement intéressant, sur lequel je voudrais dire un mot. Parmi les personnages avec lesquels le duc de Nevers a eu des rapports, il y en a un, tout à fait curieux, qui était un Croate, peut-être d'origine valaque, mais catholique, qui s'appelait Gaspard Gratiani. Cela n'a rien d'italien, comme on pourrait le croire, car le nom vient de Gradatschaz, localité du côté de la Save. Ce personnage a été employé d'abord par les Turcs pour négocier avec l'empereur, et c'est à cause de ces négociations qui, s'ébruitant à tel moment, inquiétaient la diplomatie française, qu'il a écrit une lettre d'excuses pour montrer n'être pas contre les intérêts de la France<sup>3</sup>. Le Sultan l'a récompensé par un duché, celui de Paros et de Naxos. Au XVI-e siècle, dans la seconde moitié, un très riche Juif avait obtenu ce duché, passager, qui devait passer ensuite à un chrétien. Du reste Gratiani n'a jamais vu les îles de l'Archipel. Il a fait l'impossible pour être prince de Moldavie. Il l'a été, et y a imité Pierre Boucle d'Oreille, faisant venir des étrangers pour se former une armée. Tel Italien ou Ragusain était à la tête de sa garde, magnifiquement vêtue, et on a dans un livre assez connu la preuve que son auteur, Montalbanus lui-même, a été parmi ces militaires au service de Gaspard Gratiani<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voy. plus loin.

<sup>2</sup> Hudiță, *Recueil de documents*, p. 117, no. 66. Voy. aussi Léopold Ováry, *Bethlen Gábor diplomáciai összeköttetéseiről*, 1888 dans les *Ertekezések* du Frédéric Pestv.

<sup>3</sup> Buchon, *Nouvelles recherches*, p. 299.

<sup>4</sup> Voy. notre étude dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, 2-e série, XXI, p. 27 et suiv.

On a des renseignements nombreux sur ces projets de se soulever contre le Sultan. On voit bien que c'est la continuation des rêves du duc de Nevers, avec l'intervention du Père Joseph et la création de la „Milice Chrétienne“. Pour pouvoir se défaire de la sujétion envers le Sultan, Gaspard s'est entendu avec les Polonais. Une armée polonaise est entrée de nouveau en Moldavie. Seulement, elle n'a pas pu se maintenir, finissant par une vraie catastrophe. Gaspard Gratiani, abandonné par ses boïars, s'est retiré du côté des Carpathes, où il périt assassiné par certaines des personnes qui l'accompagnaient.

En Valachie, on trouve un prince qui devait régner aussi sur la Moldavie, un prince magnifique, élevé à Venise et ayant passé peut-être quelque temps au Mont Athos, pour son orthodoxie qui aurait été entamée sur les lagunes; un presque souverain, ayant une très belle armée, le créateur d'une Cour superbe, qui s'employa comme négociateur, à l'époque du jeune Sultan conquérant Osman II, pour les négociations entre la Pologne et l'Empire ottoman: Radu Mihnea.

Ce fils de Mihnea, l'adversaire de Pierre Boucle d'Oreille, a fini son règne ayant à sa disposition la Moldavie aussi bien que la Valachie. Son fils régnait à Bucarest en vicaire, lui-même à Jassy. Lorsqu'il est mort, on a transporté son corps, suivi par les boïars des deux pays, jusqu'à Bucarest où il est enseveli dans la magnifique église qu'il a fondée.

Comme on le voit, au point de vue de l'étendue et de la solidité du règne, Radu, le négociateur entre le Sultan et le roi de Pologne, dépassait sensiblement Gabriel Bethlen.

La Transylvanie était beaucoup plus évoluée sous certains rapports, à cause de sa situation géographique. Mais là il n'y avait ni une capitale, ni une Cour, malgré le mariage conclu par Bethlen avec Catherine de Brandebourg, qui a commencé par s'ennuyer énormément dans ce pays et qui a fini cependant par le gouverner comme régente dans le château de Făgăraș (Fogaras).

Comme il n'y avait pas de Cour, il n'y avait pas non plus de dignitaires, et, surtout, il n'y avait pas d'armée permanente, il n'y avait pas de trésor.

Tel prince de Transylvanie, Gabriel Báthory, le prédécesseur de Bethlen, a désiré exproprier les Saxons de Transylvanie, qui étaient autonomes, et s'établir dans une de leurs belles villes.



Seulement les Saxons, aussitôt qu'il était question de recevoir le prince, le faisaient, mais leur désir le plus chaleureux était qu'il puisse s'en aller le plus vite possible. Ils n'auraient donc jamais consenti à faire de leur ville libre la résidence permanente d'un maître présent.

Voici la raison pour laquelle les rapports militaires qu'on voulait établir entre la Transylvanie et la France n'ont donné quelque chose de vraiment sérieux. On s'adressait au prince, mais il n'y avait pas, comme ailleurs, toute une classe politique partageant les opinions de ce prince et se portant garante de la continuation de sa politique.

De l'autre côté des Carpathes, il en était autrement, parce que, là, les princes continuaient les empereurs de Byzance et la plupart d'entre ces princes n'avaient pas vécu dans un petit château de Transylvanie où l'horizon était très borné. Ils avaient passé une grande partie de leur vie à Constantinople, qui était une des plus grandes capitales du monde. Ils avaient épousé telles femmes de Péra, avec ce qu'il y avait là de libre vie occidentale. Ils avaient vu le Sultan dans toute sa pompe, un monarque qui gouverne, et, venant à Bucarest ou à Jassy, ils ne faisaient qu'imiter le Sultan, dont ils étaient comme la contrefaçon.

On a vu qu'au XVI-e siècle les visiteurs français étaient reçus à leur Cour : il y avait là un ordre monarchique. Ils y trouvaient une garde princière, des atours d'allure royale et tout ce qu'il fallait pour continuer la pompe, fût-ce même la pompe vaine, de Byzance.

Seulement, toutes ces choses-là, nous les savons aujourd'hui, ou, même, il y a des personnes qui le savent un peu mieux et des personnes qui le savent un peu moins. Mais, alors, on les ignorait totalement à Paris et on ne les savait même pas à l'ambassade de France à Constantinople.

Du reste, après le passage, dès 1606, à la mission de Salaignac<sup>1</sup>, cette ambassade s'employait à ce moment à servir uniquement la propagande catholique. C'est-à-dire que l'ambassadeur de France était beaucoup moins à la disposition du roi pour

---

<sup>1</sup> Hurmuzaki, *Suppl.* I<sup>1</sup>, p. 120 et suiv.

sa politique qu'à celle de la Cour de Rome et des cardinaux. De sorte que le successeur de Harlay, devant rester longtemps à Constantinople, Césy avait des correspondants parmi les cardinaux, le cardinal Ingoli et autres directeurs de la politique pontificale.

Ici, à la Bibliothèque Nationale, il y a, à ce sujet, toute une série de lettres d'ambassadeurs de France qui, du reste, représentant la politique du Saint-Siège, n'écrivent pas en français, mais en italien.

On y découvre des rapports avec le prince de Valachie, avec le bon patriarche, ancien soldat de Michel-le-Brave, qui s'appelait Mathieu et des rapports avec des boïars de Moldavie <sup>1</sup>.

Césy savait bien ce que c'était qu'un Jésuite, mais il savait beaucoup moins ce qu'était un prince de Transylvanie, de Moldavie ou de Valachie <sup>2</sup>. Il ne trouvait personne qui le puisse renseigner, alors qu'en Pologne il y avait comme agents du roi des aventuriers diplomatiques tels que Budé, Croissy, Roger Akakia, qui, bien entendu, n'était pas d'origine française <sup>3</sup>, ou Vignancourt <sup>4</sup> et tel autre agent qui résidait auprès du roi de Suède et se mêlait des affaires de Pologne, Charles d'Avaugour, ou un Dubois <sup>5</sup>. Pour les Transylvains magyars l'information manquait complètement.

On peut suivre les détails d'une longue et vaine action diplomatique de la France en Transylvanie par un livre, paru il y a quelques années, qui est dû à un Roumain ayant fait des études à Paris, où il a passé son doctorat, travail où il y a sans doute

---

<sup>1</sup> Nos *Actes et fragments*, I, p. 64 et suiv. On trouve, en 1638, les efforts faits par Césy pour soutenir, en Moldavie, un „seigneur Alexandre“, „homme incognu et pauvre“; Hurmuzaki, Suppl. I<sup>1</sup>, p. 238, no. CCCXLIX. Cf. aussi A. Loppé, *Journal et correspondance de Gédoyne, „Le Turc“, consul de France à Alep, 1623-1625*, Paris 1909, p. xv et suiv. (aussi sur son prédécesseur, Salignac).

<sup>2</sup> Cependant on en savait assez pour se moquer de telles propositions faites par Rákóczy (Hudiță, *Recueil de documents*, pp. 66-67).

<sup>3</sup> Voy. aussi les Lettres de Des Noyers, pp. 55, 56.

<sup>4</sup> Voy., sur ce moine, à Constantinople en 1639, Hurmuzaki, Suppl. I<sup>1</sup>, p. 240 et suiv.

<sup>5</sup> Sur les négociations de Georges Rákóczy I<sup>er</sup> avec d'Avaugour et Dubois voy. Alexandre Szilágyi, *Georg Rákóczy I. und die Diplomatie*, dans les *Literarische Berichte aus Ungarn*, II (1878), p. 402 et suiv.

beaucoup de matériaux, mais, il faut bien le dire, manque la conception même du sujet.

D'une façon générale, il y a beaucoup de personnes qui ne connaissent guère l'histoire générale, pas même l'histoire du pays dont elles s'occupent, mais qui, étant jeunes et ayant du temps à leur disposition, fouillent dans les archives, dans les bibliothèques et arrivent à donner des thèses étendues, dans lesquelles il y a des informations qu'on peut employer, mais celui qui, après avoir publié son livre, a le moins le sens intime et essentiel du sujet, c'est l'auteur.

Le livre de M. Hudita, dont le nom s'écrit réellement Hudiță et se lit Houditza, est plein de renseignements sur ces négociations, mais, si on ne sait pas ce qu'était la Transylvanie à cette époque, on peut se dire: comment était-ce possible que des négociations si bien menées n'aient eu aucun résultat ?

En 1626, après ce Thomas Fornetti qui s'occupa du „négoce de plomb, d'airain, de cire et autres marchandises qui y abondent, pour les faire aller par le Danube dans la Mer Noire et d'ici pour les porter en France”<sup>1</sup> — on aurait pu en faire porter aussi dans l'Océan Atlantique et contribuer de cette façon au développement des colonies anglaises de l'Amérique Septentrionale !, il y a certaines propositions qui viennent de Bethlen lui-même. Il aurait désiré des rapports qu'il n'aurait pas été capable, du reste, de préciser, bien qu'il eût fait parler aux ambassadeurs de sa foi à Constantinople, et même au bailli de Venise, de sa disposition à fournir 35-40.000 soldats<sup>2</sup>. En 1644, Budé est envoyé en Transylvanie. Peu de temps se passe, et on en arrive, après des offres en 1637, à la conclusion du traité de 1645, précédé par un autre de 1643, qui n'a pas été ratifié<sup>3</sup>.

A ce moment la Transylvanie n'appartenait plus à Bethlen, mais à son successeur, Georges Rákóczy I-er, qui n'était pas un Transylvain, appartenant à la noblesse des „comtés extérieurs“, à l'Ouest de la province, mais dont le règne s'appuyait sur cette pro-

<sup>1</sup> Hudita, *Recueil de documents*, p. 37 et suiv., no. 27.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>3</sup> Cf. Hudita, ouvr. cité, pp. 41, 109 et suiv. ; *Recueil de documents*, à cette date. Envoi de Bisterfeld, conseiller de Rákóczy, en France ; *ibid.*, p. 43 et suiv. Cf. la thèse du même, pp. 43 et suiv., 68 et suiv. (aussi projet d'un Flantot, envoi d'un Croissy-Fouquet).

vince même. Il aurait désiré, bien entendu, être roi de Hongrie, comme tous ses prédécesseurs ; seulement, pour cela, il fallait vaincre l'empereur et cela d'une certaine façon, pour que ce royaume de Hongrie puisse être reconstitué.

Il y a des personnes qui s'imaginent qu'il y avait un sentiment national très fort réunissant la Transylvanie et la Hongrie impériale. Il faut avouer que ces personnes se trompent. Il y a même dans les matériaux publiés par M. Hudita un passage où il est dit qu'il ne peut pas y avoir d'antagonisme plus prononcé que celui qui existait entre Transylvains et Hongrois. Et c'est bien explicable, parce que les uns étaient des calvinistes, qui employaient tous leurs efforts pour leur propagande confessionnelle, qui avaient donc des rapports avec l'ambassadeur de Hollande auprès de la Porte, avec la Suède, avec n'importe qui était de leur religion, et, de l'autre côté, il y avait des Hongrois catholiques. Et il faut se rendre compte que cette différence religieuse était, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, une chose infiniment plus importante que ce qu'on appelle le sentiment national.

Nous avons un sentiment national parce que nous avons des États nationaux, parce que nous avons des civilisations nationales, parce que nos civilisations s'appuient sur une connaissance de l'histoire, sur le développement de la langue, sur un enseignement qui est basé sur l'idée nationale. Mais chercher ceci au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, est quelque chose de tout à fait vain, et même de risible. Chacun, chaque classe, chaque catégorie religieuse, courait alors après ses propres intérêts. Il y avait, certainement, un instinct national, mais cet instinct ne florissait pas à cette époque, attendant une époque beaucoup plus propice.

Rákóczy employait la France comme les autres, mais il pensait à ses propres intérêts. Il demandait qu'on lui paie une armée importante, qu'on lui accorde des conditions favorables s'il lui arriverait d'être vaincu. Aussitôt le traité ratifié, il envoyait cependant d'autres ambassadeurs du côté de l'empereur et signait la paix avec ce dernier<sup>1</sup>. De sorte qu'au moment où la France croyait avoir gagné quelque chose, elle se trouvait non pas

<sup>1</sup> Hudita, *Recueil de documents*, p. 12.

devant l'ennemi acharné de l'empereur, mais devant celui qui venait de conclure avec le même souverain. On avait raison de parler, plus tard, de la „nation inconstante, sans discipline et aisée à mettre en fuite“<sup>1</sup>.

Ainsi, lorsque Rákóczy, qui était beaucoup plus fier d'avoir à sa disposition Mathieu, prince de Valachie, d'entretenir des rapports de suzerain à vassal avec le prince de Moldavie, Basile, lequel rêvait de Byzance— et c'est pourquoi il avait pris ce nom de Basile —, attendant une flotte vénitienne et une armée polonaise pour l'installer comme „basileus“ à Constantinople, au moment donc où il poursuivait des intérêts qui étaient bien les siens, étant naturels, imposés par la géographie de ces pays, la même nécessité géographique qu'au XVI-e siècle s'impose, avec une prédominance de la Transylvanie deux siècles et demie avant la domination de la Moldavie et de la Valachie, réunies dans une seule Roumanie, qui finira ainsi par imposer à son profit cette solidarité carpathique, indispensable.

Seulement, après la mort, en 1648, de Georges Rákóczy I-er, son fils, portant le même nom, a voulu être roi de Pologne.

Ici, il y avait une autre exigence de la géographie. Nous l'avons constatée à l'époque de Louis-le-Grand, au XIV-e siècle, puis à celle de Vladislas, roi de Hongrie et de Pologne, au XV-e, enfin au XVI-e siècle, avec les projets français qui tendaient à réunir ces régions pour en faire un bloc contre les Habsbourg et avec l'installation à Varsovie du prince transylvain Étienne Báthory. A cette époque, de nouveau nous la constatons dans ce problème, subitement ouvert, de l'avenir de la Pologne.

Sur les traces de Báthory, Rákóczy II, pourtant un calviniste, a fait entrer donc son armée dans le royaume voisin. Elle a gagné quelques succès, mais a fini cernée par les Tatars. Elle a été donc prise en bloc. C'est ce qui a déterminé le Sultan à punir ce vassal si agité. Une armée turque est entrée en Transylvanie, après avoir balayé les alliés de Rákóczy, les princes de Moldavie et de Valachie, et le „roi de Pologne“ est mort en combattant, sur le champ de bataille.

Mais sous le second Rákóczy, il ne pouvait plus y avoir la

---

<sup>1</sup> *Ibid*, en 1663.

moindre illusion que la France pourrait se gagner un allié digne d'être considéré, dans ces régions.

Roumains et Transylvains magyars sont restés ensevelis sous les décombres de cette grande illusion polonaise. Le secrétaire de Marie-Louise de Gonzague parle de „Serviens“ dont la langue contient des éléments d'italien et d'espagnol. Or ce ne sont que les Roumains de Transylvanie qui faisaient partie de l'armée de Rákóczy ou des contingents qu'avait donnés le prince de Moldavie ou de Valachie.

Dans ces conditions s'ouvre la politique de Louis XIV à l'égard de l'Est européen<sup>1</sup>. Il fallait bien connaître cette préface pour ne pas admettre trop facilement certaines illusions magnifiques que l'historiographie de Cour a créées autour d'une certaine partie de la politique du grand roi.



---

<sup>1</sup> Dès le 12 mars 1643 le patriarche de Constantinople, Parthénus, conseillé sans doute par les Jésuites, s'adresse à lui, indiquant discrètement, pour, excuser de ne lui avoir pas encore écrit, la tyrannie turque à laquelle il était soumis (*Bessarione*, II (1902), p. 15).

## V.

### État des rapports avec l'Europe orientale et sud-orientale à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

---

S'il m'a été plutôt facile de montrer l'attitude qu'ont eu la société française et l'État français à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, au moment où se posait la question de la candidature au trône de Pologne, c'est parce que j'avais à ma disposition des matériaux très précieux, qui ont été rassemblés depuis longtemps par Charrière dans ses „Négociations de la France dans le Levant“, où on trouve tout ce qui est nécessaire non seulement pour établir les grandes lignes, mais pour fixer aussi les petits détails de cette action diplomatique qui est arrivée à donner à la Pologne pour quelques mois un roi français.

Malheureusement, pour l'époque de Louis XIV, il n'en est pas de même. Un livre comme celui de Charrière demanderait de longues recherches. Il serait extrêmement utile sans doute, mais jusqu'ici il ne s'est trouvé personne pour essayer un pareil travail.

Des documents sur cette époque ont été présentés dans deux seules collections, dont une très bien faite, par quelqu'un qui est connu par des ouvrages en français frisant un peu l'histoire romancée. Il s'agit du recueil de Waliszewski. Il n'a pas publié seulement son livre sur la reine de Pologne, femme de Jean Sobieski, la Maryszienka, mais aussi tout un volume en polonais<sup>1</sup>, sans résumé français, avec des documents à la fin, sur les relations diplomatiques entre la France et la Pologne pendant une partie au moins de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Là il y a quelques centaines de pièces données in extenso ou en résumé. D'autres se trouvent dans un très pauvre livre, une thèse de doctorat de Leipzig qui a été présentée à mon ancien maître,

---

<sup>1</sup> *Polsko-francuskie stosunki w XVII wieku, 1644-1677*, 1889. Cf., du même, *Marysienka, Marie de la Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski, 1641-1716*, Paris 1898.

un si grand historien, Lamprecht, et à son collègue Salomon, qui l'ont acceptée<sup>1</sup>.

Malgré les efforts qu'a faits l'auteur de rassembler des matériaux ici même à Paris, où il a passé quelques semaines, peut-être quelques mois, mais, avec son âge, avec son manque d'expérience des choses politiques et son défaut complet de talent littéraire, il n'est arrivé qu'à donner une centaine de pages presque entièrement illisibles et accompagnées de documents qui ne sont pas même rangés dans un ordre chronologique.

De sorte qu'on s' imagine facilement les difficultés que rencontre celui qui veut fixer pour l'époque de Louis XIV les rapports entre la société française ou l'État français et les problèmes qui se posent en ce moment dans le Sud-Est de l'Europe.

Cependant, j'essaierai de donner au moins des lignes générales, qui me paraissent se dessiner sans trop de difficulté.

Et, pour cela, je pourrai être aidé aussi par de très anciennes recherches, celles dont le résultat a été exposé, mais pour un autre but, dans mon Histoire de l'Empire ottoman<sup>2</sup>. Il y a donc, pour la guerre contre les Turcs, qui a comme moment principal la bataille de Saint-Gothard, et pour la croisade en général un certain nombre de renseignements qu'il ne m'a pas fallu chercher maintenant, parce qu'ils étaient déjà rassemblés, critiqués et présentés dans cet ouvrage antérieur.

Mais, à côté de ce que j'ai déjà dit dans cette Histoire, beaucoup d'autres choses se présentent pour la première fois à mon esprit et je crois pouvoir en tirer des résultats qui seront nouveaux.

Dès le commencement je dirai qu'il est bien difficile de trouver un fil conducteur pour cette politique, parce que plus d'une fois on est revenu en arrière. Des actions qui ont été très mal commencées ont été aussitôt condamnées par le roi. Parfois la société française avait commencé dans telle direction et elle aurait dû être soutenue, mais, alors, de la part du Gouvernement royal, venait l'ordre de s'arrêter.

Ainsi, lorsque de très grands seigneurs français de la seconde

<sup>1</sup> Kurt Koehler, *Die orientalische Politik Ludwigs XIV. ; ihr Verhältnis zu dem Türkenkrieg von 1683, mit einem einleitenden Kapitel über die französisch-türkischen Beziehungen von Franz I. bis zum Tode Mazareins*, Leipzig 1907.

<sup>2</sup> *Geschichte des osmanischen Reiches*, IV.



moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, un Conti, un Roche-sur-Yonne et Turenne, voulaient aller en Pologne, intervenir en Hongrie, faire la guerre aux Turcs, — et parmi eux le prince de Conti a eu plus tard un rôle dans les problèmes touchant le trône de Pologne —, l'ordre de Louis XIV arrivait, péremptoire. Il ne permettait aucune expédition. Il défendait même — déjà les sanctions! — d'envoyer de l'argent à ceux qui iraient de ce côté-là. De sorte que, si ces princes trouvent des revenus en Pologne, ils leur est loisible de s'en nourrir, mais de France rien ne leur arrivera <sup>1</sup>.

Plus d'une fois, le roi s'est trouvé d'un côté et la société française de l'autre.

## I.

Je commencerai par montrer combien cette société française, vers la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et vers la fin de ce siècle, était disposée à commencer une nouvelle croisade.

Cette nouvelle croisade aurait été une entreprise laïque plutôt qu'une guerre sainte prêchée par le Saint-Siège, soutenue par les cardinaux, surveillée par les agents de la diplomatie pontificale. Il y a une très grande différence entre ce qu'on a fait en France à partir de 1660 et ce qui s'est passé à l'époque du duc de Nevers : entre 1624, lorsque les efforts du duc cessent, et le mouvement qu'on pourrait placer après 1650, et plutôt vers 1660.

Lorsque des expéditions en Orient sont organisées, en partie elles réussissent. Elles mènent parfois à une bataille, se soldent par des succès, des catastrophes aussi, mais ce sont des choses qui ont existé, tandis que l'idéal du duc de Nevers est toujours resté dans le domaine de l'abstraction.

Vers 1650, il y a donc deux projets de croisade qui n'ont pas eu de suite : celui dû à un certain Chaumont de la Borde, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale et je l'ai signalé depuis longtemps dans mes *Actes et fragments* <sup>2</sup>, puis celui de Dubois d'Avaugourt, qui comptait sur l'occupation de la Transylvanie, devant amener le concours des princes de Moldavie et de Valachie, projet donc assez réalisable, en tout cas beaucoup plus réalisable que celui du duc de Nevers, qui s'imaginait en

<sup>1</sup> Mémoires de Sourches, I, pp. 61-63, 67, 81, 96-97, 287.

<sup>2</sup> I, pp. 81-82.

finir en deux ans avec l'Empire ottoman et s'installer comme empereur à Byzance<sup>1</sup>.

Mais, aussitôt après cette tentative, il y a eu la grande campagne des Impériaux contre les Turcs, qui a mené à la bataille de Saint-Gothard et à la conclusion de la paix de Vasvár, paix qu'on n'attendait guère et qui a été tout à l'avantage des Turcs, bien qu'ils eussent été battus. Et cette paix a été favorable aux Turcs pour plusieurs raisons, dont l'une était la préparation de beaucoup supérieure de l'armée turque, appartenant à un État qui avait un seul intérêt, tandis que l'armée chrétienne était bâclée d'une façon très pressée: on ne savait pas qui commandait; il n'y avait ni méthode, ni but bien fixé.

De sorte que, parmi toutes les tentatives de croisade qu'il y a eu au XVI-e et au XVII-e siècles, la plus malheureuse, à cause de ce manque d'organisation, à cause de la présence de plusieurs éléments qui ne furent jamais harmonisés, a été celle de Saint-Gothard.

Dans cette armée, il y a eu des Français qui ont combattu et dont le zèle a contribué essentiellement à faire gagner la victoire.

On connaît des noms, parmi ces 2.600 guerriers de France. Il y avait à leur tête La Feuillade, „M. le duc de Rhannés, connu dans les royaumes étrangers sous le nom du brave et généreux comte de la Fueillade“<sup>2</sup>, qui a gagné une certaine expérience dans ce domaine et qu'on retrouvera aussitôt après dans la tentative d'aider les Vénitiens dans l'île de Crète, et Beauvisé.

Seulement le roi n'avait pas voulu cette intervention des gentilhommes français. Dès le commencement il a été contre une action qui ne cadrerait pas avec sa politique générale.

Il faut tenir compte qu'à cette époque, en 1660, Louis XIV était encore occupé à trouver des frontières orientales à la France, qu'il était question de l'héritage espagnol, de la Flandre, de la Franché-Comté, puis de l'expédition de Hollande. Il n'y avait pas encore, du côté de ceux dont le roi froissait les intérêts, ce mouvement de résistance qui a mené plus tard à la formation de la ligue d'Augsbourg, au conflit avec les princes de l'Empire et avec l'empereur.

De sorte que, pour Louis XIV, aucun besoin de concours ne

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Savinien, *Histoire curieuse du siege de Candie*, II, p. 9.

se dessinait du côté de l'Orient. Et puis, là, parmi les chrétiens, il ne pouvait trouver aucun appui pour une action contre les Turcs. Cet appui ne pouvait se trouver, ni en Transylvanie, ni en Pologne.

En ce qui concerne la Transylvanie, après la mort du prince Georges Rákóczy II sur le champ de bataille, il y a eu une longue dispute pour ce pauvre trône de Transylvanie. Les Impériaux sont intervenus et s'est ouverte la campagne de Montecucoli, avec la tentative d'installer sur le trône transylvain le meilleur général du pays à cette époque, qui avait été le commandant des troupes envoyées en Pologne par Rákóczy, Jean Kemény. Celui-ci n'a pas pu rester. Plus tard on trouve la longue dispute pour le trône transylvain, dans laquelle s'est mêlé un candidat des Turcs, d'origine roumaine, mais complètement magyarisé, Acacius Barcsai, cette rivalité qui a fini par l'élection d'un noble très pauvre, obscur, n'ayant pas de grandes ambitions, forcé cependant parfois par son entourage à se mêler de ce grand problème hongrois, de la réfection de la Hongrie, pour laquelle il fallait son concours. Il s'appelait Michel Apaffy, „personne“, dit un contemporain, „qui a peu de genie, qui n'agit pas par luy-mesme“<sup>1</sup>.

Il avait un fils portant le même nom, mais avec les deux Apaffy a fini l'existence autonome de la Transylvanie. Les Impériaux, comme on le verra dans la suite, vainqueurs en Hongrie, forceront la classe dominante en Transylvanie à se mettre sous l'autorité de l'empereur.

Alors fut conclue la convention signée par le duc de Lorraine au service de l'empereur<sup>2</sup>, et cette convention signée par un prince français a installé le régime impérial des Habsbourg en Transylvanie.

Ceci ne signifie pas qu'il n'y eût eu plusieurs interventions françaises dans ce pays : des ambassades, des rapports avec certains des conseillers de ce prince pauvre, humble et manquant complètement de courage<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I<sup>1</sup>, p. 223, no. CCLVII.

<sup>2</sup> Il avait été le concurrent de Jean Sobieski au trône de Pologne ; comte J. Hamel de Breuil, *Sobieski et sa politique de 1614 à 1683*, extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*, 1894, p. 70.

<sup>3</sup> En 1676 un Casimir Gira, Polonais, en Transylvanie ; nos *Actes et Fragments*, I, p. 87, no. 1. Mission de Duvernay, de Vitry en Hongrie, plus tard ; Jean de Hamel, loc. cit., p. 95. Voy. plus loin.

Mais cette Transylvanie ne pouvait pas servir plus qu'auparavant de base pour une action de la part de la royauté française.

En ce qui concerne la Pologne, nous nous sommes arrêtés au moment où le royaume était envahi par plusieurs armées, celles des princes qui auraient désiré être rois de Pologne, mais qui commençaient par détruire l'armée polonaise, par anéantir le prestige qu'avait cet État, ce qui a dû soulever le mécontentement général.

C'est ce qui, avec l'intervention des Turcs, a sauvé la royauté polonaise.

Mais pendant des années se succèdent : la campagne des Suédois, la campagne des Transylvains, d'autres aussi, comme celle du Grand-Duc de Moscou, qui n'attendait que l'occasion pour se présenter comme participant dans ce partage de la Pologne dont il a été question à cette moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et dont le royaume est sorti dans des conditions de ruine, d'humiliation, de discorde, qui ne permettaient aucune possibilité d'entente avec lui en vue d'une croisade, qui, du reste, comme je viens de le dire, était indifférente pour Louis XIV. Elle n'avait rien à faire, pour le moment, avec les projets que le roi de France avait formés et qu'il entendait poursuivre jusqu'au bout, pour le vrai intérêt de son royaume<sup>1</sup>.

On a fini par élire en Pologne un des plus pauvres et des moins capables parmi les gentilhommes du royaume et qui, en plus, malade, devait agoniser pendant quelques années : il s'agit de Michel Wisznowiecki, qui, du reste, n'était pas même un Polonais de pur sang, puisque son père, qui s'appelait Jérémie, était le petits-fils de Jérémie Movilă, prince de Moldavie. Cette espèce de bâtard entre deux races, n'ayant ni argent, ni possessions, ni qualités personnelles, ni soutien de la part de la noblesse polonaise, n'a fait que végéter sur le trône.

Heureusement, à ce moment, il y avait une personnalité de tout premier ordre qui a remplacé le souverain nominal, devenant pendant quelque temps le chef non couronné de la Pologne pour arriver plus tard à être le roi couronné de ce royaume.

---

<sup>1</sup> En 1651 des Français dans l'armée polonaise ; nos *Actes et fragments*, I, p. 206, no. 3.

Lorsque Jean Sobieski n'était que hetman, c'est-à-dire commandant général des armées du royaume, sa situation était de beaucoup meilleure et son action plus sûre qu'au moment où, devenant roi de Pologne, il devait se plier devant la volonté de ses conseillers et aussi aux caprices de sa femme, cette Française, Marie d'Arquien.

Ainsi, lorsque Louis intervint pour demander, plus tard, le concours de Sobieski, il dut recevoir cette réponse, qui est de 1682 : qu'„il est de son intérêt de ménager tous les princes chrétiens, mais de ne rien faire dont la Cour de Vienne puisse se plaindre“<sup>1</sup>.

C'est-à-dire que avec les Turcs, qui avaient été vaincus à la bataille de Hotin, où avait été sauvé le royaume, il venait de conclure, avec le concours de la diplomatie française, d'un agent comme Sauvans<sup>2</sup>, la paix, — en attendant l'expédition de Vienne, cette expédition qui formera sa gloire la plus grande et la plus pure. Mais Louis XIV ne désirait pas le faire combattre contre les Turcs, dont lui-même était par tradition l'ami, en attendant certaines actions dont nous pourrons bientôt juger l'opportunité ; il désirait tourner les armées polonaises contre l'empereur.

On a essayé de passer à Sobieski un peu d'argent : cette royauté polonaise, qui n'avait pas de revenus<sup>3</sup>, paraissait devoir être très sensible à cet essai de corruption, mais la réponse faite par le roi de Pologne est non seulement très claire, mais très digne : „L'intérêt de l'argent ne le toucheroit jamais assez pour l'obliger à rien faire contre ce qu'il croyoit se devoir à luy-mesme“<sup>4</sup>.

C'est une réponse vraiment romaine de la part de celui qui avait une si grande réputation dans toute l'Europe, qu'il y avait

---

<sup>1</sup> Waliszewski, ouvr. cité, p. 101.

<sup>2</sup> Nos *Actes et fragments*, I, p. 83. Rien dans le livre de M. C.-G. Picavet, *La diplomatie française au temps de Louis XIV, 1661-1715*, Paris 1930.

<sup>3</sup> „Il n'a“, dit un rapport contemporain, „dans sa chambre que huit ou dix petits garçons cosaques, valaques ou tartares“ ; J. du Hamel, loc. cit., p. 22. Sur le vêtement et l'armement „à la valache“, Charrière, ouvr. cité, III, p. 467, note. Cf. *Relation historique de la Pologne... par le sieur de Hauteville*, Paris 1686.

<sup>4</sup> Waliszewski, p. 111. Sur l'astrologue de la Cour, Bouillard, *ibid.*, p. 271, no. 158.

des personnes qui parlaient de France, jusqu'au fils même de Louvois, le marquis de Souvray, pour apprendre l'art militaire en Pologne auprès de Jean Sobieski. Dans les mémoires qui ont été si peu employés de de Sourches<sup>1</sup>, dans lesquels il y a parfois des choses étonnantes de vérité et d'intérêt, il est dit qu'il prenait ce chemin de Pologne pour s'initier à une tactique de la guerre qui était tout à fait nouvelle et que l'Occident ne connaissait pas encore.

Mais, en même temps, à côté de cette réponse que je viens de citer, on voit aussi ceci : que Louis XIV aurait fait beaucoup mieux de s'intéresser aux intérêts de la Maison d'Arquien et surtout au père de la reine. Si on avait satisfait le père de la reine, tout aurait pu aller. Mais, autant que Monsieur d'Arquien n'était pas satisfait de sa situation, Sobieski ne poursuivit pas des négociations qui n'auraient pas été au gré de sa femme<sup>2</sup>.

Du reste, on croyait pouvoir installer quelque Français sur ce trône jadis occupé par Henri III. Ainsi pour Béthune<sup>3</sup> et pour Saint-Pol, çui combattrà à Candie. *L'Histoire du marquis de Saint-André* a ce curieux passage : „Un an après que Visznovieski eut été élu roy de Pologne, quelques mécontents formèrent un parti contre lui. Ils vouloient s'assembler pour proceder à une nouvelle election. et ils avoient resolu de nommer Monsieur le comte de Saint Pol. Monsieur le Prince, qui, sur les promesses de ses partisans, comptoit la chose déjà faite, pria le marquis de Saint André d'accompagner son neveu en Pologne et l'assura qu'il y seroit Grand Marechal“. Or il s'était engagé avec Venise.

<sup>1</sup> I, p. 6.

<sup>2</sup> Mission de Toussaint de Forbin-Janson, évêque de Digne, puis de Marseille et de Beauvais, en 1671; nos *Actes et fragments*, I, p. 83. Cf. C. Douain, *Toussaint de Forbin et l'élection de Jean Sobieski*, dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1910; comte de Forbin, *Première mission de Toussaint de Forbin en Pologne (1674-1677)*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, XXV (1.11), p. 532 et suiv., *La seconde mission de Toussaint de Forbin*, *ibid.*, XXVII (1913), p. 238 et suiv. Voy. sur la mission de Béthune, en 1676, J. du Hamel, loc. cit., p. 5 et suiv. Il aurait voulu être roi (*ibid.*, pp. 29-30) ! En 1677 dom Louis-Marie Didon, établi à Jassy, correspondait avec l'évêque de Marseille; nos *Actes et fragments*, I, pp. 87-88.

<sup>3</sup> Voy. plus haut.

Le prince intervient, mais le roi regagna des adhérents et St. Pol mourut sur le Rhin<sup>1</sup>.

Lorsqu'on connaît cette situation, on se rend compte que Louis XIV — et ici il avait raison — ne pouvait rien entreprendre de ce côté. Ç'aurait été provoquer les Turcs, perdre cet appui qu'il avait contre les Impériaux, et on verra bientôt combien était important cet appui à ce moment même, et ç'aurait été provoquer une guerre dont il n'avait que faire.

Le roi de France a pensé cependant, lui aussi, à un établissement du côté de l'Afrique du Nord. Il déclara vouloir „quelque poste considérable en Afrique pour faciliter le commerce, ce qui sera également avantageux aux subjects des deux Empires<sup>2</sup>“.

Ensuite d'Estrées sera envoyé à Tripolis et il faudra, pour que les Barbaresques puissent payer les dédommagements exigés, que les Juifs vendent les lampes des synagogues et les bracelets et colliers de leurs femmes<sup>3</sup>. Et il est tout aussi vrai que sous lui il y a eu même une action militaire contre les Turcs, seulement ce n'était pas autant une action ordonnée par le roi : elle venait de l'initiative de Duquesne.

A ce moment, la Méditerranée était envahie par les vaisseaux des pirates, et Duquesne prit l'initiative d'aller les chasser. C'était le moment où, après le départ de Nointel<sup>4</sup>, l'ambassadeur de France, de Guilleragues, n'était pas reconnu, pour avoir refusé de faire saluer à son arrivée le Sérail, d'accepter des perquisitions sur son vaisseau et d'admettre qu'on ne lui fasse pas les honneurs du sofa. Il est allé jusque dans l'île de Chio où il a trouvé les vaisseaux du kapoudan, de l'amiral turc, qui lui a intimé l'ordre de ne pas entrer dans le port. La réponse a été : je poursuis des pirates et je m'en vais les chercher où ils sont. Et, comme on voulait savoir si cela signifiait qu'il irait jusqu'au château de l'île de Chio, il assura que, si les pirates y logent, il faut bien qu'il aille les y trouver.

Il y a eu, naturellement, après les 8.000 boulets lancés contre la vieille pierre génoise de la forteresse turque, quelque peu de

<sup>1</sup> Pp. 385-387.

<sup>2</sup> Hudiță, thèse citée, p. 207.

<sup>3</sup> De Sourches, ouvr. cité, pp. 247 et suiv., 295 et suiv.

<sup>4</sup> Voy. Albert Vandal, *L'odyssée d'un ambassadeur. Les voyages du marquis de Nointel (1670-1680)*, Paris 1900.

discussion et, comme les Turcs entendaient dès ce moment ce langage-là, Duquesne a pu finir sa campagne<sup>1</sup>.

Seulement c'était là une action personnelle de Duquesne. Le rêve africain n'a jamais eu d'importance, et, au contraire, Louis XIV a entretenu des rapports d'amitié avec les Barbaresques. Il lui est même arrivé une fois de recevoir une ambassade de la part de ces pirates, qui lui ont fait un discours que de Sourches juge être peu poli. Voici en effet le résumé des paroles prononcées par leur envoyé en présentant au roi douze chevaux de Barbarie: „Comme les fourmis firent présent à Salomon d'une cuisse de grenouille, de même nous autres nous venons faire à Votre Majesté le petit présent qu'elle voit<sup>2</sup>“.

Ce n'était pas, sans doute, d'après les règles de la diplomatie, ni le genre de discours qu'on faisait à cette époque à Versailles ou à Paris.

Donc, le roi de France s'est borné à laisser partir dans cette campagne du Saint-Gothard un certain nombre de nobles français qui ont contribué, comme je le disais, à la victoire.

Seulement, aussitôt, il s'est empressé de donner des explications à Constantinople, comme, du reste, à l'époque où Henri de Valois voulait avoir Alger et on disait devant le Grand Vizir qu'il ne s'agissait pas de conquérir pour la France cette ville, mais seulement de défendre Alger contre les Espagnols.

Et c'est un peu aussi l'explication qui a été donnée pour la campagne de Bonaparte en Égypte. Il y avait en ce moment à Paris un ambassadeur, un pauvre homme qui n'en savait rien, bien que plus tard il fût arrivé à en apprendre quelque chose.

---

<sup>1</sup> Cf. le récit qu'en donne l'ambassadeur d'Angleterre, dans Abbott, *Under the Turks*, pp. 286-287, 335, 340-342. — Il y avait alors „beaucoup de renégats français dans de hautes places auprès du Vizir“ (*ibid.*, p. 286). L'un d'eux, de Poitrincourt, Picard, devint Ali Kadi-Zadeh, bey d'Aladché-Hissar, puis de Nicopolis et de Silistrie, ensuite de Bude; ayant épousé la fille du Grand Vizir Mourad, il passa à Bagdad; destitué par le nouveau Vizir Nassouf, qui l'envoya à Viza, il redevint après l'exécution de celui-ci beglerbeg de Bude, où il mourut, âgé de cinquante-cinq ans. Sa mère continuait à lui écrire comme à un chrétien: „A. M. de Pointricourt, mon fils, étant en Turquie“; A. Boppe, *Journal et correspondance de Gêdoyn „Le Turc“*, p. 137 et suiv.

<sup>2</sup> De Sourches, loc. cité, p. 57,



Lorsqu'il a donc demandé ce que cela pouvait signifier, on lui a dit qu'il peut rester à Paris, car ce n'est pas une guerre, mais bien une façon de défendre l'Égypte contre les Anglais.

On avait essayé de la même politique au moment de la campagne de Saint-Gothard. Louis XIV avait permis le départ de certains nobles français. Seulement il ne l'aurait pas fait comme roi de France. A cette date, il était membre de la Confédération du Rhin, „landgrave d'Alsace“. Et, comme l'empereur avait demandé le concours de tous les princes d'Allemagne, Louis XIV, en quelque sorte un prince d'Allemagne, avait permis en cette qualité de prince d'Allemagne à des gentilshommes qui n'étaient pas du tout allemands d'aller se battre contre les Turcs à Saint-Gothard.

Bien entendu, lorsque la paix a été conclue, à Vasvár, entre les Turcs et l'empereur, on n'a fait aucune mention du roi de France qui prétendait n'être là que comme membre de la Confédération Germanique.

On n'a pas assez appuyé — je ne l'ai même pas fait moi-même dans mon „Histoire de l'Empire ottoman“ — sur cette hypocrisie diplomatique qui ne manque pas d'être intéressante <sup>1</sup>.

## II.

Mais, si la politique du roi était, jusqu'au siège de Vienne, en 1683, si peu sincère et si peu efficace dans l'Orient européen, les Français avaient déjà appris par eux-mêmes le chemin qui mène vers l'Orient. Et il y a eu ainsi la participation, très importante et poursuivie avec beaucoup d'opiniâtreté jusqu'à la fin, à la défense de l'île de Crète contre le Grand Vizir.

L'île appartenait depuis le commencement du XIII-e siècle aux Vénitiens. C'était un „royaume“ qui formait une des parties les plus importantes des possessions de la République. Non seulement elle appartenait à Venise, mais une partie de la noblesse vénitienne s'y était établie.

Il y avait donc une noblesse crétoise, avec toute une vie vénitienne dans cette île, de sorte que, si les Vénitiens ont défendu, pendant cette seconde moitié du XVI-e siècle, avec tant d'achar-

<sup>1</sup> Voyez la thèse citée de M. Hudită, p. 207 et suiv. — Rapport avec le chah par le moyen de l'évêque de Mardin; De Sourches, ouvr. citée, p. 335. Cf. *Mémoires de Saint Hilaire*, éd. Léon Lecestre, I, p. 75.

nement cette possession de Chypre où il n'y avait comme Vénitiens que les fonctionnaires, on s'imagine ce qu'ils ont dû faire contre les Turcs en ce moment lorsque Crète, en dehors de sa valeur, signifiait autre chose par cet établissement de la noblesse vénitienne dans l'île.

Les Turcs, de leur côté, avaient déclaré qu'ils étaient capables de passer des années, de sacrifier tout, pour en finir avec la domination chrétienne dans l'île.

Cette guerre a duré donc une trentaine d'années, étant une des plus difficiles pour l'Empire Ottoman, et cette résistance si dure a demandé les plus grands sacrifices à Venise.

Autour de cette résistance, qui a commencé vers 1640 et qui a duré jusqu'après 1660, il y a eu un grand mouvement de sympathie dans toute l'Europe. La guerre de Crète était devenue une cause chrétienne. Ce qui avait été d'abord une guerre politique entre Vénitiens et Turcs était maintenant un devoir pour n'importe quel chrétien.

L'histoire de cette guerre est très bien connue. Les renseignements abondent du côté des Vénitiens et même du côté des Grecs qui étaient la majorité dans l'île de Crète. Des épopées comme celle de l'époque byzantine, le „Digénis Akritas“, se sont formées autour de cette guerre qui était, en même temps, une guerre de la chrétienté orthodoxe des Grecs <sup>1</sup>.

Très souvent les Grecs ont soutenu l'Empire ottoman contre les Occidentaux, mais cette fois il y a eu entre Vénitiens et Grecs, orthodoxes qui vivaient sous le signe du Lion et de Saint-Marc une communion et une action commune, ce qui contribuait encore davantage à l'élan de défensive des Vénitiens et à la douleur qu'ils ressentaient de comprendre qu'ils ne pourront pas conserver cette île si importante.

Naturellement la société française, — pas le roi, qui ne voulait pas entendre parler d'une action en son nom faisant prendre aux siens le drapeau pontifical <sup>2</sup>—, a été prise par ce courant de croisade.

<sup>1</sup> Cf. Les Mémoires de Ville (bibliographie plus loin), II, p. 235 et suiv. ; Savinien, ouvr. cité, II, p. 4 et suiv.

<sup>2</sup> „S. M. ne voulant pas déclarer ouvertement la guerre au Grand Seigneur elle a résolu qu'elle agiroit sous le nom du Pape et prendroit l'étendart de Sa Sainteté“ ; Bigge, *Der Kampf um Candia, in den Jahren 1667-1669*, édité par l'état-major allemand, Berlin 1899, p. 219.

Ainsi, le 20 septembre 1668, il y a eu à Toulon le départ de toute une brillante société, de chevaliers, de courtisans de Louis XIV, qui reprenaient l'ancien rôle des chevaliers du moyen-âge : le duc de Saint-Paul, le marquis de Villemont, François de Beaufort, le maréchal de Bellefonds, un de Navailles, un de Choiseul, un de la Motte-Fénelon, un de Tavannes, parent de celui qui avait été en Valachie vers 1570, un duc de Rohan et un duc de Château-Thierry, un Caderousse, un Villemaur, un marquis de Villefranche<sup>1</sup> et d'autres de moindre importance, dont certains sont restés jusqu'au bout de cette campagne, par exemple un Saint-André qui a été le dernier à partir<sup>2</sup>.

Ils continuaient l'action des Français combattant sous les drapeaux du comte de Waldeck, sous le commandant de la flotte des Hospitaliers de Malte, Gabriel de Bois-Brodant et un La Valette, en 1644<sup>3</sup>. Les chevaliers de St. Jean qui combattaient en ce moment, avec un La Tour Maubourg, „estoient presque tous François; il n'y en avoit que quinze Allemands ou Italiens et quatre Espagnols<sup>4</sup>“.

Ils ont combattu pendant quelques mois, commettant la même faute que leurs prédécesseurs à la bataille de Nicopolis. Venant dans un pays qu'ils ne connaissaient guère, ayant devant eux un ennemi qu'ils n'avaient jamais rencontré, ils n'ont pas imité les Vénitiens, qui agissaient avec beaucoup de prudence, ce qui leur a permis de résister pendant environ deux dizaines d'années. Ceux-ci, comme les Valaques de 1396 à l'égard de Jean Sans

---

<sup>1</sup> Les Mémoires cités de Saint Hilaire (I, p. 73) ajoutent un Dampierre, un Colbert de Maulévrier, un Le Bret, un de Rambures, un de Catelan, Dans le livre de Bigge : du Pré des Roches, de Chamilly, de Jovency, des Molets, de Segeville, le comte de Chelain, Beauchevilliers, des Fourneaux, de Tambonneau, le marquis du Refuge, le chevalier de Suze, le marquis de Tord de Flavigny, de Bois Commun, Cilucault, de la Mondie, de Longuemar, Bois le Comte, de Charmont, de Verginy, de la Corte, de Romécourt, de Poncet, de S. Marcel, du Moulin, de la Forêt de Honor; p. 217.

<sup>2</sup> Citons parmi les ingénieurs un Maupassant, un de Bellonnet, de Provence, un Verneul, parmi les capitaines un Martin Valois, un la Troquette, un Loulatier, un de Latré, un colonel Châteauneuf, un de Chamilly; Mémoires de Ville, I, pp. 253, 267, 277, 289 et suiv., 375, 392; II, pp. 185 et suiv. (liste), 235, 237, 239, 243 et suiv.

<sup>3</sup> Savinien, ouvr. cité, I, pp. 5, 13.

<sup>4</sup> *Histoire du marquis de Saint-André*, p. 370.

Peur, ont recommandé sans doute de rester d'abord de côté autant qu'il le faudrait pour s'initier à cette guerre si nouvelle. Les Français ont refusé de le faire. Comme, alors, à Nicopolis, on avait attaqué les janissaires et les spahis du Sultan sans savoir ce qu'est un janissaire et un spahi, cette fois ils ont voulu une grande victoire décisive dont le mérite leur serait revenu à eux seuls. Sachant d'où ils venaient, conscients du grand rôle que jouait la France en ce moment, très fiers des victoires qu'avaient gagné ailleurs les armées françaises, ils ont voulu rencontrer aussitôt les Turcs.

Cela a fini très mal (12 décembre, 25 juin 1662). La plupart de ces nobles français sont restés sur le champ de bataille<sup>1</sup>; de Beaufort disparut dans la mêlée<sup>2</sup>. Mais pour cette défaite qui leur avait beaucoup coûté, on ne s'est pas découragé en France; d'autres étaient annoncés comme devant venir pour reprendre la campagne, qui appartenaient à la meilleure noblesse française. On comptait aussi sur les quinze vaisseaux de France qui se trouvaient près des côtes de l'île.

Seulement tout cela n'a servi à rien. Après le départ de ces hardis auxiliaires (4 janvier 1669) les Vénitiens ont continué à lutter, mais ils ont dû capituler et ce qui avait été, comme, jadis, le siège d'Ostende, la principale préoccupation militaire de l'Europe entière, a fini par l'établissement de la domination ottomane dans l'île.

A ce moment et plus tard, comme manifestation de l'enthousiasme pour la croisade, il y a toute une bibliographie concernant une expédition qui était aussi familière au public européen, intéressant beaucoup de catégories nationales différentes.

Ainsi le „Journal d'expédition de M. La Feuillade pour le secours de Candie, par un volontaire“, ouvrage paru à Lyon, en 1670; L'„histoire du marquis de Saint-André-Montbrun, capitaine general des armées du roy et general des armées de terre de

---

<sup>1</sup> „De huit cens François qui étoient allez en Candie, à peine en restoit il deux cent cinquante en état de servir“; *Hist. du marquis de Saint-André*, p. 346.

<sup>2</sup> „On n'a jamais bien sceu comme Monsieur de Beaufort fut tué, mais on sçait que le Grand Vizir envoya sa teste à Constantinople, où elle fut portée pendant trois jours par les ruës comme une marque de la défaite des chrétiens“; *ibid.*, p. 365.

la République de Venise<sup>1</sup>, parue à Paris en 1688. Il y a les „Mémoires du voyage de Monsieur le marquis de Ville en Dalmatie et au Levant ou l'histoire curieuse du siege de Candie, ...le tout tiré des memoires de J. B. Rostagne par François Savinien d'Alquié“, Amsterdam, 1670-1<sup>1</sup>.

Voici donc pour cette campagne de Crète, ses origines, son caractère et l'influence qu'elle a pu avoir sur l'esprit général de l'époque.

Mais maintenant il faut dire quelques mots sur ce qu'était l'Empire ottoman à ce moment, parce que le refus de Louis XIV de devenir un successeur de Godefroi de Bouillon s'appuyait en grande partie, et avec raison, sur ce qu'était cet Empire pendant la seconde moitié du XVII-e siècle.

A ce moment, on avait formé à le dessein de refaire l'Empire par une série d'offensives. On pensait que la décadence est venue de ce fait que pendant longtemps il n'y a pas eu de guerre et sans la guerre on ne peut pas avoir un état d'esprit capable d'entretenir la résistance des Turcs à leurs ennemis.

D'abord, il y a eu deux personnalités tout à fait exceptionnelles qui se sont employées pendant de longues années à cette réfection de l'Empire, deux personnalités pour lesquelles on a eu un certain intérêt jusqu'en France. En effet, il y a un petit ouvrage qui les concerne, bien que leur nom soit donné d'une certaine façon, à l'italienne. Ces deux personnalités sont le Grand Vizir Mahomet Keupruli et son fils Achmed<sup>2</sup>.

Dans l'histoire de l'Empire ottoman, ils représentent une vraie révolution dans les tendances et des réformes, très importantes, dans sa constitution.

Mahomet était un vieux Turc originaire de Macédoine, de la localité dont il porte le nom, de Keupru. Il avait vécu pendant de longues années sous le règne de Sultans qui avaient une autre qualité que celle des dégénérés qui régnaient vers 1660-1670 et, lorsqu'il a vu que tout était en train de se ruiner et de

<sup>1</sup> Cf. aussi notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, IV, p. 127 et suiv.

<sup>2</sup> *Histoire des Grands Vizirs Muhomet Coprogli Pacha et Achmet Coprogli Paha ...avec le plan de la bataille de Cotzchin*, Paris 1 76-1679, 3 vol. Cf. *Memoires sur l'origine des guerres qui travaillent l'Europe depuis cinquante ans par P. Livrage de Vanciennes*, Paris 1677, deux parties.

disparaître, il s'est présenté comme l'homme capable, mais par des moyens de violence qui allaient jusqu'au massacre en masse des dignitaires rebelles à l'autorité du maître, des soldats des anciennes formations, janissaires et spahis, dont les querelles avaient rempli pendant des années l'histoire de l'Empire ottoman, et, la hache à la main, il a réussi à rétablir, d'une façon absolue, l'ordre depuis longtemps disparu.

Son fils, qui n'avait pas la rudesse et la profonde ignorance de son père, lequel manquait complètement d'horizon pour une nouvelle orientation, ce fils qui était un *tchélebi*, un homme instruit, Achmed a pensé aussitôt à cette offensive dont les chapitres s'appellent : guerre de Saint-Gothard, guerre contre les Cosaques, un peu plus tard, du côté de Tchchrin, guerre contre la Pologne, cette guerre qui a permis à Jean Sobieski de gagner la brillante victoire de Hotin, la Choczim des Polonais, que les contemporains ont mise à côté des plus brillants exploits de la croisade du moyen-âge, et cette guerre s'est prolongée ensuite par un conflit, à cause des Cosaques, avec le Grand-Duc de Moscou, jusqu'à la paix de Radzim.

Alors les Turcs de 1660 jusqu'après 1680 ne seront plus ceux de la décadence comme on pouvait l'observer dès la moitié de ce XVII<sup>e</sup> siècle. On condamne, et très sévèrement, l'entreprise contre Vienne, qui n'a pas été commandée par Achmed Keupruli, qui peut-être ne se serait pas laissé entraîner dans cette direction, mais est l'oeuvre d'un personnage médiocre, élevé à l'école des Keupruli, mais n'ayant pas leur talent, ce Grand-Vizir Kara-Moustafa qui a conduit les armées turques devant les murs de la capitale autrichienne. Or, celui qui a fini par expier son erreur, étant condamné par le Sultan et exécuté aussitôt après, n'avait raison, sous un certain point de vue, d'entreprendre cette campagne.

Lorsqu'un régime s'appuie sur des succès militaires, qu'il a toute une série de succès militaires ou même une défaite comme celle de Saint-Gothard, mais en arrivant à une paix qui, au lieu de signifier la défaite, permet aux vaincus de regagner leur prestige, il ne peut pas s'arrêter de sitôt. Toute une génération turque avait été élevée dans le sens de la guerre et, dans l'histoire des nations et des États, il faut compter toujours avec la psychologie des générations.

Ainsi, maintenant, l'orsqu'on parle de la Russie, on ne doit pas penser aux générations qui ont été élevées sous le régime tzariste; il y a maintenant là une ou deux générations qui se sont formées sous le nouveau régime et il faut tenir compte de ce qui a résulté de cette éducation.

Il y avait donc alors une éducation héroïque, quelque chose qui correspond au fascisme italien, à l'Allemagne de Hitler, dans ce monde turc, et on ne pouvait pas dire à ces gens-là: nous avons gagné ce que nos prédécesseurs ont perdu comme territoire ou comme prestige, et maintenant il faut revenir à l'ancien état de choses. Ainsi Kara-Moustafa a été obligé de suivre la direction qu'avait imprimée les deux Keupruli.

On pense bien que, dans cette entreprise contre les Impériaux, les Turcs étaient soutenus par la diplomatie française, qui avait besoin, en 1683, d'une intervention ottomane pour faciliter la tâche que Louis XIV voulait accomplir en Allemagne. Avec les Turcs devant Vienne, c'était autre chose qu'avec un empereur ayant les mains libres<sup>1</sup>.

Déjà le roi de France s'était de nouveau mêlé, mais d'une façon plus sérieuse et plus suivie, aux affaires de l'Est européen. Il était informé des projets d'un Zriny, d'un Bethlen<sup>2</sup>, qu'il approuvait „pour faire naître quelque émotion dans la Hongrie“<sup>3</sup>, fût-ce même en employant une „nation inconstante, sans discipline et aisée à mettre en fuite“<sup>4</sup>. On espérait en France en 1681 que „aux mecontents se joindront 45 mille Moldaves et Valaques, qui sont, dit-on, les plus misérables gens qu'on puisse voir“<sup>5</sup>: Bethlen proposait cette triple alliance dace<sup>6</sup>.

Ces princes, les ministres français arrivèrent à les connaître. En 1665, de Stettin, où il s'était abrité chez le roi de Suède, l'ancien prince de Moldavie Georges Étienne envoyait un émissaire, Ale-

<sup>1</sup> Cf. Gaëtan Guillot, *Léopold I-er, les Hongrois, les Turcs. Le siège de Vienne, papiers diplomatiques inédits (1681-1684)*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, XXV (1911), pp. 417 et suiv., 522 et suiv.

<sup>2</sup> Bogisich, dans les *Monumenta Slavorum meridionalium*, XIX, p. 223 et suiv.; Hudița, *Recueil*, pp. 15, 117 (no. 66). Missions d'un Grémonville, d'un Boissy; la même thèse, p. 195 et suiv.

<sup>3</sup> Le même *Recueil*, p. 217.

<sup>4</sup> *Ibid.*, année 1663

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 261, no. 407.

<sup>6</sup> Bogisich, loc. cit., pp. 3-6, 18. Cf. Hudița, *Recueil*, p. 207, no. 224.

xandre Jules Torquatus des Frangepani, pour demander l'intervention royale en sa faveur<sup>1</sup>. En 1671 un prince de Valachie déposé, Grégoire Ghica, déclarait à Louis XIV qu'il est prêt de quitter son refuge de Vienne pour aller engager en Italie 2.000 fantassins albanais et 2.000 cavaliers croates et les lui offrir<sup>2</sup>. Négocié par Roger Akakia, un traité était conclu avec Apaffy le 27 mai 1677. Dès 1678, l'influent Teleky envoyait à l'envoyé royal en Pologne, Béthune, et à sa femme „sept chevaux de carosise hongrois et un cheval d'un port tout extraordinaire, lequel n'a que cinq ans et passe en Transylvanie pour un cheval sans prix“<sup>3</sup>. Un Ladislas Csáky s'offrait à Louis XIV, „pretendant estre de la meilleure maison de son pays, descendant d'un des sept capitaines d'Attila“<sup>4</sup>.

Des Jésuites comme le père Bennier, attaché à „la gloire et l'interest du roy“, travaillaient dans ces régions à une pareille oeuvre<sup>5</sup>.

### III.

Mais de l'action turque contre Vienne ont résulté des situations dont la royauté de Louis XIV a dû souffrir jusqu'à la fin, et on se demande même ce qui aurait pu arriver si les Turcs avaient atteint leur but de conquérir la capitale impériale.

Les Turcs établis à Vienne, avec une tendance à s'étendre vers le milieu de l'Europe, reprenant l'ancien idéal de Soliman le Magnifique qui, lui-même, avait assiégé Vienne en 1529, sans être arrivé à aucun résultat, le Croissant de l'Islam au lieu de la Croix sur le clocher de l'église Saint-Étienne, ç'aurait été une chose terrible pour la France et pour n'importe quel pays de l'Europe.

Gagner Vienne était sans doute une oeuvre difficile pour les Turcs. mais les chasser une fois installés aurait été d'une difficulté presque insurmontable. De sorte qu'au fond Louis XIV aurait dû se féliciter de ce que cette action à laquelle avait travaillé et, qui, si elle avait réussi, lui aurait rendu un grand service momentané n'eût pas atteint son but, ni donné un résultat définitif.

Or, aussitôt que les Turcs se sont présentés devant Vienne.

<sup>1</sup> Hurmuzaki, Suppl. I, pp. 249, 251-254.

<sup>2</sup> *Ibid.*, I, p. 256.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 183, no. 183.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 227. Mais l'émissaire, Du Vernay Boucault, était expulsé de Pologne.



la Pologne de Jean Sobieski a dû intervenir: elle ne pouvait pas s'y refuser.

Si, pour les États de l'Europe centrale et de l'Occident, la présence des Turcs à Vienne aurait représenté un très grand danger, pour la Pologne c'était la mort. La victoire de Sobieski avait arrêté les campagnes des Keupruli, mais c'était des choses qui pouvaient recommencer.

Alors, Jean Sobieski, qui, depuis longtemps, combattait contre les Impériaux<sup>1</sup>, n'avait plus le choix, et il devait nécessairement aller défendre Vienne. „Il est de notre intérêt“, disait-il lui-même, „de combattre un ennemi qui nous attaquerait en Pologne, s'il n'étoit pas occupé ici“<sup>2</sup>. Mais il finit par considérer son armée comme un instrument personnel, auquel il était prêt à réunir des Allemands. Les Polonais ne combattirent pas à Gran, et Sobieski, brouillé avec l'empereur Léopold, se demandait si la couronne de Hongrie ne pourrait pas lui appartenir<sup>3</sup>.

Certains États allemands n'aimaient pas les Habsbourg, ils ne les ont jamais aimés, n'ayant pas consenti à sacrifier leur autonomie; ces États étaient, en particulier, protestants: toute victoire des Habsbourg représentait au point de vue religieux une menace, et la plus dure des menaces. Cependant, pour le même motif, ces États allemands se sont empressés de fournir leur contingent à la Maison d'Autriche.

Enfin, parmi ceux qui ont combattu sous les drapeaux de l'empereur en Hongrie, pendant la dernière partie du XVII<sup>e</sup> siècle, on trouve aussi des représentants d'autres nations.

Il ne faut pas oublier que Montecucculi, dont le rôle a été si grand pour la pénétration autrichienne en Transylvanie, était Italien, qu'un des généraux chargés jadis de la défense de la Transylvanie contre les Turcs et contre le prince imposé par le Sultan s'appelle des Souches, qu'à côté du marquis Louis de Baden, qui ne serait pas accouru sans cette menace turque regardant maintenant toutes les régions de l'Empire, il y avait, en

---

<sup>1</sup> Louis XIV lui avait préféré pour le trône de Pologne le Comte Palatin de Neubourg; Évêque Douais, dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*, I (1910), pp. 257 et suiv., 590 et suiv. Il avait été question de Conti, du duc d'Enghien; Waliszewski, *Marysienka*, p. 159.

<sup>2</sup> J. du Hamel, loc. cit., p. 106.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 110.

attendant le prince Eugène de Savoie, Italien d'origine, mais qui a vécu pendant longtemps en France, où Louis XIV a refusé ses services, ce qui l'a fait passer chez l'empereur (il signait en trois langues: *Eugenio von Savoye*), ce duc de Lorraine qui a été un des plus grands généraux des Habsbourg, et la convention qui a été signée avec Apaffy, jadis allié de la France, s'appelle la convention lorraine, car c'est à cause du fait que ce prince de Lorraine a été vainqueur des Turcs que la Transylvanie a passé sous la domination de l'empereur <sup>1</sup>.

Voici donc le résultat que l'entreprise de Vienne a dû amener pour les projets de Louis XIV: il croyait gagner et au fond il a tout perdu.

Sobieski s'est mis au service de l'empereur, qui considérait la situation de cet allié presque comme celle d'un général employé par lui. Toute la Hongrie a été reconquise par des moyens de croisade et par des troupes impériales, de sorte que, plus tard, lorsqu'on a voulu, par la nation, rétablir l'ancien royaume, il y a eu cette difficulté que le pays n'avait pas été regagné sur les Turcs par cette nation elle-même, mais que c'était une oeuvre des Habsbourg et cela créait sans doute pour l'élément magyar une situation d'infériorité. Car ce n'était pas le résultat de ses efforts que cette disparition de la domination ottomane à Bude et à Temeschwar, mais un chapitre de la revanche allemande, autrichienne du côté de l'Orient et aussi un chapitre de l'entreprise poursuivie à travers les siècles par la nation allemande.

Mais, l'empereur étant maintenant maître de la Hongrie gagnée par la conquête, aussi de la Transylvanie, qui était soumise au duc de Lorraine, que pouvait-on faire sur ce front de l'Est pour servir les intérêts français contre la Maison des Habsbourg ?

Les Turcs étaient rejetés vers la péninsule des Balkans; leur situation, même en Moldavie et en Valachie, devenait très mauvaise. Un prince entreprenant, ayant un grand idéal impérial, Șerban Cantacuzène, négociait avec les Impériaux, arrivant même

---

<sup>1</sup> Le duc Charles de Lorraine avait eu aussi des visées royales, en Pologne et même en France. Voy. Louis Davillé, *Les prétentions de Charles III de Lorraine à la couronne de France*, Paris 1909.

à la conclusion d'un traité. On lui promettait des places de refuge, le secours d'une armée impériale. Des généraux d'empire, un Veterani, Italien, originaire d'Urbino, après lui, un Allemand, Heisler, sont entrés dans cette Valachie. Dans la Moldavie voisine il y avait déjà une action de la diplomatie impériale, et un prince n'ayant aucun horizon devant lui, Constantin Cantemir, venait de signer une convention avec les Impériaux.

Sobieski attendait pourtant la réunion au royaume de Pologne de la Moldavie et de la Valachie. Plus tard, il consentait à avoir seulement la Moldavie et se serait contenté même de la partie du Nord. Tout cela devenait néanmoins impossible, non seulement par les insuccès des deux campagnes faites en Moldavie par le roi-héros, mais avant tout par ce fait que les Impériaux avaient d'autres moyens de pénétration et de domination dans ces régions.

De sorte que le front Est du grand projet de Louis XIV contre les Impériaux était maintenant définitivement dégarni.

Alors, à la fin, on ne voit que deux actions dans ces pays, dont l'une appartient à la royauté française elle-même, mais appuyée sur un homme de très peu de valeur et encore moins de foi, qu'on avait considéré d'abord comme représentant sa race au plus haut degré<sup>1</sup>, mais qui, ayant sans doute du courage, de l'énergie, qui allait jusqu'à l'opiniâtreté, avait été compromis par de graves défauts et, peut-être même à côté de ses défauts, il y avait, pour l'empêcher de jouer son rôle, un manque de popularité parmi les vrais éléments qu'il pouvait employer pour refaire la Hongrie. Il s'agit d'Éméric Tököly, qui a été pour quelque temps, aux yeux des Turcs, le roi de Hongrie. Ce roi de Hongrie, s'appuyant sur la Transylvanie, il s'agissait de le soutenir par tous les moyens.

Je reviendrai bientôt au rôle de Tököly, au commencement de son action reliée à la principauté royale des Rákóczy, puis à un triomphe momentané qui le rendit maître de la Transylvanie, et puis aux raisons pour lesquelles tout s'est définitivement effondré.

Mais à côté, il y avait aussi autre chose.

---

<sup>1</sup> Opinion de l'agent français Révérend : „Theokeoli est le plus grand seigneur et le plus honneste homme qui soit en Hongrie, que toute la noblesse regarde avec respect et qui dans cet age n'a pas moins de prudence et de fermeté qu'un homme de cinquante" ; Hudița, thèse, p. 305.

Cette croisade hongroise chez les „mécontents“, qui devait être royale, a été plutôt jésuite. Les Jésuites, — et non le Pape —, agissant un peu d'eux-mêmes, comme un Ordre qui a sa politique à lui, ne se demandant pas toujours ce que dirait le Souverain Pontife, ont voulu prendre pour eux-mêmes un rôle que le roi de France aurait aimé jouer <sup>1</sup>.

Il y a ainsi une série de Jésuites mêlés en ce moment aux affaires de Transylvanie, de Pologne; ils viennent aussi dans les principautés roumaines. On en a vu un qui était employé en Transylvanie, un autre qui, en Valachie, soutenait ce prétendant à la couronne de Byzance qui était le prince Șerban Cantacuzène et puis, en 1689, ceux qui ont laissé la description de leur voyage, Philippe Avril et Beuvollier <sup>2</sup>. On les voit arriver à Jassy, — par les „Boukovines“, dévastées, par les Cosaques de-Sobieski, où la population paysanne se terre dans des tanières devant les raids des Turco-Tatars où, transportés en carrosse princier entre des soldats et salués d'un discours en latin par Nicolas, le fils du Grand Logothète et écrivain Miron Costin, ils font la connaissance du prince de Moldavie Constantin Cantemir, s'intéressent aux rapports qu'entretient celui-ci avec les Impériaux, espérant qu'on pourrait le gagner pour la cause chrétienne. Ce prince est, du reste, très aimable à leur égard : il les connaît depuis longtemps comme des personnalités distinguées dans le domaine des sciences. Seulement, comme il ne savait pas lire et qu'il signait employant une planche dans laquelle étaient sculptées les lettres de son nom, on s'imagine bien que ce discours ne venait pas de lui. Il était probablement ou bien de Démétrius, son fils, ou de cette grande personnalité littéraire à la façon de la Renaissance qui dominait en ce moment la vie politique de la Moldavie : Miron Costin, le grand ami des Polonais et, en même temps, dans la littérature polonaise de l'époque, un des représentants les plus distingués, parce qu'il a fait des vers polonais, toute une épopée moldave en langue polonaise.

---

<sup>1</sup> Dans les Lettres de Des Noyers on voit, vers la moitié du XVII-e siècle, „Calixte Augustin déchaussé qui montre à Venise des lettres de plusieurs grands princes pour une ligue contre les Turcs“ (p. 556).

<sup>2</sup> *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine*, Paris 1682. La partie concernant la Moldavie est reproduite dans Papiu Ilarian, *Tesaur de documente*, III, p. 187 et suiv.

Plus tard, non seulement il y a de ces Jésuites qui viennent d'ailleurs pour visiter la Moldavie et voir si le prince est disposé ou non à soutenir la cause chrétienne, mais des Jésuites s'établissent même en Moldavie.

Il y a déjà longtemps, j'ai eu entre les mains les registres de comptes des Jésuites de Jassy. Ils y avaient leur maison, qui n'était pas seulement un couvent, mais une école supérieure, et à cette école les principaux boïars envoyaient des présents parce que leurs fils y allaient apprendre le latin. Ainsi Miron Costin a inscrit tour à tour ses fils : Nicolas, qui fut un écrivain, Pierre et Jean, à l'école des Pères.

De sorte que ce qui auparavant était en rapport avec les intérêts de la royauté ou de la société française, maintenant ne formait qu'un chapitre de la nouvelle pénétration de l'Église catholique en Orient.

Donc ce qui avait été entrepris à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par les Jésuites de Galicie, de Lwów, qui avaient envoyé leurs émissaires dans la Moldavie du prince Pierre le Perclus, venait d'être repris comme action de caractère religieux par les représentants de l'Ordre à cette époque, du côté de la Moldavie. Plus tard, en Transylvanie les Jésuites pénétreront avec les Impériaux, ils relèveront l'ancien évêché d'Alba-Julia, créeront des écoles et arriveront à gagner une partie des Roumains pour l'union avec la Papauté.

Et cette autre Église roumaine est devenue très utile à la nation, ayant produit des personnalités de grande importance. Elle existe jusqu'en ce moment, cette minorité catholique de Roumanie ayant son archevêque.

L'on voit combien le champ dans ces régions de l'Orient est pris par cette propagande. Seulement, si on regarde la qualité nationale des Jésuites, on voit que bientôt les Français disparaissent et à la place d'un Antide Dunod, d'un Bienard, des Pères traversant l'Orient pour répandre une civilisation qui était celle de la France, on ne trouve que des Jésuites polonais, et, en Transylvanie, des Jésuites hongrois, de sorte que la France a perdu le terrain non seulement comme action royale, mais aussi pour la part que pouvait avoir la nation française elle-même dans cette action des Jésuites.

Quant à Tököly, il a été soutenu contre les Impériaux par toute une armée turque et tatare, qui servait un peu aussi les intérêts de la royauté française dans ces régions, puisqu'il s'agissait de faire un roi de Hongrie destiné à rester l'allié de Louis XIV. Entrant en Transylvanie avec cette armée, et avec celui qui était à ce moment le très riche prince de Valachie, Constantin Brincoveanu, qui se trouvait lui-même à côté des chefs de cette armée d'infidèles, il a gagné une victoire, prenant ce général impérial Heissler, qui a été retenu en captivité pendant quelque temps.

Dans une église saxonne de Transylvanie, le prétendant a été couronné roi de Hongrie, mais aussitôt l'armée turco-tatare s'est retirée, et aussi le prince de Valachie avec ces Infidèles qui étaient ses camarades, et le protégé de la France n'a pas pu se maintenir.

Encore une fois on a vu quelle différence il y avait entre ce que désiraient les plus nobles des esprits parmi les patriotes hongrois et entre les possibilités, si maigres, qui se présentaient, avec une Transylvanie qui ne pouvait pas servir de vraie base et avec l'antagonisme de caractère religieux qu'il y avait entre les adhérents du calvinisme et entre les catholiques.

Tököly ne s'était pas assez décidé au point de vue religieux <sup>1</sup>, de sorte que, espérant avoir les deux partis, il n'a eu personne. Il s'est retiré en Valachie, et alors commence toute une longue action de la diplomatie française, qui a demandé beaucoup de temps et beaucoup d'efforts, mais qui ne pouvait amener aucun résultat.

Voici quel était le sens de cette action. Après avoir constaté l'impossibilité de maintenir en Transylvanie et en Hongrie le „roi“, on s'est dit qu'il ne peut pas, tout de même, être complètement abandonné. S'il n'arrive pas avoir la couronne de Hongrie, cette couronne qu'on lui avait donnée de la plus simple forme dans l'église saxonne de Transylvanie, il fallait lui trouver autre chose. Puisqu'il y a une armée, il faut trouver une région capable de l'abriter. Lui-même, il doit conserver assez de valeur militaire et assez de prestige pour pouvoir revenir et reprendre le projet de la réfection de la Hongrie.

Depuis longtemps on avait cherché à l'établir en Valachie. Mais

---

<sup>1</sup> Mais le Pape travaillait contre lui ; J. du Hamel, loc. cit., pp. 112-113.

des troupes comme celles de Tököly n'étaient pas une armée disciplinée. Vivant au milieu de cette Valachie qui n'avait pas le droit de se défendre contre lui parce que c'était un État vassal du Sultan et celui-ci soutenait le prétendant, les plaintes de Brâncoveanu s'élevèrent souvent et très haut contre cet hôte qu'il ne voulait accepter à aucun prix, préférant „donner jusques à sa chemise“ pour s'en débarrasser<sup>1</sup>.

Plus tard, après l'insuccès en Transylvanie, on a voulu, du côté turc et français, faire mieux que cela. Au lieu d'entretenir en Valachie aux dépens du pays Tököly, pourquoi n'en ferait-on pas un prince même de Valachie?

De Castagnères, le nouvel ambassadeur de France à Constantinople, chargé, comme son prédécesseur, de presser la paix turco-polonaise avec les plus grands avantages territoriaux pour le royaume<sup>2</sup>, écrivait, le 23 mai 1690: „si le dessein de la Transylvanie devenait impossible, je pourrais offrir les mesmes sommes pour établir le comte Tekely dans la Moldavie et la Valachie“<sup>3</sup>. Ça aurait été une „bonne ferme“ provisoire<sup>4</sup>. Tököly faisait des efforts dans ce sens en 1692<sup>5</sup>.

On pense bien que toute cette population roumaine n'aurait guère consenti à accepter comme chef quelqu'un qui n'avait aucun rapport, aucun lien avec le pays. Elle guettait les kurucz de Tököly et les tuait sur les routes<sup>6</sup>.

En 1695 le „roi de Hongrie“ a dû enfin se retirer en Turquie, où il a mené une malheureuse existence de pauvre, des humiliations lui ayant été réservées pendant de longues années<sup>7</sup>. Il

<sup>1</sup> Hurmuzaki, Suppl. I<sup>1</sup>, p. 275, no. CDII. Les Turcs lui font dire qu'„ils ont en main des principautés à lui donner“; *ibid.*, p. 270, no. CDXI. Cf. *ibid.*, p. 278, no. CDXIII.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 274, no. CDIX; p. 275, no. CDX; pp. 276-277, no. CDXII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 286, no. CDXXIII.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 302. Le même ambassadeur proposait cependant, à la place de Brâncoveanu, „un homme dont le père, après avoir gouverné les deux Valaques pendant six ans est mort en Pologne, y ayant été fait prisonnier en combattant pour la service du Grand Seigneur“; *ibid.*, p. 297, no. CDXXXVIII.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 302.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 297, no. CDXXXVIII. Brâncoveanu offrait à la Porte tout sacrifice pour qu'on abandonne son hôte et rival; *ibid.*, p. 301, no. CDXLV.

<sup>7</sup> La comtesse sa femme voulait passer en France; *ibid.*, p. 342.

est mort là, et on voyait jusqu'hier les pierres tombales recouvrant les restes de celui qui avait rêvé d'être roi et de refaire l'état de sa nation et finissait par vivre méprisé des Turcs qui avaient voulu se servir, à un certain moment, pour leur propre politique, de sa personne.

Ainsi à la fin du XVII-e siècle — parce que n'entends pas poursuivre la politique de Louis XIV jusqu'au bout de son règne — on doit constater la faillite totale d'une politique qui avait deux grands défauts.

D'abord, c'était une politique officielle qui n'avait rien à voir avec les sentiments de la nation française : du côté de la nation française il y avait le sentiment de croisade, celui qui a mis à la disposition de l'empereur dans une „Autriche latine“ dont je compte parler un Dampierre, un Bucquoy, un de Souches, un duc Charles de Lorraine, un Eugène de Savoie, en attendant un Florimond Mercy et un Stainville, et, du côté de la royauté française, la nécessité d'un appui continu accordé aux Turcs contre les Impériaux.

L'autre défaut consistait en ce que c'était une politique flottante, à abandonner lorsque les conditions générales en Europe changeaient et qu'on reprenait ensuite pour la rejeter de nouveau dans un avenir plus ou moins éloigné.

Or, à n'importe quelle époque, la politique du moment, dans laquelle les amis d'aujourd'hui peuvent être les ennemis de demain, n'amène aucun résultat. Il est bien vrai que la politique n'est pas l'occupation la plus morale à laquelle se soit livrée l'humanité, mais, si on regarde bien, il faut qu'il y ait un peu d'honnêteté, et, si elle manque, tout doit s'effondrer.

---



## TABLE DES CHAPITRES

---

	<u>Page</u>
I. Henri de Valois, roi de Pologne et l'influence de son passage sur le Trône polonais . . . . .	1
II. Conséquences sur le Danube de la politique française active en Orient . . . . .	26
III. La croisade à la fin du XVI-e siècle. Voyageurs mercenaires et aventuriers au commencement du XVII-e . . . . .	50
IV. Rapports avec l'Europe orientale et sud-orientale au XVII-e siècle avant Louis XIV . . . . .	70
V. État des rapports avec l'Europe orientale et sud-orientale à la fin du XVII-e siècle . . . . .	93

---

Imprimerie  
„Datina Românească“  
Vălenii-de-Munte  
(Roumanie)